This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fic. 27524. e. 45

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CAROLINE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom soutienne cet ouvrage;
Règne dans mes écrits, ainsi que dans mon cœur,
Tu m'appris à connoître, à sentir le bonheur.

VOLTAIRE, *Mêlanges de Poësie.*

Digitized by Google

CAROLINE

DE

LICHTFIELD.

PAR

MADAME DE***.

Publié par le Traducteur de Werther.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES,

& se trouve à Paris,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, No. 13.

M. D C C. L X X X V I.

Digitized by Google

23·12·1912

Digitized by Google

CAROLINE

DE

LICHTFIELD.

LORSQUE Caroline n'auroit pas voulu prendre le nom de comtesse de Walstein, qu'elle commençoit à aimer, elle y eût été forcée. Pendant qu'elle écrivoit sa lettre, la chanoinesse n'avoit pas manqué de rassembler tous ses gens, de leur apprendre que sa Caroline étoit comtesse de Walstein, & de leur ordonner de l'appeler toujours, à l'avenir, *Madame la comtesse*; elle fut ponctuellement obéie, & dans l'espace de quelques minutes deux ou trois femmes de chambre & autant de laquais entrèrent chez Caroline, sous différens prétextes, uniquement pour avoir l'occasion de dire, *Madame la comtesse*. —*Madame la comtesse*. Dès que la lettre fut finie, elle courut la lire à son amie. Oui, ma bonne maman, lui dit-elle en la finissant, j'en ai pris la ferme résolution, je veux vivre & mourir ici, & ne plus aimer que vous seule au monde. Quel-

Digitized by Google

ques jours plutôt ce projet eût enchanté la tendre chanoineſſe ; elle avoit alors bien d'autres idées, ſon imagination étoit montée au plus haut point d'enthouſiaſme pour le comte de Walſtein, & ſa réunion avec Caroline étoit devenue l'unique objet de ſes vues ; mais, comme il entroit dans le plan, qu'elle venoit de former, que la jeune comteſſe ignorât tout, elle feignit d'approuver ſa lettre, & ſe fit peut-être un plaiſir de ſe venger (car la vengeance eſt un plaiſir de tous les âges) du ſecret qu'on lui avoit caché, en cachant à ſon tour ce qu'elle méditoit. La lettre fut donc cachetée telle qu'elle étoit : on pretend qu'il échappa un demi ſoupir à Caroline, en écrivant ſur l'addreſſe, *chez M. le baron de Lindorf*; elle aſſure à préſent qu'elle ne le croit pas, mais on peut croire au moins que ce fut le dernier. Le lendemain & les jours ſuivans, elle ne fut occupée que du comte, & plus elle y penſoit plus elle s'attachoit à cette penſée ! toutes ſes lettres furent relues plus d'une fois ; elle crut y trouver mille choſes qu'elle n'avoit point encore remarquées, & qui répandoient un nouveau jour ſur le cœur & l'eſprit de cet homme excellent, dont elle connoiſſoit trop tard tout le mérite. Le petit portrait ſorti de ſa boite, fut ſuſ-

Digitized by Google

pendu à un cordon passé autour du cou de Caroline, & ne le quitta plus ; vingt fois par jour elle le sortoit de son sein, le fixoit avec attendrissement, le recachoit avec dépit; mais plus elle sentoit que son époux auroit fait le bonheur de sa vie, plus elle s'applaudissoit de la résolution qu'elle avoit prise, persuadée qu'il ne vouloit pas vivre avec elle, il lui en coutoit bien moins de le savoir à Berlin que dans les pays lointains, voyageant avec Lindorf. L'idée d'être la cause de l'exil que ces deux amis s'imposoient, la révoltoit; elle ne pouvoit la supporter; du moins, disoit elle, que l'un des deux soit heureux dans sa patrie; elle éprouvoit même un secret plaisir du sacrifice qu'elle faisoit au bonheur du comte. C'étoit en quelque sorte une expiation de ses torts avec lui, qui la justifioit à ses propres yeux, & la raccommodoit avec elle-même. Pendant qu'elle étoit agitée de ces diverses pensées, la chanoinesse de son côté n'étoit pas oisive, & ne cessoit de réfléchir au meilleur moyen de réunir les deux époux; il s'en présenta bien à son esprit de très naturels & bien faciles à exécuter; tels, par exemple, que de faire écrire au comte par une femme de chambre de confiance, qu'elle

Digitized by Google

avoit, pour l'inviter en son nom à venir à Rindaw, ou de mener Caroline à Berlin sous quelques prétextes, & d'engager son mari à s'y rencontrer; ou, ce qui valoit encore mieux, de raisonner avec elle, de l'amener doucement à une réunion, qu'elle désiroit trop elle-même pour s'y refuser long-temps; mais tout cela parut trop simple à Mme. de Rindaw, trop commun pour faire le dénouement d'un roman, dans lequel elle étoit transportée de jouer un rôle; il falloit des surprises, des reconnoissances, des grands coups de théâtre, & voici ce que cette prudente tête imagina.

Un jour, c'étoit le troisième depuis que la lettre de Caroline étoit partie, elle lui dit que dès long-temps elle avoit envie de visiter son chapitre, & d'y passer quelque temps, que c'étoit un devoir qu'elle avoit trop négligé,, qu'elle vouloit le remplir encore une fois avant sa mort, qu'elle partiroit dès le lendemain, & qu'elle la prioit de l'accompagner. Caroline, surprise de cette résolution subite, lui représenta vainement, que son âge, ses infirmités, une permission qu'elle avoit obtenue depuis long-temps de vivre à Rindaw, la dispensoient de tout devoir: la chanoinesse insista si fort,

Digitized by Google

qu'elle n'osa pas la contrarier, d'autant plus qu'elle se fit elle même un vrai plaisir de ce petit voyage. Il retarderoit son entrevue avec son père, l'éloigneroit quelque temps d'un séjour qui lui rappeloit trop de choses, & la distrairoit de sa mélancolie : un autre motif s'y joignoit encore ; elle avoit toujours desiré de former une liaison avec quelque jeune personne de son âge: cette espèce de sentiment manquoit à son cœur, & depuis quelque temps, surtout, elle sentoit plus vivement encore le besoin d'une amie. La baronne de Rindaw étoit bien la sienne ; mais ce respect que l'on conserve pour ceux qui nous ont élevés, la différence immense de leur âge, qui lui donnoit la crainte continuelle de la perdre d'un jour à l'autre, l'effroi de la solitude où la mort de cette unique amie la laisseroit, tout augmentoit ce desir ardent d'en trouver une autre, plus rapprochée d'elle, dont l'ame répondît à la sienne, avec qui elle pût parler de tout ce qui l'agitoit, & entretenir dans l'absence une correspondance qui lui paroissoit d'avance un des plus grands charmes de la retraite où elle comptoit passer ses jours. Ah! pensoit-elle souvent, si j'avois seulement une amie telle que je me l'imagine, com-

Digitized by Google

bien je l'aimerois, & comme je saurois m'en faire aimer! un sentiment si doux suffiroit pour remplir mon cœur, j'oublierois bientôt que j'en ai connu de plus vifs, & que celui à qui je voudrois les consacrer tous à présent, ne peut plus les partager.... Quand, dans les livres nouveaux qu'on leur envoyoit de Berlin, elle trouvoit une correspondance entre deux amies, son cœur palpitoit, elle soupiroit, & disoit tristement: & moi je n'ai personne à qui je puisse écrire tout ce que je pense, je n'ai point de lettre à attendre, à recevoir: cela lui paroissoit le comble du malheur. Mais lorsque la chanoinesse lui proposa ce petit voyage, elle imagina tout de suite qu'un sejour dans un chapitre, où l'on élevoit plusieurs demoiselles de distinction, lui fourniroit certainement l'occasion de former une liaison d'amitié avec quelques-unes d'entr'elles, & même celle de pouvoir faire un choix. Elle céda donc avec plaisir aux volontés de sa maman, & se prépara dès le lendemain.

Dans ses projets de confidence pour sa future amie, elle ne manqua point d'emporter avec elle son précieux cahier, & ses lettres qui étoient devenues presque son unique lecture, & moins encore

Digitized by Google

son cher petit portrait, qui ne quittoit plus son sein, & qu'elle aimoit tous les jours davantage; en attendant qu'elle eût une amie, il lui en tenoit lieu, il étoit devenu le confident de ses plus secrètes pensées; c'étoit à lui qu'elle avouoit le regret mortel qu'elle éprouvoit, en croyant avoir perdu sans retour & l'estime & l'amitié de son époux; cette physionomie expressive & sensible paroissoit l'entendre, lui répondre, la rassurer, & ses momens les plus doux étoient ceux où elle avoit avec lui cette conversation muette.

Le lendemain, de très-bonne heure, la chanoinesse, Caroline, & leurs femmes de chambre, montèrent en berline. Madame de Rindaw étoit de la plus grande gaieté; elle fut prête la première, & paroissoit se faire un extrême plaisir de cette course. Comme elle n'y voyoit plus du tout, & qu'elle n'étoit distraite par rien, elle causoit beaucoup, & vouloit qu'on lui rendit compte de tous les endroits où l'on passoit; ce fut d'abord dans cette route sur laquelle donnoit le pavillon où Caroline avoit entendu Lindorf pour la premiere fois, où depuis lors elle s'étoit entretenue si souvent avec lui, & d'où elle l'avoit vu s'éloigner pour

Digitized by Google

jamais. Un peu plus loin elle apperçut les tours du château de Risſberg, & côtoya le parc, où elle s'etoit égarée & oû elle avoit rencontrée Lindorf: c'eſt alors qu'elle put connoître la différence des ſentimens qui l'agitoient dans ce temps-là, à ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Son cœur ne palpita point, mais il ſe ſerra péniblement: au lieu d' attacher des regards attendris ſur les endroits qui lui retraçoient un amour qu'elle n'avoit plus, & qu'elle ſe reprochoit encore, elle les détourna, & regarda du côté oppoſé, en penſant douloureuſement à tous les torts qu'elle avoit avec ſon époux. Tout le reſte du voyage ſe paſſa ſans aucun événement; la vieille baronne le ſoutint très-bien, & conſerva ſa bonne humeur; elle n'appeloit plus Caroline que *ma chère comteſſe*, & la nommoit à chaque inſtant; ſouvent auſſi elle voulut parler du comte, mais Caroline plus prudente qu'elle, retenue par la préſence des femmes de chambre, craignant également d'en dire trop ou trop peu, détournoit la converſation.

Le chapitre où elles alloient, étoit à quelques journées de Rindaw; Caroline ne ſe croyoit pas éloignée d'y arriver, & s'en impatientoit, lorſqu'elle vit le

Digitized by Google

cocher enfiler l'avenue d'un ancien & grand château, dont elle avoit apperçu de loin les girouettes; elle en témoigna sa surprise à son amie, qui, d'un air content, lui répondit qu'il suivoit ses ordres, & qu'elle vouloit voir en passant un ami qui demeuroit-là. Caroline n'eut pas le temps de faire d'autres questions sur cet ami, dont jamais elle n'avoit entendu parler; elles étoient déjà dans la cour du château. La chanoinesse appelle son laquais, & lui ordonne d'aller savoir si M. le comte de Walstein est là; & si deux de ses amies peuvent avoir le plaisir de le voir. A ce nom, Caroline se doute de la vérité, fait un cri, & peut à peine articuler. — Eh, grand Dieu! maman, ai je bien entendu? où sommes nous? où m'avez-vous amenée? — Au château de Ronebourg, répondit la baronne en riant, & je t'amene à ton époux. La pauvre Caroline n'a pas même entendu toute cette phrase, ses sens l'ont abandonnée, elle est tombée sans la moindre connoissance sur l'épaule de son imprudente amie. Sa femme de chambre la relève, la soutient, dit à la chanoinesse l'état affreux où est sa maîtresse, lui demande un flacon qu'elle ne trouve point; elle se désespère, se repent trop tard de

Digitized by Google

ce qu'elle a fait, & Caroline, toujours évanouïe, ne donne pas le moindre ſigne d'exiſtence : tout cela ſe paſſoit dans la berline, au milieu de la cour du château, pendant que le laquais s'acquittoit de ſa commiſſion, & qu'on cherchoit le comte, qui ſe promenoit dans le parc avec Lindorf. Enfin on l'a trouvé, il ne comprend rien à cette viſite, à ces amies inconnues; car la chanoineſſe qui vouloit jouir des grandes ſurpriſes, avoit défendu qu'on la nommât; & vraiment le comte n'avoit garde d'imaginer que c'étoit d'elle & de ſa femme, dont il avoit reçu la lettre la veille. Il ſe preſſe de venir recevoir les dames qu'on lui annonce; ſon ami le ſuit, ils arrivent, & le premier objet qui ſe préſente à leurs yeux, c'eſt Caroline, ſans aucun ſentiment, les cheveux détachés, le ſein découvert, ſon lacet coupé, qu'on s'efforçoit de ſortir comme on pouvoit de la berline, & la baronne, toute en larmes, jettant les hauts cris, appellant l'univers entier au ſecours, s'accuſant de la mort de Caroline, & jurant de ne pas lui ſurvivre.

Si un pareil ſpectacle dut frapper le comte, même avant que de ſavoir ce que c'étoit, qu'on juge de l'impreſſion qu'il fit ſur Lindorf; au premier inſtant il a re-

Digitized by Google

connu Caroline, il peut à peine en croire ses yeux, & la vive émotion de son cœur. Grand Dieu! que vois je, s'écrie-t il, en se précipitant auprès du carrosse; alors il n'en put douter. La pâleur de Caroline, ses yeux fermés, les cris de son amie, lui persuadent qu'en effet elle vient d'expirer, & bientôt son état diffère peu du sien. Le comte, qui ne comprenoit rien encore à tout ce qu'il voyoit, & qui, marchant difficilement, arrive un peu après Lindorf, le voit chanceler, & n'a que le temps de le soutenir dans ses bras. Il se ranime bientôt, mais c'est pour se livrer au plus affreux désespoir, c'est pour dire au comte: « C'est elle, c'est votre « Caroline, c'est la mienne, c'est celle « que j'adorois, qui n'existe plus & que « je veux suivre au tombeau..... « En disant cela, il s'arrache avec violence des bras du comte, qui, attérré de ce qu'il entend, de ce qu'il voit, ne sachant ce qu'il doit croire, cherche à percer une foule de domestiques, que les cris de la chanoinesse & de ses gens ont attirés, & qui entourent le carrosse. Il y parvint avec peine: on venoit d'en tirer Caroline, & le grand air commençoit à lui rendre l'usage de ses sens, elle entr'ouvroit les yeux, faisoit quelques mouvemens, & sa femme

Digitized by Google

de chambre, assise par terre, la soutenoit contre elle, pendant qu'on étoit allé chercher un fauteuil pour la transporter plus commodément. La pauvre chanoinesse, toujours au fond de sa berline, où elle payoit cher son imprudence, s'agitoit, pleuroit, demandoit le comte, & ne se càlma que lorsqu'on lui dit qu'il étoit là, & que Caroline se ranimoit. . . . . Oui, sans doute, il étoit là, mais il ne savoit pas encore si tout ce qui se passoit n'étoit pas un songe, une illusion. Caroline à Ronebourg, & paroissant y être amenée avec violence, puisqu'elle y arrivoit mourante. Le désespoir & la fuite de Lindorf, qui avoit disparu, étoient peut-être encore un plus grand sujet de surprise. Ces mots retentissoient aux oreilles du comte : *c'est votre Caroline, c'est la mienne, c'est celle que j'adorai.* Quoi! ce seroit Caroline que Lindorf aimoit, dont il étoit aimé.... Il cherchoit encore à en douter, à se persuader que son ami, égaré par la douleur, s'étoit trompé. Mais malgrè le changement que deux années avoient apporté à la figure de Caroline, & celui que lui causoit son état actuel, il ne put longtemps la méconnoître; après l'avoir regardée quelques instans en silence, il se jette à ses pieds, prend ses mains & les

Digitized by Google

presse avec ardeur contre ses lèvres ; elle entr'ouvre les yeux, ne se rappelle distinctement de rien, ne sait où elle est, qui est cet homme prosterné devant elle. Trop foible pour rien articuler, elle retire doucement ses deux mains qu'il pressoit toujours dans les siennes, les joint ensemble, pose sa tête dessus, & verse un déluge de larmes : le comte, toujours à genoux devant elle, pleure avec elle, cherche à la calmer, à la rassurer, lorsqu'il entend les cris répétés de Mme. de Rindaw, qui ne cessoit de l'appeler du fond de sa berline, & qui commençoit à s'impatienter ; elle l'appelle enfin si haut qu'il est contraint de laisser Caroline, & d'aller à elle : ce fut au moins avec l'espoir d'apprendre quelque chose sur cette étrange aventure ; mais la pauvre femme étoit si emue, si agitée, disoit tant de choses à la fois, qu'il n'étoit pas possible d'y rien comprendre. Le comte d'ailleurs, en s'approchant d'elle, fut frappé d'une autre idée ; il ignoroit tout-à-fait le malheureux état de sa vue, ce fut un nouveau trait de lumière pour lui ; il se rappelle à l'instant *cette vieille parente aveugle*, dont Lindorf lui avoit écrit en Russie que celle qu'il aimoit prenoit tant de soin, & ce qui dans le temps même auroit contribué

à détourner ſes ſoupçons, s'il en avoit eus, ne lui laiſſa plus alors le moindre doute : cependant il lui aida à deſcendre, & la conduiſit auprès de Caroline, que l'on venoit de placer dans un fauteuil. La chanoineſſe ne fut raſſurée ſur ſa vie, que lorſqu'elle lui dit d'une voix bien foible, & avec le ton du reproche : ah maman, maman, qu'avez vous fait ? Peu à peu ſes idées étoient revenues, mais elle étoit encore ſi abattue & ſi ſouffrante, que ſes yeux étoient fermés, & qu'elle n'auroit pu ſe ſoutenir ; le comte donna des ordres pour qu'on la tranſportât doucement au château ; il offrit le bras à Madame de Rindaw, & ils la ſuivirent.

On décida de mettre Caroline au l, elle-même parut le déſirer ; la chanoineſſe voulut reſter auprès d'elle, & le comte, après lui avoir baiſé la main, qu'elle ne retira plus, les laiſſa dans ſon appartement, & ſe hâta de paſſer dans celui de Lindorf, dont il étoit extrêmement inquiet ; il ne le trouva point ; mais en parcourant ſa chambre des yeux, il vit ſur ſon bureau une lettre cachetée, il la regarda ; elle étoit à ſon adreſſe, il l'ouvre avec émotion, & lit ce qui ſuit, tracé par une main tremblante, & qui ſe reſſentoit du déſordre où étoit Lindorf en l'ecrivant.

Digitized by Google

« L'événement le plus inattendu, le « plus incompréhenſible, vient de vous « découvrir le fatal ſecret que je voulois « emporter au tombeau; je n'ai pas été « le maître de mon premier mouvement. « Voir Caroline expirante & ſe taire, « étoit au-deſſus des forces de l'humani- « té. . . . . Oui, mon cher comte, c'eſt « elle même que j'adorai ſans la connoî- « tre, ſans imaginer que vous euſſiez « aucun droit ſur elle. J'atteſte le ciel qu'à « l'inſtant où je l'appris je m'éloignai « d'elle avec la ferme réſolution de ne la « revoir de ma vie. Pouvois-je prévoir, « que dans ma retraite, que chez moi- « même . . . . Grand Dieu! il manquoit « à mes crimes, à mon affreuſe deſtinée « de trahir mes ſermens, & de porter le « trouble dans votre ame. O Walſtein! « raſſurez-vous, vous poſſédez le modèle « de l'innocence, de le vertu, de toutes « les vertus; elle ſeule étoit digne de « vous, & vous étiez le ſeul mortel di- « gne d'elle. Puiſſiez vous faire long-temps « votre bonheur mutuel . . . . Pour moi, « je pars, je vous délivre pour jamais « d'un malheureux ami, qui ſemble n'é- « xiſter que pour votre tourment. Mais « j'oſe encore vous demander une der- « nière grâce: que votre épouſe ignore

Digitized by Google

" que je l'ai vue & que vous êtes instruit " de ma fatale passion. Ou je suis bien " trompé, ou c'est elle-même qui vous " l'apprendra, qui n'aura bientôt plus de " secrets pour vous; il vous sera plus " doux de le devoir à sa confiance, & " je n'emporterai pas l'affreuse idée qu'elle " puisse croire que je l'ai trahie.... Adieu, " mon cher comte; adieu, Caroline, " adieu pour toujours, uniques objets " d'un cœur également déchiré par l'a- " mour & par l'amitié. Oubliez le mal- " heureux Lindorf, mais ne le haïssez " pas.

" *P. S.* Vous voudrez bien vous re- " garder, à Ronebourg, comme chez " vous; je laisse mes ordres en consé- " quence. Je vous écrirai encore une fois, " mon cher comte, lorsque mon séjour " sera fixé, pour m'assurer que vous me " pardonnez, & que vous êtes heureux; " vous ne pouvez manquer de l'être, " puisqu'elle vit, puisqu'elle vous est " rendue.

" Je vous promets de ne point attenter " à mes jours, & de les passer loin de " vous & loin d'elle.

Cette lettre avoit été tracée avec tant d'émotion & de rapidité, que le comte put à peine la lire, il ne fit que la par-

Digitized by Google

courir pour le moment, & reſſortit pour parler à Varner, valet de chambre de Lindorf. Son projet étoit de faire courir inceſſamment après lui; & de tâcher de l'engager à revenir; mais il ſut bientôt que c'étoit impoſſible. Lindorf, après s'être convaincu qu'il avoit pris une fauſſe alarme, & que l'état où il avoit vu Caroline n'étoit qu'un profond évanouiſſement, dont elle commençoit à revenir, ne s'étoit donné que le temps de faire ſeller un cheval anglois, coureur excellent; d'écrire pendant ce temps-là la lettre qu'on vient de lire & de partir au grand galop. Il avoit ſeulement dit à Varner d'arranger tout pour le joindre avec ſes équipages dans le lieu qu'il lui marqueroit, recommandé les ſoins les plus ſoutenus pour la compagnie qu'il laiſſoit au château, & avoit diſparu, en défendant qu'on le ſuivît. . . . .

Lorſque le comte ſut qu'il n'y avoit aucun eſpoir de le ramener ce jour là, il fit promettre à ſon valet de chambre de l'avertir des premières nouvelles qu'il recevroit. Il relut ſa lettre qui l'attendrit juſqu'aux larmes : ne pouvant plus réſiſter enſuite au deſir de ſavoir les motifs de cette étrange arrivée, il fit demander à la chanoineſſe s'il pourroit l'entretenir

quelques inſtans dans un ſallon attenant à la chambre où l'on avoit mis Caroline. Elle s'y rendit toute de ſuite, étant auſſi impatiente de parler, que le comte l'étoit de l'entendre. Après lui avoir dit que la comteſſe repoſoit, elle ajouta d'un ton gracieux : — Quoique ceci n'aye pas tourné préciſément comme je l'aurois voulu, ne me ſavez-vous pas quelque gré, M. le comte, de vous l'avoir amenée ? — Avant que de vous témoigner ma reconnoiſſance, Madame, je voudrois être sûr qu'elle n'a point été forcée de faire cette démarche. — Forcée, M. le comte, forcée ! En vérité vous n'y penſez pas, vous ne me connoiſſez pas; eſt-ce moi qui forcerai jamais cette chère enfant à quoi que ce ſoit ? Non, M. le comte, c'eſt bien de ſon plein gré qu'elle a fait ce voyage; depuis long-temps je ne l'ai vue auſſi gaie que pendant la route; c'étoit une impatience d'arriver .... — En ce cas, interrompit le comte, je n'y comprends plus rien : j'avois crainte que cet évanouiſſement, ces larmes, ces mots qu'elle vous adreſſoit avec le ton du reproche .... — Mais ce n'étoit que la ſurpriſe de ſe trouver ici près de vous..... l'émotion d'une première entrevue..... que ſais-je, ces jeunes perſonnes ſont ſi

Digitized by Google

timides. J'avoue bien que j'aurois mieux fait de la préparer doucement.... Mais, d'un autre côté, ceci fera événement, & si jamais on écrit votre histoire, ce sera l'incident le plus intéressant. Le comte qui ne connoissoit point la tournure romanesque de son esprit, surpris de ce propos, la regarda avec étonnement, lui en demanda l'explication, & apprit enfin, que si ce n'étoit pas par violence qu'on avoit amené Caroline à Ronebourg, c'étoit avec une supercherie qu'il fut loin d'approuver: il le dit naturellement à la chanoinesse, qui s'en excusa sur son desir ardent de les voir réunis, & sur sa crainte de n'y pas réussir par un autre moyen. Cependant, dit elle, si j'avois pensé.... mais j'avoue que cela m'étoit totalement sorti de l'esprit. — Quoi, cela, reprit le comte? — Oh! rien, rien du tout; c'est quelque chose que je ne puis dire, & qui sûrement est la cause de cette terrible émotion.... Mais à propos, M. le comte, je viens d'apprendre que nous sommes ici chez M. le baron de Lindorf.... cette terre est donc à lui? — J'aurois dû le savoir, mais j'ai mal compris tout cela; depuis quelque temps j'ai la tête si foible... j'ai cru, je ne sais pourquoi, que ce Ronebourg étoit à vous. — Non, Madame,

Digitized by Google

mais c'est la même chose, M. le baron de Lindorf est mon intime ami ; il m'a prié en partant de me regarder ici comme chez moi.—En partant, dites-vous : il est donc absent.—Oui, (répondit le comte, en souriant malgré lui, de la prudence de la chanoinesse, qui disoit tout en ne voulant rien dire) il est absent pour quelque temps.— En vérité, j'en suis enchantée, & cela se rencontre au mieux.— Pourquoi donc, Madame ?— Mais je ne sais.... pour ne pas lui donner la peine, l'embarras... La pauvre femme ne savoit trop que dire, elle s'appercevoit à regret qu'elle avoit pensé tout haut, ce qui lui arrive souvent, & trembloit d'avoir découvert un secret qu'elle croyoit de la plus grande importance de cacher avec soin. Ah ! oui j'entends, dit le comte, en souriant encore, l'embarras de recevoir des étrangères ; car sans doute, mon ami n'a pas le bonheur de vous connoître. Malgré sa bonne intention, il ne fut pas possible à la chanoinesse de mentir avec l'intrépidité que l'occasion exigeoit.— Non, pas précisément, il s'est trouvé par hasard cet été notre voisin de campagne ; son château de Risberg touche à ma terre, & nous l'avons vu tous les jours. Il est un peu léger, votre ami..... Le comte, qui trouvoit cette femme & cette conversation

Digitized by Google

conversation bien singulières, alloit défendre son rival, & la faire parler encore, lorsque des cris répétés les attirèrent dans la chambre de Caroline; elle venoit de se réveiller dans l'état le plus affreux: une fièvre ardente, du délire, même un peu de transport, annonçoient le commencement d'une maladie dangereuse, & sa femme-de-chambre, qu'elle ne reconnoissoit point, ne pouvant la retenir, avoit pris le parti d'appeller au secours. Le comte, pénétré, s'approcha de son lit, dont elle vouloit absolument sortir.— Qu'on me ramène à Rindaw, disoit elle, je ne veux pas le voir.... il me tueroit, je partirai plutôt seule, à pied; j'irois au bout du monde pour l'éviter. Dans d'autres momens son imagination lui présentoit Lindorf; elle prenoit le comte pour lui, le repoussoit loin d'elle, le conjuroit de s'éloigner, lui reprochoit d'être la cause de tous les tourmens de sa vie: d'autres fois, croyant parler au comte, elle disoit du ton le plus tendre: ô! toi que j'ai connu trop tard pour mon bonheur, je t'aime, je t'aimerai toujours, tu me fuis, tu ne veux plus me voir, mais je te suivrai par-tout. Le comte, prévenu, prenoit pour lui ce qu'elle adressoit à Lindorf, & pour Lindorf ce

Digitized by Google

qui le regardoit; mais n'en étoit pas moins consterné de la voir aussi mal; il ne la quitta point de toute la nuit, après avoir obtenu avec peine de la chanoinesse de se coucher dans un autre appartement. Caroline la passa dans la même agitation & dans des rêveries continuelles. Dès la pointe du jour, le comte envoya chercher un médecin dans la ville la plus prochaine, & fit partir un coureur en toute diligence, pour amener de Berlin celui qui passoit pour le plus habile; il crut devoir en même tems faire venir le chambellan: mais ne voulant pas trop l'alarmer, il lui manda simplement, qu'il le supplioit de se rendre tout de suite à Ronebourg pour une affaire de la dernière importance. Quand ses ordres furent donnés, le comte revint à son poste, auprès du lit de sa chère malade, dont il ne s'éloignoit qu'à regret. Peu de tems après, le médecin de la petite ville prochaine arriva; le comte connut bientôt son ignorance, & n'en fut que plus alarmé; il décida que c'étoit la petite vérole; la chanoinesse affirma que Caroline l'avoit eue à Rindaw, dans son enfance; elle en indiqua même quelques traces légères, qui ne laisserent point de doute. La fièvre & le délire augmentoient à cha-

Digitized by Google

que inſtant, & le troiſième jour de la maladie, elle parut dans le plus grand danger. Qu'on ſe repréſente l'état affreux du comte, éloigné de tout ſecours : quelque diligence que ſon coureur eût pu faire, il étoit impoſſible que le médecin de Berlin fût là avant le ſeptième ou huitième jour : le comte les paſſa dans l'anxiété la plus cruelle, s'attendant à chaque inſtant à voir expirer celle qu'il adoroit. Cette maladie, en redoublant l'intérêt, avoit redoublé ſon attachement ; les ſoins aſſidus qu'il prenoit d'elle, la douceur, la patience qu'elle montroit dans les momens où elle étoit à elle, ce qu'il entendoit dire d'elle aux deux femmes qui la ſervoient, tout enfin y ajoutoit à chaque inſtant. Au tourment d'avoir à trembler pour ſes jours, ſe joignoit encore celui de ſe reprocher tout ce qu'elle ſouffroit ; il étoit convaincu que l'eſpèce de violence qu'on lui avoit faite, ſa crainte de vivre avec lui, ſa paſſion pour Lindorf, ſes combats entre cette paſſion & ſon devoir, en étoient l'unique cauſe. Ce fut dans un de ces momens de douleur, d'amour & de remords que, proſterné à côté de ſon lit, il fit le vœu ſolemnel de la rendre heureuſe à tout prix, ſi ſa vie étoit conſervée.—Dieu qui m'entendez, dit-il,

Digitized by Google

élevant les mains au ciel, ſauvez cette malheureuſe victime de la tyrannie & de l'amour, & recevez le ſerment que je fais de lui ſacrifier le mien, & de la céder à celui qu'elle aime! Caroline n'étoit pas alors en état de l'entendre; ſans doute elle l'eût prié d'être moins généreux, mais depuis vingt-quatre heures elle n'avoit plus de connoiſſance: par bonheur, le premier médecin de la cour arriva ce ſoir-là; il ne diſſimula point le danger extrême où il trouva d'abord la malade, & qu'il n'y avoit d'eſpoir que dans ſa jeuneſſe: cependant il lui adminiſtra des ſecours qui n'avoient été que trop retardés, & déclara que ſi le neuvième & le treizième jours paſſoient ſans accident, il y auroit quelque eſpérance, mais que juſqu'alors il n'en pouvoit donner aucune. Le comte, en proie à la douleur la plus vive, fut encore obligé de la diſſimuler, pour ménager la chanoineſſe, dont l'affreuſe inquiétude n'étoit pas le moindre des tourmens qu'il eût à ſupporter. Si la perte de ſa vue donnoit d'un côté la facilité de lui en impoſer ſur l'état de la malade, c'étoit un nouveau ſupplice pour le comte; elle le faiſoit demander vingt fois par jour, lui répétoit ſans ceſſe les mêmes queſtions, exigeoit les plus grands

Digitized by Google

détails. Lorſqu'il rendoit quelques ſoins à Caroline, ou bien qu'excédé de fatigue, il prenoit quelques inſtans de repos, c'étoit toujours les momens où elle venoit auprès de lui, ou le faiſoit prier de paſſer auprès d'elle; on avoit une peine inouie à la retenir loin de la malade, qu'elle tourmentoit ſans lui être d'aucun ſecours; le comte ſeul pouvoit l'obtenir: elle n'étoit tranquille que lorſqu'il cauſoit avec elle; & lui, qui n'auroit pas voulu quitter une minute le chevet de Caroline, gémiſſoit d'y être ſouvent obligé. Il ſupporta tout avec une patience, une fermeté, une douceur dont lui ſeul auroit été capable, & ſe trouvoit bien dédommagé de ſes peines par le triſte bonheur de ſoigner la plus adorée des femmes. C'eſt alors qu'il eut une véritable recconnoiſſance pour la chanoineſſe, de la lui avoir amenée; car il croyoit que ſa maladie avoit une cauſe bien plus éloignée que l'émotion de cette arrivée, qui pouvoit tout au plus en avoir décidé le moment, mais qu'il attribuoit en entier à ſa paſſion pour Lindorf, & au regret de ne pouvoir être à lui; tout le confirmoit dans cette idée, ſon goût décidé pour la retraite, ce projet d'y paſſer ſa vie.... Il relut dix fois la der-

Digitized by Google

nière lettre qu'il avoit reçue d'elle, & l'interprêta en entier; d'après ce qu'il s'étoit perſuadé: *pourvu que nous ſoyons ſeparés*, répétoit-il douloureuſement. Chère & cruelle Caroline! mais non, c'eſt moi qui ſerois le plus cruel, le plus barbare des hommes, ſi j'élevois plus long-temps une injuſte barrière entre deux êtres que je chéris preſque également, & que je conduirois au tombeau. Caroline, Lindorf, que ne pouvez vous m'entendre! que ne puis je-vous réunir! Il ne doutoit pas non plus que ce ne fût de Lindorf qu'elle parloit à la troiſième perſonne: *en regrettant de n'avoir pu faire ſon bonheur*.... Oui, tu le feras, diſoit-il; le mortel que tu préfères doit être ſouverainement heureux. Ai-je pu jamais me flatter de l'être! un vain ſyſtême m'avoit égaré, & je dois m'en punir. Mais s'il étoit trop tard? ſi Caroline nous étoit ravie? ſi cette mort qui la menace m'empêchoit de réparer?... Il ne pouvoit ſoutenir cette image déchirante, qui cependant ſe renouvelloit à chaque inſtant.

Le chambellan, qu'on avoit moins preſſé que le médecin, n'arriva que le lendemain au ſoir; peut-être même ne feroit il point venu auſſitôt, mais la lettre du comte l'avoit trouvé prêt à partir pour Rindaw:

Digitized by Google

il ne fit que changer de route pour se rendre à l'invitation de son gendre, dont il étoit loin de soupçonner le motif. C'étoit un des jours de crise de la malade; son époux ne l'avoit pas quittée, & ne pensoit plus du tout au chambellan, lorsque celui-ci instruit à demi par les gens, qui lui disent que M. le comte est auprès de sa femme, se précipite dans la chambre, en disant à haute voix: ma fille, la comtesse de Walstein est ici & je l'ignore! Où est-elle, que je l'embrasse? Hélas, Monsieur, vous la voyez, lui dit le comte en la lui montrant: elle étoit mieux, nous commencions à nous flatter....mais je crains que.... En effet, la malade, effrayée de ce bruit, ouvre des yeux étonnés, regarde autour d'elle, se voit dans une chambre inconnue, son père, son mari près d'elle, les reconnoit tous les deux, n'a pas la force de supporter autant d'émotions à la fois, & retombe dans un transport plus alarmant que le premier. Le médecin arrive, exige que tout le monde sorte, le comte conduit le chambellan consterné auprès de la chanoinesse; mais bientôt attiré dans la chambre de Caroline, il y retourne & les laisse ensemble, espérant au moins que le chambellan le débarrasseroit du soin de garder Mme. de Rindaw: ce

Digitized by Google

ne fut pas pour long-temps : à peine furent-ils ſeuls qu'elle ſe plaignit amèrement du long myſtère qu'on lui avoit fait du mariage de ſon élève. Le chambellan ſe plaignit à ſon tour de ce qu'elle ne l'avoit pas informé de ce voyage. Enfin de plaintes en plaintes & de griefs en griefs, ils en vinrent preſque aux injures, & parlèrent ſi haut que le comte fut obligé d'aller mettre la paix : il les trouva tous deux agités de colère, ſe diſant mutuellement les mots les plus piquans, toujours en s'appellant par habitude, mon cher chambellan & ma chère baronne.

Dans tout autre moment cette ſcène auroit amuſé le comte ; mais il ne penſa qu'à la faire ceſſer & à rétablir l'harmonie ; ce ne fut pas ſans peine qu'il y parvint ; il fallut même pour cela leur rappeller leurs anciennes amours : à ce ſouvenir la chanoineſſe s'attendrit ; le chambellan réſiſtoit, mais le comte ayant placé à propos le mot des obligations qu'il avoit & pouvoit avoir encore à ſon amie, il fut à ſon tour ſi touché de ce motif, pour l'avenir, qu'il s'approcha d'elle, en la priant d'excuſer ſa vivacité ; elle lui tendit la main avec dignité & tendreſſe, en lui diſant qu'il abuſoit de l'empire qu'il avoit ſur elle ; il la baiſa reſpectueuſement, la paix fut rétablie

Digitized by Google

& le comte revint à ſa chère malade. Il eſt inutile d'entrer dans le détail de tout ce qu'il ſouffroit pendant ces jours d'incertitude & de douleur; tout lecteur ſenſible, qui aura bien ſaiſi ſon caractère, le comprendra facilement ; plus il prenoit ſur lui & plus ſon ame étoit déchirée. Les derniers jours de cette cruelle maladie, il ne lui fut plus poſſible de s'éloigner un ſeul inſtant, ni le jour, ni la nuit; il la paſſoit ſur un fauteuil, auprès du lit de Caroline, & ſi la nature exigeoit de lui quelques minutes d'un ſommeil pénible, il ſe réveilloit bientôt avec la mortelle crainte de ne plus retrouver celle qui étoit devenue l'unique objet de ſa vie. Enfin ce treizième jour, annoncé par le médecin comme devant décider de ſon ſort, arriva, & fut très-orageux ; le comte dut en ſupporter ſeule tout le poids, il n'avoit point dit au chambellan, ni à la baronne, que peut-être le ſoir ils n'auroient plus de fille; il voulut reſter ſeule cette nuit auprès d'elle. Qu'ils furent ardens les vœux qu'il adreſſoit au ciel pour qu'elle lui fût rendue ! avec quel tranſport il preſſoit contre ſes lèvres & ſerroit contre ſon cœur cette main foible & brûlante ! comme ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes en fixant ceux de Caro-

Digitized by Google

line, que la fièvre seule animoit encore, & qui peut-être alloient se fermer pour jamais! Sur le matin elle èut une crise si violente, quelle faillit à y succomber: le médecin alarmé dit, qu'à moins d'un miracle elle ne passeroit pas le jour; le comte, hors de lui même, abîmé dans sa douleur, ne pouvant ni soutenir plus long-temps ce triste spectacle, ni s'arracher d'auprès du lit de cette chère mourante, avoit encore la cruelle tâche de préparer le père & l'amie de Caroline à l'affreux événement qui s'approchoit; il les avoit toujours tellement rassurés que, loin de le redouter, ils étoient alors dans une sorte de sécurité qui leur auroit rendu ce coup mille fois plus terrible. Le comte leur avoit promis de passer avant la nuit dans leur appartement; il sortit donc pour y aller; mais effrayé de ce qu'il avoit à leur apprendre, il s'arrêta quelques instans dans l'antichámbre pour rassembler & récueillir ses forces. Ah! pensoit-il, si ce malheureux père sentoit comme moi tout le poids du rémords: si l'idée d'avoir sacrifié sa fille se joignoit à la douleur de la perdre, pourroit-il la supporter?....Caroline, Caroline, tes bourreaux pleurent, & tu meurs! mais tu ne seras que trop vengée, & les tourmens que j'éprouve sont bien au-dessus de

Digitized by Google

la mort. Pendant qu'il héſitoit s'il entreroit, le valet de chambre de Lindorf, qui l'apperçut, vint à lui avec empreſſement, & lui dit qu'il avoit à lui parler : il avoit reçu le matin une lettre de ſon maître, qui l'attendoit à Hambourg, d'où il comptoit s'embarquer pour l'Angleterre. Varner partoit cette nuit même pour le joindre, & n'attendoit plus que les ordres de M. le comte. Au lieu de lui répondre, le comte le regardoit en ſilence avec un air égaré. Enfin tout-à-coup, lui ordonnant de l'attendre, il paſſa dans ſon cabinet, ſans ſavoir lui-même ce qu'il devoit faire ! Ecrire à Lindorf, dans quel moment ! & que dois-je lui dire ? irai-je plonger dans ſon cœur le poignard qui déchire le mien ? le ferai-je revenir pour le voir expirer de douleur ſur le tombeau de celle qu'il adore ? Mais, dit-il en ſe reprenant, quelle idée vient me frapper tout-à-coup ? Si Caroline.... Si c'étoit à l'amour, que ce miracle que je n'oſe eſpérer étoit réſervé ? s'il étoit temps encore ?.... ſi la préſence de Lindorf? ..... Grand Dieu ! vous m'entendez, quelques jours de plus, & Caroline peut nous être rendue. Je ne ſais quel rayon d'eſpoir s'inſinua dans ſon cœur ; il écouta ce qu'il lui dictoit, prit la plume, & écrivit à Lindorf ce peu de mots.

Digitized by Google

" Partez à l'inſtant, mon cher Lindorf, " & faites la plus grande diligence pour " vous rendre ici, où votre préſence eſt " abſolument néceſſaire ; je vous devrai " plus que la vie, ſi vous ne perdez pas " une minute, & ſi votre promptitude a " le ſuccès que j'oſe eſpérer. Lindorf, pour- " quoi nous avoir quittés ? pourquoi vous " défier du cœur de votre ami ? Mais les " inſtans ſont précieux, n'en laiſſez pas " écouler un ſeul avant que de vous met- " tre en route ; je regrette même ceux " que j'emploie à vous le demander ; je " vous connois, Lindorf, un ſeul mot de " moi ſuffiſoit.... Courez jour & nuit ; " ſi vous ne me rencontrez pas, venez " ici en droiture ; ſi vous me rencontrez, " je vous parlerai, & nous ne nous quit- " terons plus."

Edouard de Walſtein.

Ronebourg.

Le comte porta lui-même ce billet à Varner, en lui ordonnant de partir à l'inſtant, de ne s'arrêter que pour changer de chevaux, & ſur toutes choſes de ſe taire abſolument ſur la maladie & le danger de la comteſſe, craignant que cette affreuſe nouvelle ne mît Lindorf hors d'état de

Digitized by Google

venir. S'il avoit le malheur de perdre Caroline avant l'arrivée de Lindorf, & de lui ſurvivre, il vouloit le prévenir, aller au devant de lui, quitter enſemble le théâtre de leur déſeſpoir, & réunir ſous un ciel étranger leur douleur & leurs regrets.

Le comte étoit deſtiné dans cette cruelle journée aux ſenſations les plus cruelles ; il alloit rentrer chez Caroline, lorſqu'on lui remit une lettre qui venoit d'arriver pour lui. Dans tout autre moment, la ſeule vue de l'écriture lui eût fait éprouver un vrai plaiſir.... Elle étoit de ſa ſœur, la jeune comteſſe Matilde, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis longtemps : quelque impatience qu'il eût d'en apprendre, il étoit alors ſi fort abſorbé dans ſa douleur, qu'il l'ouvrit preſque machinalement, & ne put cependant être inſenſible à ce qu'elle contenoit.

Dreſde, ce 14 *Oct.* 17....

On m'aſſure que le meilleur des frères eſt de retour, mais je ne puis le croire ... je connois ſon cœur.... il l'eût conduit d'abord auprès de ſa pauvre Matilde : il m'auroit écrit du moins, & ſa lettre & la certitude qu'il n'étoit plus au bout

Digitized by Google

du monde, m'auroient un peu consolée. Oh, mon bon frère! combien on m'a chagrinée pendant que vous étiez au fond de cette Russie, que j'ai maudit mille fois..... Qu'auriez-vous dit, si vous n'aviez pas retrouvé votre petite Matilde? ... car, tenez, j'aimerois mieux mourir mille fois, que de jamais consentir à ce qu'ils veulent. M. de Zastrow est beau, il est aimable, il m'adore.... voilà ce qu'on me dit du matin jusqu'au soir; .... tout cela se peut, mais qu'est-ce que cela me fait à moi..... il n'est pas ... il n'est pas M. de Lindorf, & c'est n'être rien pour moi.... Mon bon ami, mon tendre frère, vous voyez que votre petite sœur sait aimer, sait être constante, & que sa légéreté ne va pas jusqu'à son cœur: hélas! elle est bien passée, cette gaieté folle dont vous me plaisantiez quand vous fûtes à Dresde, & qui vous fit douter peut-être de mes sentimens. Je l'ai conservée long-tems, parce que la tristesse ne sert à rien, & qu'elle m'ennuie; d'ailleurs j'avois pris mon parti, sûre du cœur de Lindorf, de votre appui & de ma fermeté; il me sembloit que je n'avois rien à craindre: à présent je crains tout, & je n'espère plus qu'en vous seul. M. de Zastrow m'obsède, ma

Digitized by Google

tante me perſécute; mon ami ne m'écrit plus... & vous auſſi, mon frère, m'abandonnerez-vous? Je me jette dans vos bras, je vous appelle à mon ſecours... venez protéger un amour que vous avez fait naître & qui ne finira plus qu'avec ma vie: n'eſt-ce pas à vous auſſi que je dois celui de mon cher Lindorf? Penſez combien de fois vous m'avez dit: aime Lindorf, ma petite ſœur, aime-le comme moi-même: oh, comme j'ai bien obéi! oui, je l'aime, non ſeulement comme l'ami de mon bon frère, mais comme le ſeul homme à qui je veuille appartenir, & ſans qui la vie m'eſt inſupportable.—Je ne puis croire que ſon ſilence ſoit une preuve d'inconſtance ou d'oubli. Vous étiez en voyage, il n'aura ſu par qui m'envoyer ſes lettres: non, je ne veux pas joindre à tous mes chagrins celui de me défier de lui; car celui-là, je ne pourrois le ſupporter!

Adieu, le plus aimé des frères: ſi vous voyiez votre pauvre Matilde, vous ne la reconnoitriez pas: je ne ris plus, je ne chante plus, je pleure toute la journée, & je crois que bientôt je ne ferai plus jolie; mes joues ne ſont plus ces *petites pommes d'apis* que vous aimiez tant à baiſer.... Venez, venez me rendre

Digitized by Google

tout ce que j'ai perdu : ma gaieté, mon bonheur, mon ami, mes joues, tout reviendra avec ce frère si chéri & si digne de l'être..... Ah ! si vous étiez marié, avec quel transport j'irois vivre avec vous & votre femme ! Pourquoi ne l'êtes vous pas ? Mariez-vous donc bien vîte ; vous ferez deux heureuses, elle & votre *Matilde D. W.*

Encore une fois, venez me voir, prendre ma défense, me conserver à votre ami, à celui que vous m'avez choisi, ou je ne réponds pas de ce que je ferai."

Eh ! grand Dieu ; dit le comte en finissant cette lettre ; tous les sentimens qui devoient faire les délices de ma vie, en deviendront-ils le tourment ? Il remit à un moment plus tranquille, s'il pouvoit en avoir encore, à réfléchir à la situation de sa sœur, à lui répondre, & rentra dans la chambre de Caroline, où tout autre objet s'anéantit devant celui qui s'offrit à ses yeux : la chanoinesse impatiente de ce que le comte ne venoit point, s'étoit faite conduire dans la chambre de la malade ; elle ne pouvoit la voir, mais assise à côté de son lit, elle tenoit une de ses mains, & la conjuroit de lui marquer, soit en lui serrant la sienne, soit en

Digitized by Google

luî disant un mot, qu'elle la reconnoissoit. Caroline, foible, inanimée, paroissant environnée des ombres de la mort, ne voyoit rien, n'entendoit rien, ne donnoit aucun signe de vie, & sa malheureuse amie se livroit au désespoir le plus affreux : leurs femmes, debout de l'autre côté du lit, fondoient en larmes; quelques pas plus loin, le chambellan renversé dans un fauteuil, les deux mains sur le visage, étoit absorbé dans sa douleur; pour la première fois de sa vie, il sentoit que les richesses & les honneurs ne suffisent pas pour être heureux, & se repentoit trop tard de leur avoir sacrifié sa fille : le médecin consterné, assis à côté de lui, regardoit cette scène de douleur, paroissoit avoir abandonné Caroline & tout espoir de la rappeller à la vie. A ce spectacle, à ces différentes attitudes, le comte crut que c'en étoit fait, qu'il avoit tout perdu, & que la plus aimable des femmes n'existoit plus : toute sa fermeté, toute sa philosophie l'abandonnèrent, un frisson mortel parcourt ses veines, & lui fait espérer qu'il va la suivre; il se précipite sur ce lit de mort, colle sa bouche sur cette bouche glacée, & ne s'apperçoit pas qu'elle respire encore. Oh! Caroline, dit-il, en se relevant avec fu-

Digitized by Google

reur, tu vas être vengée. Il alloit ſortir dans l'égarement le plus affreux, & peut-être l'auroit-il conduit à terminer ſes jours, mais le chambellan & le médecin l'arrêtèrent; ce dernier lui jura que la comteſſe vivoit encore; & qu'il n'avoit pas même abſolument perdu tout eſpoir. Elle eſt, lui dit-il, dans un anéantiſſement, ſuite naturelle de la criſe affreuſe qu'elle vient d'eſſuyer; ou je me trompe fort, ou cet état de ſyncope ſera ſuivi d'un ſommeil qui décidera de ſon ſort; ſi elle ſe réveille, j'oſe preſque aſſurer qu'elle ſera hors de tout danger, mais j'avoue que, vu ſa grande foibleſſe, ce réveil eſt incertain. Ah! Dieu, Monſieur, dit le comte en lui ſaiſiſſant les deux mains, il ſeroit donc poſſible.... Si elle nous eſt rendue, ma vie, ma fortune ſuffiront-elles? — Dans ce moment, M. le comte, mon art eſt inſuffiſant, & tout ſecours ſeroit inutile; il faut l'abandonner à la nature, à ſon tempérament, qui doit être bon, puiſqu'elle a réſiſté juſqu'à préſent; & aux ſoins de l'amour, qui ſeront plus efficaces que les miens.... Nous allons vous laiſſer avec elle, venez M. le chambellan, je vais vous ramener chez vous; donnez à votre gendre l'exemple du courage. Il alloit l'emmener, mais une autre

Digitized by Google

ſcène, une autre émotion les attendoit encore. On doit être ſurpris du ſilence de la chanoineſſe, pendant que tout ceci ſe paſſoit; hélas! la pauvre femme, ſoit qu'elle n'eût pu réſiſter à ſon ſaiſiſſement, à l'idée d'avoir perdu ſa Caroline & de lui ſurvivre, ſoit que le ciel eût marqué ce moment pour la délivrer de la vie & de ſes infirmités, une apoplexie foudroyante, & dont perſonne ne s'étoit apperçu, venoit de la frapper à l'inſtant même: on la trouva renverſée à demi ſur le chevet de Caroline, donnant encore quelques légers ſignes de vie. On la tranſporta tout de ſuite chez elle; les ſecours furent prompts, mais inutiles; elle expira quelques minutes après, ſans avoir repris connoiſſance.

Un tel événement étoit bien propre à faire une triſte diverſion à l'objet dont ils étoient tous occupés: le comte même oublia quelques inſtans ſa douleur, pour ne penſer qu'à celle de Caroline, lorſqu'elle ne retrouveroit plus ſon amie; puis ſe rappellant tout-à coup le danger où elle étoit elle-même, il envia le ſort de la baronne, & la trouva bien heureuſe de n'avoir pu ſurvivre à ce qu'elle aimoit. Pour le chambellan il étoit véritablement atterré: au regret d'avoir perdu

Digitized by Google

ſon ancienne amie ſe joignoit la crainte de la ſuivre bientôt : il étoit plus âgé qu'elle, & cette mort ſubite l'avoit tellement frappé qu'il crut auſſi n'avoir plus que quelques inſtans à vivre. Dans l'eſpace de dix minutes, voir ſa fille expirante, ſon gendre prêt à ſe tuer, & ſon amie rendre le dernier ſoupir.... c'en eſt aſſez pour effrayer un vieillard qui tenoit à la vie en proportion de ſon attachement à ſes biens & à ſes emplois.— Je ſens que je ſuis très-mal, diſoit il à chaque inſtant. Le comte qui vit bien que le danger n'étoit pas preſſant, le recommanda aux ſoins du médecin, laiſſa le corps de la chanoineſſe à ceux des femmes qu'elle avoit amenées & de ſes gens, & après avoir répandu des larmes bien ſincères ſur celle qui avoit élevé Caroline, & que ſon amitié pour elle conduiſoit au tombeau, il rentra dans la chambre de ſa chère mourante, renvoya ceux qu'il y trouva, & s'approcha de ſon lit avec un ſaiſiſſement qui lui parut l'avant-coureur de tout ce qu'il avoit à craindre : elle étoit encore dans un état de ſtupeur ou d'anéantiſſement ſi profond qu'elle ne s'étoit point apperçue de tout le mouvement que la mort de la baronne avoit occaſionné autour d'elle ;

Digitized by Google

elle paroiſſoit plongée dans un ſommeil effrayant, même par l'excès de ſa tranquillité : ce n'étoit qu'à un léger ſoulèvement de poitrine, qu'on pouvoit connoître qu'elle exiſtoit encore, & ce mouvement, preſqu'imperceptible, le comte s'imaginoit le voir diminuer à chaque inſtant. Penché ſur les bords de ce lit, des larmes couloient de ſes yeux, ſans qu'il s'en apperçût lui même; il paſſoit à chaque inſtant ſes mains tremblantes ou ſur le ſein ou ſur la bouche de Caroline, pour s'aſſurer qu'elle reſpiroit encore : il les retiroit avec effroi, les joignoit enſemble, les élevoit au ciel, & diſoit avec ardeur à demi-voix : que ne puis-je mourir pour elle, ou avec elle ! D'autres fois fixant ce viſage pâle, mais toujours charmant, ces traits qui conſervoient encore leur forme enchantereſſe, il éprouvoit un ſentiment ſi vif d'amour, de douleur, de regrets, que la plus belle femme dans la fleur de ſa ſanté n'en a peut-être jamais inſpiré de tels. Ange du ciel, diſoit-il alors, en collant ſa bouche ſur une de ſes mains, ame pure, ame céleſte, tu ne ſauras donc jamais combien tu fus adorée de ce cruel époux qui t'a conduit au tombeau ! tu meurs ſans lui pardonner, ſans ſavoir que tu pouvois encore

Digitized by Google

encore être heureuſe ! .... & toi, malheureux Lindorf..... où es tu pendant que ta Caroline expire ? tu l'aurois rendue à la vie ; & même en te la donnant je t'aurois dû plus que la mienne..... Dans d'autres momens, abſorbé dans ſa douleur, au point d'en perdre preſque la raiſon, il n'avoit aucune idée diſtincte ; il ſe levoit, ſe promenoit dans la chambre avec égarement ; puis, tout-à-coup, ſe reprochant comme un crime de s'éloigner d'elle une minute, craignant de perdre ſon dernier ſoupir, il ſe rapprochoit avec impétuoſité... C'eſt ainſi que s'écoula la plus cruelle des nuits, & malgré tout ce que le comte avoit ſouffert, elle lui parut bien courte. Les premiers rayons de l'aurore alloient ſans doute annoncer cet affreux moment, dont il n'oſoit plus douter, l'arrêt du médecin ne lui ſortoit pas de l'eſprit..... *ſi elle ſe réveille, elle ſera hors de tout danger ; mais ce réveil eſt incertain* ; & cette cruelle incertitude, il n'avoit plus même le bonheur de l'avoir ; toute eſpérance étoit anéantie ; plus ce ſommeil ſe prolongeoit, plus il étoit convaincu que c'étoit celui de la mort. Tout-à-coup il croit entendre que ſa reſpiration ſe ranime ; il écoute, il s'approche, il n'en peut plus

douter ; le mouvement de ſa poitrine devient plus fort, plus preſſé :... un ſoupir s'échappe.... ah, ſans doute, c'eſt le dernier ! le voilà cet inſtant ſi redouté. Il pouſſe un cri inarticulé, ſe penche ſur elle, & la ſerre avec force dans ſes bras comme pour l'arracher à la mort, ou pour expirer avec elle : ô douce ſurpriſe, ce corps inanimé qu'il ſoulève ſe prête à ce mouvement & paroît s'aider ; cette tête penchée ſe relève doucement, ces bras étendus s'arrondiſſent & ſe croiſent l'un ſur l'autre ; ces joues, ces lèvres décolorées prennent une foible teinte, ces yeux qu'il croyoit fermés pour jamais s'ouvrent à demi ; Caroline enfin eſt aſſiſe, Caroline vit, reſpire, regarde autour d'elle, cherche à ſe reconnoître, à rappeller ſes idées ; ſes regards s'arrêtent long-temps ſur le comte, d'abord avec étonnement, mais ſans aucun effroi ; puis avec un doux ſourire, tel que celui d'un enfant qui ſe réveille, & qui voit auprès de lui ſa bonne ou ſa maman, elle lui tend une main, qu'il ſaiſit avec tranſport..... Ah ! ce qu'il éprouvoit ne peut s'exprimer... c'eſt paſſer en un inſtant du comble du malheur à la félicité ſuprême : à peine peut-il le croire, ſon ame entière eſt dans ſes yeux ; il ſuit,

Digitized by Google

il dévore tous les mouvemens de Caroline ; il presse sa main contre son cœur, contre ses lèvres, tombe à genoux & dit d'une voix altérée par l'excès de son émotion : *Si elle se réveille, elle est hors de tout danger*.... Oh, Caroline ! oh mon Dieu ! ... feroit-il vrai qu'elle nous est rendue ! chère Caroline, un mot, un seul mot, que j'entende seulement votre voix ; dites, feroit-il possible que vous eussiez reconnu cet époux, où plutôt cet ami qui ne veut plus exister que pour vous rendre heureuse ? — Oui, M. le comte, je vous reconnois bien, dit-elle à demi-voix, il n'y a que vous au monde capable de tant de soins, d'une bonté, d'une générosité si soutenue ; ... mais où suis je, où sommes nous ? je ne puis me rappeller ... —Chère Caroline, ne pensez qu'à votre santé ; elle seule doit vous occuper ; soyez tranquille, vous êtes chez un ami, avec un ami ; mais de grace, ne parlez plus, & permettez que j'appelle le médecin.... —Il alloit tirer le cordon, lorsque Caroline l'arrêta ; en posant sa main sur son bras : — Encore un seul mot, M. le comte, & je ne dirai plus rien, je vous promets d'être docile, mais il faut absolument que je vous demande encore une seule chose........ Ma bonne

Digitized by Google

bonne maman, Madame de Rindaw est-elle ici? est-elle bien?... Mon Dieu! que je dois l'avoir inquiétée.... Et mon père, j'ai une idée confuse de l'avoir entrevu, il n'y a pas long temps.—Il est ici; dans quelques heures vous le reverrez.—Et ma chère Baronne?—Elle nous a quitté; on a craint que sa santé ne souffrît; nous l'avons engagée....—Ah! vous avez bien fait, mais où est elle? à Rindaw, dit le comte, en saisissant son idée: ne craignez rien pour elle; elle est bien, elle est heureuse, elle ignore le danger où vous avez été... Oh, Caroline! ne songez qu'à le faire cesser entièrement, pensez que le bonheur, que la vie de vos amis en dépend; chère Caroline, ce motif ne suffira-t-il pas?—Un domestique parut; il donna des ordres pour appeller le médecin, ferma les rideaux du lit, s'assit à côté, ne dit plus rien; & malgré la joie qui dilatoit son cœur, il s'occupa douloureusement des moyens de préparer Càroline à la mort de son amie, & du chagrin dans lequel elle seroit plongée lorsqu'elle l'apprendroit: il falloit sur-tout prolonger son erreur, jusqu'à ce qu'elle fût assez forte pour soutenir cette épreuve. Le médecin ne tarda pas à venir, il confirma toutes

Digitized by Google

les eſpérances que ce réveil avoit données... Le pouls, quoique très-foible, étoit excellent, tous les ſymptômes fâcheux avoient diſparu, tout anonçoit une convaleſcence sûre, mais qui demandoit des ménagemens & des ſoins infinis : des ſoins, dit le comte, avec l'accent du ſentiment!.... Caroline eſt ſi bonne, ſi généreuſe, elle s'y prêtera; elle ſait combien de vies elle conſerve en ménageant là ſienne : l'amitié, l'amour, tout ce qui doit faire impreſſion ſur cette ame ſenſible, ſe réuniront pour l'obtenir.... — Caroline attendrie voulut répondre; le médecin lui impoſa ſilence.— Eh bien, dit-elle doucement, en regardant le comte, je ferai tout ce qu'on voudra, & ce ſera ma réponſe. — Le comte & le médecin ſortirent enſemble : ce dernier inſiſta ſur la néceſſité de cacher à ſa malade la mort de ſon amie; la moindre émotion pouvoit la replonger dans l'état affreux dont elle ſortoit. Le comte en frémit, & paſſa tout de ſuite chez le chambellan pour ſe concerter avec lui là-deſſus. Un long ſommeil, dont il ne faiſoit que de ſortir, l'avoit un peu raſſuré ſur ſa crainte de mourir, & la nouvelle de la réſurrection de ſa fille acheva de le conſoler tout-à-fait, d'autant plus qu'il eſpéroit

Digitized by Google

bien qu'elle feroit héritière de la chanoi-*neſſe.* Le comte qui redoutoit quelque imprudence de ſa part, & qui n'étoit pas fâché de ſe débarraſſer d'un homme dont le caractère égoïſte & froid le révoltoit à chaque inſtant, lui perſuada facilement que l'étiquette exigeoit qu'il accompagnât le corps de la baronne qu'on alloit tranſporter à Rindaw, & qu'il lui rendît les derniers devoirs. Cette triſte cérémonie n'étoit pas trop de ſon goût; mais le comte voulant abſolument le décider à partir, lui dit que le teſtament de la baronne étant ſans doute en ſa faveur, il convenoit qu'il allât s'en aſſurer, veiller à ſes intérêts, & prendre poſſeſſion de cette terre.... Cette raiſon lui parut ſi forte qu'il ne balanca plus & demanda ſeulement à voir avant ſon départ *Madame la comteſſe de Walſtein*, car il n'appelloit plus ſa fille autrement; & le comte, au contraire, affectoit de ne la nommer jamais que *Caroline*; ils convinrent enſemble qu'on lui diroit que le chambellán alloit à Rindaw; apprendre à la baronne l'heureuſe nouvelle de ſa convaleſcence, & que depuis là il lui feroit aiſé dans ſes lettres de la préparer peu à peu à ce triſte événement.

Son père fut donc introduit auprès d'elle; il, lui témoigna, à sa manière, & son plaisir de la voir en si bon état, & celui de la laisser avec son époux, dont elle ne pouvoit trop reconnoître les soins, il entra là-dessus dans des détails qu'elle ignoroit encore, & lorsqu'il lui dit que depuis plusieurs nuits le comte ne s'étoit pas déshabillé, & n'avoit point quitté sa chambre, elle versa des larmes de reconnoissance, & se tournant de son côté d'un air touchant & confus : Oh, M. le comte, lui dit-elle, quelle bonté, quelle générosité! Qu'auriez-vous donc fait pour une femme . . . Elle s'arrêta, n'osant articuler, *que vous aimeriez*; le comte l'interprêta différemment, & crut que c'étoit *qui vous aimeroit*. Ainsi ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, loin de s'entendre, se préparoient encore bien des tourmens; toutes les fois que Caroline, inquiète pour la santé du comte, le conjuroit de prendre quelque repos, & l'assuroit qu'elle n'avoit besoin de rien, il étoit persuadé qu'elle vouloit l'éloigner, que ses soins étoient un supplice pour un cœur bon & sensible, qui ne pouvoit plus les payer que par une froide reconnoissance : cette affreuse idée le faisoit sortir avec un empressement qu'elle attribuoit à son tour

Digitized by Google

à l'indifférence. Chacun d'eux brûlant d'amour & convaincu de n'être pas aimé, mettoit ſur le compte de la ſeule générosité, & tout au plus de l'amitié, ce qui devoit les éclairer ſur leurs vrais ſentimens. Mais j'anticipe, revenons au chambellan. On a pu voir déja qu'il ſavoit très-bien altérer la vérité quand ſon intérêt l'exigeoit; il joua donc ſi bien ſon rôle, ſur ſon voyage à Rindaw, que ſa fille ne ſe douta de rien, le remercia mille fois de cette attention pour ſa bonne maman, & le conjura de ſe hâter d'aller la raſſurer. Elle dit là deſſus des mots ſi touchans & ſi déchirans pour eux qui ſavoient que cette amie ſi chère n'exiſtoit plus, que le comte ne pouvant cacher ſon émotion, ſupplia Caroline de ne plus parler, & lui rappella les ordres ſévères du médecin...—Eh bien, je me tairai, mais mon père, dites-lui bien que c'eſt pour elle, pour la revoir plutôt; que ſa Caroline n'aſpire qu'à ce bonheur..... Dites-lui bien auſſi qu'elle ſoit tranquille, que le plus généreux des hommes..... Il étoit près d'elle, & l'interrompt en poſant doucement la main ſur ſa bouche; elle faillit à la baiſer cette main chérie, ſes lèvres en firent le mouvement... je ne ſais quelle crainte l'arrêta, ni ce qu'elle

Digitized by Google

éprouva; elle eut un léger tremblement dont le comte s'apperçut, & qu'il fut loin d'attribuer à sa véritable cause: il se hâta d'emmener le chambellan, & le vit monter avec plaisir dans sa chaise de poste. Le cercueil de la chanoinesse le suivit dans la nuit; sa femme de chambre, les gens qu'elle avoit amenés, d'autres que le comte y joignit, l'escortèrent, la femme de chambre de Caroline & son laquais restèrent à Ronebourg auprès de leur maîtresse.

Le médecin qui ne pouvoit s'absenter long-temps de Berlin, vouloit y retourner; à force de prières & de libéralités, le comte obtint de lui de rester encore quelques jours & de ne quitter sa malade que lorsqu'il n'y auroit plus la moindre apparence de rechute ou de danger. Elle en fut bientôt à ce point, chaque jour la voyoit renaître; déja elle commençoit à se lever, à faire quelques pas appuyée sur le bras du comte. Sa convalescence fut enfin décidée, & le docteur reprit le chemin de la capitale, récompensé au-delà de ses espérances.

Voilà donc le comte seul à Ronebourg avec sa Caroline. *Sa Caroline*......... étoit-elle à lui? hélas! il ne la regardoit plus que comme le dépôt le plus

Digitized by Google

cher & le plus ſacré : d'après ſon billet il étoit perſuadé que Lindorf arriveroit au premier jour ; ne l'auroit-il donc fait revenir que pour le rendre le témoin de ſon union avec celle qu'il adoroit ; & Caroline, cette ſenſible Caroline, qu'une paſſion combattue avoit conduite au bord du tombeau, lui ramèneroit-il l'objet de cette paſſion pour en exiger le ſacrifice ? Il n'en eût pas même la cruelle penſée ; décidé plus que jamais à tenir le ſerment qu'il avoit prononcé lorſqu'elle étoit mourante, à rompre le nœud qui l'attachoit à lui, à l'unir à Lindorf, il n'attendoit que ſon arrivée pour leur apprendre ſes intentions généreuſes, & le bonheur qu'il leur préparoit : mais redoutant, même pour Caroline, l'excès de ce bonheur, il voulut la préparer inſenſiblement, & ſur tout cacher avec ſoin à cette ame ſenſible & reconnoiſſante, combien il lui en coûtoit de renoncer à elle.... Elle croit à préſent de me devoir la vie, diſoit-il, & ſe ſacrifieroit, ſans balancer, à mon bonheur.... Non, chère Caroline, non, tu ne feras point appellée à ce cruel ſacrifice ; c'eſt moi ſeul qui dois, qui veux le faire, & tu ne ſauras jamais combien il me rend malheureux ; tu ne liras jamais dans ce

Digitized by Google

cœur qui t'adore, tu ne verras, tu ne ſoupçonneras que mon amitié : mais ſi tu m'accordes la tienne, ſi je fais ton bonheur & celui de Lindorf, ſerois-je en effet malheureux ?..... Ah, Caroline, Caroline ! toi ſeule au monde pouvoit me faire ſentir qu'on peut l'être en rempliſſant tous ſes devoirs.... Pour renoncer à toi, ſans mourir, il ne falloit ni te revoir ni te connoître..... — D'après cette reſolution; il ſe forma un plan de conduite dont il ſe promit de ne point s'écarter juſqu'à l'arrivée de Lindorf. Ne pouvant ſe repoſer ſur perſonne des ſoins qu'exigeoit la ſanté de Caroline, ni ſe refuſer la douceur de les lui rendre, il les continua avec l'attention la plus ſoutenue, mais il fut preſque toujours éviter d'être ſeul avec elle : lorſqu'il s'y trouvoit par haſard, il employoit ſes momens ſoit à lui faire une lecture agréable, ſoit à lui jouer de la flûte traverſière, ſur laquelle il excelloit : ſes tons pénétroient dans l'ame de Caroline, ils y portoient un attendriſſement dont elle ne cherchoit pas à ſe défendre : dans la convaleſcence le cœur eſt plus foible, plus tendre, plus ſuſceptible d'impreſſions, à meſure qu'on renaît, on s'attache aux objets qui nous font aimer la vie, &

Digitized by Google

chaque jour, chaque inſtant l'attachoit davantage à cet époux ſi aimable, ſi complaiſant, ſi digne d'être adoré : ſon goût, ou ſi l'on veut, ſon inclination pour Lindorf, n'avoit fait que développer chez elle une ſenſibilité, une faculté aimante, dont elle éprouvoit ſeulement alors toute la force : long-temps caché ſous le nom de l'amitié, elle ne s'étoit avoué ce penchant pour Lindorf, qu'au moment où elle avoit ceſſé de le voir ; elle ne connoiſſoit de l'amour que la douleur & les remords ; à préſent elle ſent tout le charme d'un attachement autoriſé par le devoir, elle s'y livre entièrement ; le bonheur & ſon époux ſe préſentent enſemble à ſon imagination : ſans doute il m'aime, il m'a pardonné, diſoit-elle ; & elle ſe faiſoit répéter, par ſa femme de chambre, toutes les preuves d'attachement qu'il lui avoit données pendant ſa maladie ; ces nuits entières paſſées au chevet de ſon lit, ſon déſeſpoir lorſqu'il crut l'avoir perdue, tout le traçoit en traits de feu dans le cœur de Caroline ! tout concouroit à augmenter un amour qui bientôt ne connut plus de bornes, & qu'elle n'oſoit témoigner que ſous le nom de reconnoiſſance. Attentive aux

moindres actions du comte, à tous ses mouvemens, à toutes ses paroles, elle ne fut pas long-temps sans remarquer l'air gêné & contraint qu'il avoit avec elle, son affectation à éviter soigneusement le tête-à-tête & toute conversation relative à eux-mêmes & à leur position : dès les commencemens de sa convalescence, il lui avoit dit que son ami Lindorf étoit en voyage, qu'il ne tarderoit pas à revenir & qu'en attendant il pouvoit disposer de son château. Caroline trop foible alors pour entrer dans aucune explication, n'avoit pu entendre ce nom & surtout ce projet de retour sans éprouver un sentiment pénible, un trouble qui ne fut que trop remarqué, & qui confirma les idées & les projets du comte : de son côté elle crut voir qu'il l'examinoit, & n'en fut que plus interdite : combien de fois depuis lors elle se reprocha de n'avoir pas saisi ce moment pour lui ouvrir son cœur, de n'avoir pas eu la force de lui avouer, & les sentimens qu'elle avoit eu pour Lindorf, & ceux qui leur avoient succédés ; mais ce secret lui appartenoit il en entier ? & quand Lindorf s'éloignoit d'elle, se sacrifioit pour elle, étoit-il permis à Caroline de risquer d'altérer, par un tel aveu, l'amitié que le

Digitized by Google

comte avoit pour lui ? de lui ôter un protecteur, un appui qui pouvoit à la fin se lasser d'un attachement qui lui avoit été si funeste... Ces reflexions n'échappoient pas à Caroline; d'autres encore s'y joignoient & la retenoient : comment oser dire la première au comte qu'elle l'adore, lorsqu'elle doute qu'elle soit aimée, & que ce doute augmente chaque jour ? ... La conduite actuelle du comte démentoit absolument celle qu'il avoit eue pendant sa maladie, elle ne savoit plus comment expliquer ni l'une ni l'autre..... S'il ne m'aimoit pas, pensoit-elle sans cesse, d'où venoit cette crainte mortelle de me perdre, ce désespoir qui faillit à lui coûter la vie; pourquoi ces transports si doux, si touchans quand je lui fus rendue.... Je vois encore ces larmes de joie, j'entends encore ces expressions si vives & si tendres que l'amour seul peut dicter..... Oui, mais pourquoi ne les prononce-t-il plus ? pourquoi; depuis que je pourrois si bien l'entendre & lui répondre, semble-t-il éviter de me parler, d'être seule avec moi ? Ah ! sans doute, la pitié seule excitoit dans cette ame généreuse ce que j'ai pris pour les transports de l'amour; à mesure qu'elle passe, la haine & le ressentiment repren-

nent le deſſus . . . . Cher comte, cher époux, ſi tu liſois dans mon cœur, ſi tu voyois mon amour, mon repentir, tu n'y ſerois pas inſenſible, tu me pardonnerois, tu m'aimerois peut-être & nous ſerions heureux. Alors elle couvroit de baiſers & de larmes ce portrait que ſa femme de chambre avoit détaché de ſon cou lorſqu'elle s'évanouit en arrivant à Ronebourg, & caché avec ſoin; qu'elle redemanda dès qu'elle eut repris la connoiſſance, & qui devint ſon bien le plus précieux. Ne pouvant plus ſupporter enfin une incertitude auſſi cruelle, elle réſolut de forcer en quelque ſorte le comte à s'expliquer, en lui témoignant le deſir de quitter Ronebourg, & ce deſir n'étoit point une feinte; elle ſe voyoit avec regret dans un lieu dont tout devoit l'éloigner, & qui lui rappelloit une erreur qu'elle ſe reprochoit exceſſivement; ce que le comte lui avoit dit, du prochain retour de ſon ami, l'alarmoit auſſi, elle n'en pouvoit comprendre le motif; mais quel qu'il fût, il ſeroit également affreux pour elle & pour lui de la retrouver à Ronebourg; elle ignoroit à quel point le comte étoit inſtruit; jamais le nom de Lindorf ne ſortoit de ſa bouche, il gardoit également le plus pro-

Digitized by Google

fond silence sur lui-même, il ne lui parloit point ni de la lettre qu'il lui avoit écrite, ni de sa réponse, ni de ses projets de voyage, ni du séjour où Caroline devoit habiter dans la suite; rien enfin de ce qui les regardoit..... Sans cesse occupé de ce qui pouvoit l'amuser & lui plaire, ses soins étoient ceux de l'amour, & son langage celui de l'indifférence; quelquefois lorsqu'il lui faisoit une lecture intéressante ou qu'il jouoit sur sa flute quelque chose d'expressif, ils s'attendrissoient tous les deux jusqu'aux larmes; dès que le comte voyoit couler celles de Caroline, il se hâtoit de sortir, de se dérober à une émotion dont il n'eut pas été le maître; il alloit ou s'enforcer dans l'endroit le plus solitaire du parc, ou s'enfermer dans son cabinet, & là il donnoit un libre essor à sa douleur & aux sentimens qui l'oppressoient.... Heureux Lindorf, disoit-il, sentiras-tu tout le prix de ton bonheur & du sacrifice que je te fais; viens les essuyer ces larmes que ton souvenir fait sans doute couler, que je voie Caroline heureuse avant que d'expirer:.....alors il se reprochoit de lui laisser ignorer si longtemps le sort qu'il lui préparoit, de ne pas lui dire: Lindorf, ce Lindorf tant

Digitized by Google

aimé, tant regretté, sera votre époux ; mais pouvoit-il lui donner ce doux espoir avant que d'être sûr qu'il seroit réalisé ? Lindorf n'arrivoit point, n'écrivoit point.... Si la mort n'avoit épargné Caroline que pour frapper son amant ? si Lindorf n'existoit plus ? le sang se glaçoit dans les veines du comte .... Dieu, disoit-il, vous avez exaucé mes vœux quand je vous implorois pour Caroline, écoutez-les encore quand je vous invoque pour mon ami : qu'il revienne, qu'il soit heureux, que je sois la seule victime ! ... La situation de sa sœur ajoutoit encore à son tourment ; trompé par sa vivacité, par cette gaieté, suite de l'innocence de son âge & de la fermeté de son caractère, il avoit jugé qu'elle aimoit Lindorf foiblement, & que les soins de M. Zastrow effaceroient bientôt une impression aussi légère : sa lettre en lui prouvant la force & la réalité de ses premiers sentimens déchira son cœur, d'autant plus qu'il avoit à se reprocher & sa connoissance avec Lindorf, & cet attachement si vif qu'elle lui conservoit, qui ne pouvoit plus que la rendre malheureuse ; il savoit bien qu'il n'avoit qu'à dire un mot pour engager Lindorf à epouser Matilde, & que ce mariage lui assuroit en

même temps la possession de Caroline. Lindorf n'avoit rien à lui refuser, il voyoit Caroline trop pénétrée de tout ce qu'elle lui devoit, pour n'être pas sûr de son aveu, & pour craindre encore sa répugnance. Mais il n'étoit pas dans le caractère du comte, il ne pouvoit pas même entrer dans sa pensée d'abuser des droits que lui donnoit la reconnoissance, & d'exiger un tel sacrifice pour assurer son bonheur & celui de sa sœur; d'ailleurs, un bonheur qui n'auroit pas été partagé, ne pouvoit en être un pour lui; il pensoit de même pour Matilde, & rien n'auroit pu l'engager à l'unir à quelqu'un dont elle n'auroit pas possédé le cœur en entier: il résolut donc, sans lui découvrir un secret qui demandoit de trop longs détails, de la préparer doucement à renoncer à Lindorf, & voici ce qu'il lui répondit:

Lettre du comte de Walstein à sa sœur.

Ronebourg.

« Oui, ma chère Matilde, je suis revenu dans ma patrie; votre frère, votre ami, vous est rendu, & vous savez bien que les sentimens qui l'attachent à vous

BIBLIOTHECA BODLEIANA

sont inaltérables; ils tiennent à son existence, l'amour fraternel, le plus doux & le plus durable des amours, n'est point sujet à des révolutions; tout, entre nous deux, doit l'entretenir, l'augmenter, & jamais rien ne pourra l'affoiblir. Ces bons amis, que la nature nous a donnés, doivent avoir la première place dans notre cœur. Je n'aurois pas cru, ma chère Matilde, qu'il fût possible d'ajouter à mon attachement pour vous, que vous eussiez pu m'interesser davantage, & cependant votre lettre, vos chagrins ont produit cet effet. Ce n'est plus un enfant que j'aime, parce qu'elle m'appartenoit, & qu'elle étoit aimable, c'est une amie, une tendre amie, dont je partage tous les sentimens, à qui je sais gré de sa confiance, à qui je veux à mon tour donner toute la mienne, & lui demander des conseils & des consolations, dont j'ai le même besoin qu'elle. Oh! ma chère Matilde, votre frère n'est pas plus heureux que vous; mais, je ne sais si je me trompe, je crois qu'en nous aidant, en nous soutenant mutuellement, en réunissant notre raison & nos forces, nous pourrons peut-être surmonter le malheur qui nous poursuit, & nous faire une espèce de bonheur, fondé sur l'approbation de nous-mêmes & sur

Digitized by Google

le ſentiment ſi doux d'avoir contribué à celui de nos amis.... Vous ne m'entendez pas encore : eh bien, je vais m'expliquer autant que les bornes d'une lettre pourront le permettre ; je réſerverai tous les détails (& j'en aurai beaucoup à vous faire) pour le moment de notre réunion, qui ſera peu retardé.

Ma triſte hiſtoire, chère Matilde, a plus de rapport avec la vôtre que vous ne le penſez. J'aime, ainſi que vous, & avec d'autant plus de violence que je ſuis d'un ſexe qui n'a pas, comme le vôtre, l'habitude de régler les mouvemens d'une paſſion impétueuſe ; la mienne ne connoît plus de bornes, & cependant.... jugez vous-même ſi je dois y renoncer ; je n'ai qu'à dire un mot, un ſeul mot, & l'objet de cette paſſion eſt à moi pour toujours ; mais ce mot pourroit-il faire mon bonheur quand il la rendroit malheureuſe ? Son cœur eſt donné, elle aime ailleurs ; celui qu'elle aime le mérite & l'adore à ſon tour. Il dépend de moi, & de moi ſeul, de les ſéparer ou de les unir pour toujours. Oh ! ma chère Matilde, combien la raiſon & la vertu ſont foibles, quand le cœur parle & commande. Imaginez que moi, que votre frère balance encore ſur le parti qu'il prendra. Je vous

Digitized by Google

l'ai dit, ma chère amie, j'ai besoin d'être soutenu par votre amitié, par votre fermeté, & peut-être par votre exemple. Dites, qu'est-ce que vous feriez à ma place? & pour mieux décider, pour vous pénétrer davantage de ma situation, supposez que vous y êtes vous même, que c'est Lindorf qui aime, qui est aimé, dont le sort est entre mes mains, à qui je puis enlever ou céder l'objet de ma passion & de la sienne. Ah! j'entends déjà l'arrêt que vous allez prononcer; je vois ma chère, ma sensible Matilde me donner l'exemple du courage & de la générosité, m'assurer qu'elle ne veut point d'un bonheur dont elle jouiroit seule, & qui coûteroit des larmes & des regrets, à celui qu'elle aime. — Des regrets, aimable petite sœur, l'heureux mortel qui te possédera doit être au comble de ses vœux, te donner un cœur tout à toi, & n'avoir rien à regretter ni à desirer; je ne ferai présent de ma chère Matilde, qu'à celui qui saura l'apprécier & l'aimer uniquement. Il me paroît que le baron de Zastrow, remplit fort bien cette condition, indispensable pour vous obtenir; mais il y en a une autre qui ne l'est pas moins; c'est de savoir vous plaire. J'irai, dans bien peu de temps, voir, par moi-même, si

Digitized by Google

votre cœur prévenu ne le juge pas avec trop de rigueur : cependant vous convenez qu'il est *beau*, qu'il est *aimable*, & qu'il vous *adore*. Voilà bien des choses, Matilde, & si vous y joignez encore le plaisir que vous feriez à votre tante.... mais ne vous effrayez pas, je veux savoir s'il vous mérite, & s'il est vrai que votre cœur se refuse absolument. Dans ce cas-là, vous serez libre, je vous le promets, aucune puissance sur la terre n'aura le droit de vous contraindre, pendant que j'existerai. Rassurez-vous donc, chère Matilde, si l'amour vous prépare des peines, l'amitié saura les adoucir, & j'attends la même chose de vous. Non, je ne suis point à plaindre, puisqu'il me reste une sœur, une amie. Lindorf est en Angleterre, n'attendez point de lettres de lui ; il reviendra bientôt ici, j'espère ; d'abord après son retour je partirai pour Dresde, j'achèverai de vous ouvrir mon cœur, je lirai dans le vôtre : si vous persistez à le refuser à M. de Zastrow, je vous ferai une autre proposition, qui vous plaira peut-être mieux ; c'est de venir vivre avec un frère qui vous chérit, jusques à ce que vous ayez fait un autre choix. Quelque parti que vous preniez, comptez entièrement sur un ami, qui vous est attaché au-

delà de toute expreſſion. Adieu, ma bonne & chère Matilde, je ſens déjà que vous pourrez me tenir lieu de tout. Adieu, je ſuis pour vous le plus tendre des frères."

Edouard de Walſtein.

A cette lettre il en joignit une pour ſa tante de Zaſtrow : il lui diſoit que des raiſons l'obligeant à renoncer à ſes projets d'union, entre ſa ſœur & M. de Lindorf, il verroit avec plaiſir qu'elle pût ſe décider en faveur du baron de Zaſtrow; mais qu'il la conjuroit de ne rien précipiter, de n'uſer d'aucune violence. Il annonçoit un prochain voyage à Dreſde, & ſupplioit ſa tante de ne faire aucune démarche juſqu'alors, pour diſpoſer de ſa ſœur, &c. &c.

Quand ces deux lettres furent parties, le comte, plus tranquille ſur le ſort de Matilde, s'occupa du plan qu'il s'étoit formé pour lui-même, & pour aſſurer le bonheur de Caroline. Il avoit prié le chambellan de ſe rendre à Ronebourg auſſitôt que ſa fille ſeroit inſtruite de la mort de la baronne. Lindorf ne pouvoit tarder à venir. Le comte réſolut de partir pour Berlin dès que ſon ami ſeroit arrivé; en prétextant un ordre du Roi, de le laiſſer à Ronebourg avec le cham-

bellan & Caroline ; d'obtenir du Roi la cassation de son mariage, & son consentement pour celui de Lindorf avec Caroline ; de leur écrire pour leur apprendre leur bonheur, & de partir pour Dresde sans les revoir. De Dresde, il vouloit passer en Angleterre avec Matilde, ou sans elle, s'il la décidoit à se marier avec M. de Zastrow ; & s'y établir tout-à-fait auprès de ses parens maternels. Il se sentoit bien la force de faire le bonheur de Caroline & de son ami, mais non pas celle d'en être le témoin. Ce plan une fois fixé, lui paroissoit invariable. Hélas ! il ne connoissoit ni l'amour ni ses effets terribles : plus il cherchoit à combattre la passion qui l'entraînoit, malgré lui, plus il enfonçoit le trait dans son cœur. Combien de fois auprès de Caroline, ne pouvant plus résister à tout ce qu'il éprouvoit, fut-il sur le point de tomber à ses pieds, de lui faire l'aveu de son amour, de ses combats, de son désespoir, de réclamer sa générosité, de lui rappeller le nœud sacré qui les unissoit, & les sermens qu'elle avoit prononcés, de tout employer enfin pour obtenir d'elle de les confirmer, & de se donner à l'époux qui l'adoroit. La fuite seule pouvoit alors le rappeller à

Digitized by Google

lui-même : éloigné d'elle, la vertu, la délicatesse, l'amitié reprenoient bientôt leur ascendant sur son ame ; il voyoit Caroline céder à ses devoirs, & mourir de sa douleur ; il voyoit Lindorf se bannissant de sa patrie, traînant dans des climats lointains sa malheureuse existence, privé de son amante & de son ami ; sans consolation, sans espoir.... Il frémissoit alors, il détestoit sa foiblesse ; renouvelloit mille fois le serment de la vaincre, & craignant de s'exposer au danger d'y retomber, il se privoit du bonheur de voir Caroline, qui, de son côté, s'affligeoit à l'excès d'un conduite qu'elle regardoit comme une preuve trop sûre d'indifférence. Dans les momens de dépit & de désespoir, elle se confirmoit dans l'idée de partir, de s'éloigner de lui pour toujours, de retourner à Rindaw ; elle prenoit de nouveau la résolution la plus décidée, de le lui demander, de l'exiger même absolument, s'il s'y opposoit ; mais il sera loin de s'y opposer, reprenoit-elle avec douleur ; il saisira avec transport tout ce qui pourra l'éloigner, le séparer, de Caroline. Nous séparer.... Quoi ; je ne le verrai plus, je ne l'entendrai plus : l'instant où je quitterai ce château sera peut-être celui d'une sépa-

Digitized by Google

ration éternelle, & c'eſt moi qui le demanderai, qui prononcerai ce fatal arrêt; non, jamais je n'en aurai la force, c'eſt bien aſſez de m'y ſoumettre, lorſqu'il aura la cruauté de l'ordonner. Elle en vint cependant bientôt à le deſirer, & ſon amitié pour la chanoineſſe l'emporta ſur la crainte de quitter ſon époux. Le chambellan, ainſi qu'il en étoit convenu avec le comte, cherchoit à préparer ſa fille à la mort de ſon amie. Il ſuppoſa d'abord dans ſes premières lettres qu'elle prenoit des remèdes pour ſa vue, & qu'ils l'éprouvoient extrêmement; il écrivit enſuite qu'il étoit décidé qu'elle l'avoit perdue ſans retour, & que cet arrêt l'affligeoit au point d'être malade de chagrin. Dès ce moment, Caroline auroit voulu voler auprès d'elle, la ſoigner, la conſoler; mais elle étoit trop foible encore pour entreprendre le voyage; elle lui écrivoit, ainſi qu'à ſon père les lettres les plus tendres, les plus touchantes, & ſe flattoit d'un courier à l'autre, d'apprendre qu'elle étoit mieux. Enfin, les lettres du chambellan devinrent ſi alarmantes, il diſoit ſi poſitivement qu'il voyoit Mme. de Rindaw dans le plus grand danger, qu'elle ſe décida à partir ſur-le-champ, & fit prier le comte de

Digitized by Google

paſſer chez elle; il la trouva les yeux noyés de pleurs & ſe douta bien de ce qui les faiſoit couler.— Oh, M. le comte, lui dit-elle, dès qu'il entra, voyez ce que m'écrit mon père; ma bonne maman eſt très-mal, plus mal peut-être encore qu'on ne me le dit. De grace, ayez la bonté de donner les ordres les plus prompts pour mon départ; je veux aller tout de ſuite à Rindaw. Oh, mon Dieu, combien je me reproche de n'être pas partie plutôt; s'il étoit trop tard, ſi je ne retrouvois pas la meilleure des amies... — Le comte fut bien aiſe que cette idée ſe préſentât d'elle même; l'émotion étoit donnée, il crut que c'étoit le moment de l'inſtruire; d'ailleurs ſon projet de partir à l'inſtant même, rendoit impoſſible un plus long déguiſement.— Chère Caroline, lui dit-il, en s'aſſeyant auprès d'elle, & lui prenant les mains, au nom du ciel, calmez vous. Eh, quel reproche auriez-vous à vous faire? Sortie à peine vous même de l'état le plus dangereux, pourriez-vous....— Ah! oui, ſans doute, je devois conſacrer tout de ſuite le retour de mes forces à celle qui m'a tenu lieu de la plus tendre mère: oui, je ſens tous mes torts, heureuſe ſi je puis les réparer? — Elle vouloit ſe lever, ſe préparer à partir, le comte la retint encore. Un ſeul moment,

Digitized by Google

Caroline, je vous en conjure, écoutez-moi; j'ai auſſi reçu une lettre de votre père.—Ah, mon Dieu! reprit-elle en pâliſſant & preſſentant ſon malheur, une lettre à vous! Expliquez-vous de grace, qu'eſt-ce qu'il vous dit? Me cache-t-on quelque choſe?... Oh, M. le comte!... & ſon cœur oppreſſé ne put réſiſter plus long-temps à l'agitation qu'elle éprouvoit: les ſanglots lui coupèrent la voix. Le ſilence du comte, ſon air touché, attendri, quelques expreſſions vagues qui lui échappèrent enfin, confirmèrent ſes ſoupçons; elle ſe livra au déſeſpoir le plus violent. Oh! mon Dieu, mon Dieu! répétoit-elle en ſanglottant, je le vois bien, je n'ai plus d'amie, je ne tiens plus à rien dans ce monde; ma bonne maman n'exiſte plus! je le vois! j'ai donc tout perdu!—Non, non, chère Caroline, il vous reſte un ami qui ſaura vous prouver combien il vous aime, & à quel point votre bonheur l'intéreſſe.... Caroline l'aimoit trop elle-même, cet ami, pour être long-temps inſenſible aux conſolations qu'il s'efforçoit de lui donner, & aux nouvelles preuves d'une tendreſſe dont elle n'oſoit plus ſe flatter; ſes larmes couloient encore abondamment, mais avec moins d'amertume. Dans les plus

violens chagrins, une ame ſenſible & paſſionée éprouve une ſorte de douceur à s'affliger avec l'objet aimé, à recevoir les conſolations de l'amour. Elle pleuroit; mais le comte pleuroit avec elle, partageoit ſes ſentimens & ſa douleur; & leurs cœurs, dans ces momens de triſteſſe, étoient à l'uniſſon. Elle perdoit la plus tendre des amies; mais l'inſtant où elle apprenoit ce malheur étoit auſſi celui qui lui rendoit l'eſpoir d'être aimée de l'époux qu'elle adoroit. Dans ces premiers momens de déſeſpoir, qui rendoient Caroline plus intéreſſante, le comte ne fut pas le maître de réprimer tout ce qu'elle lui faiſoit éprouver. L'état où elle étoit demandoit les ſoins & les conſolations de l'amitié: il croyoit de ne pas aller au-delà, & ſes expreſſions & ſes regards exprimoient l'amour le plus tendre. Caroline, malgré ſon chagrin, entrevit enfin l'avenir le plus heureux, & s'affligeoit que ſon amie n'en fût pas le témoin. Elle vouloit des détails ſur ſa mort, ſur ſa maladie. Le comte, qui n'entendoit rien aux menſonges, la renvoya au chambellan, qui ne tarderoit pas à revenir; mais pour calmer ſes remords ſur ce qu'elle avoit trop tardé à la rejoindre, il lui dit qu'elle avoit perdu ſon amie depuis plu-

Digitized by Google

ſieurs jours, & dans un temps où elle ne pouvoit lui être d'aucun ſecours. Dès que le chambellan ſut que ſa fille étoit inſtruite du fatal événement, il revint à Ronebourg, & lui apprit qu'elle étoit ſeule héritière de la chanoineſſe : ſon teſtament étoit fait depuis qu'elle lui avoit confié ſon mariage, & c'étoit à *la comteſſe de Walſtein* qu'elle donnoit tous ſes biens. Elle laiſſoit auſſi quelque choſe au comte, ſeulement pour lui prouver, diſoit-elle, combien ſon union avec Caroline lui faiſoit de plaiſir. Elle lui recommandoit, dans les termes les plus touchans, le bonheur de cette élève chérie, & à Caroline celui du meilleur des hommes.

La lecture de ce teſtament fit verſer bien des larmes à Caroline, & le comte en fut auſſi très-affecté. Le chambellan ſeul le liſoit avec ſatisfaction, & ne comprenoit pas qu'une augmentation de fortune fût un ſujet de s'affliger. Hélas ! Caroline ne voyoit dans les bienfaits d'une amie auſſi tendre, auſſi généreuſe, qu'un nouveau motif de la regretter. Le comte, déchiré par mille ſentimens contraires, ne pouvoit entendre parler d'une *union* & d'un *bonheur* auquel il alloit renoncer pour jamais. A cet article, il ſe jetta aux

Digitized by Google

genoux de Caroline : Oui, lui dit-il avec transport, oui, j'en fais le serment, Caroline, vous serez heureuse, vous le serez ! . . . Il ne put rien ajouter. Caroline, émue à l'excès, se pencha sur lui, le releva tendrement, & sentit plus que jamais que ce bonheur qu'il lui promettoit, dépendoit de lui seul au monde, & de ses sentimens pour elle. Peut être, s'ils eussent été seuls, lui eût-elle alors exprimé tous les siens; peut-être ce moment auroit-il amené une explication trop retardée, mais la présence du froid chambellan retint l'effusion de leurs cœurs.—Il acheva tranquillement la lecture du testament, qui n'étoit plus que des legs pour ses gens & pour ses vassaux. Le comte ne pouvant plus soutenir son émotion, ni les pleurs de Caroline, sortit, & fut se promener dans le parc, où son agitation le suivit. Il commençoit à n'être plus d'accord avec lui-même, & à se demander quelquefois, pourquoi il se condamneroit à un malheur éternel ? pourquoi il céderoit celle sur qui il avoit tant de droits, & sans qui il ne pouvoit supporter la vie ? Elle commence, pensoit-il, à s'accoutumer à moi; je viens même, je viens de voir dans ses yeux l'expression la plus tendre; je sais bien que ce n'est & ne peut

Digitized by Google

être que celle de l'amitié, de l'estime, de la reconnoissance : mais dans une ame comme la sienne, ces sentimens ne peuvent-ils pas payer & remplacer l'amour ? Me suis-je jamais flatté d'en inspirer d'autres ? Ne m'accorde-t-elle pas au-delà de ce que je pouvois espérer ? Mais si je suis à n'en pas douter, qu'un autre est l'objet de son amour, que son cœur, que ses affections les plus tendres appartiennent à Lindorf.... Hélas ! savoit-il seulement si Lindorf existoit encore, s'il n'avoit pas été la victime de cette passion que le comte comprenoit trop bien, pour ne pas tout craindre de ses effets. Peut être Lindorf a-t-il succombé à sa douleur, & les larmes de Caroline, ces larmes qui déchirent déjà le cœur du comte, ne sont que le prélude de celles qu'elle répandra encore. Il frémit d'avoir à lui apprendre, peut-être, la mort de celui qu'elle aime ; d'en être regardé par elle comme la cause ; de perdre lui-même un ami qu'il chérissoit. Le silence de Lindorf, après le billet qu'il devoit avoir reçu, lui paroît la preuve certaine de ce qu'il craint. Ces différentes idées le tourmentèrent au point d'égarer presque sa raison ; il succomboit sous le poids des sentimens qui l'agitoient

Digitized by Google

& se succédoient les uns aux autres : tantôt desirant avec passion le retour de Lindorf, tantôt le redoutant plus que la mort, craignant, presque également, ou de le voir arriver ou d'apprendre qu'il n'existoit plus ; il passa quelques jours dans un état de trouble & de tourment. Cet homme jusqu'alors si sage, si philosophe, si maître de lui-même, connoît enfin l'empire des passions & leur tyrannique pouvoir, il en est effrayé, jure de nouveau de n'y pas céder, & de se sacrifier sans balancer, s'il en étoit temps encore, au bonheur de ceux qu'il aimoit.

Il fut enfin délivré d'une de ses plus cruelles inquiétudes. Il reçut une lettre de Varner, ce valet de chambre de Lindorf, auquel il avoit remis ce billet si pressant, qui devoit hâter son retour. L'honnête Varner écrivoit *à son Excellence*, de ne point s'inquiéter, s'il ne recevoit pas encore la réponse à ce billet. Arrivé à Hambourg, il n'y avoit plus trouvé son maître, qui s'étoit embarqué depuis quelques jours pour l'Angleterre avec un gentilhomme Saxon, & lui, Varner, retenu depuis trois semaines à Hambourg par les vents contraires, n'avoit pu ni rejoindre son maître, qui

Digitized by Google

l'attendoit à Londres, ni lui remettre, par conséquent, la lettre dont le comte l'avoit chargé, &c. &c.

Le comte eut le plus grand plaisir d'apprendre que Lindorf vivoit encore, & sans doute se portoit bien; mais ce ne fut pas le seul qu'il éprouva : il n'avoit pas reçu son billet; le moment de son retour étoit donc différé, & ce petit retard qui éloignoit le moment de quitter Caroline, de la céder, de se séparer d'elle pour jamais, lui parut alors le comble du bonheur; il se hâta de la rejoindre pour ne rien perdre d'un temps si précieux; elle étoit avec son père. Mon cher comte, lui dit le chambellan, dès qu'il entra, voilà ma fille qui desire avec passion de quitter ce château, & qui n'ose pas vous en parler. Pour moi, je ne vois pas ce qui vous y retiendroit plus long-temps, à présent que la comtesse est assez bien remise pour soutenir le voyage. Le Roi pourroit se plaindre d'une plus longue absence : il m'a chargé de hâter votre retour à Berlin, d'un ton qui ne permet plus de délai; & quant à moi, je ne puis différer plus long-temps, ma présence est absolument nécessaire à la cour; ainsi, mon gendre, si vous voulez donner vos ordres en conséquence, nous partirons

Digitized by Google

inceſſamment. Le comte ne répondit rien; il regarda fixement Caroline, comme pour démêler dans ſa phyſionomie ſi ſon deſir de quitter Ronebourg étoit ſincere. Elle rougiſſoit, baiſſoit les yeux, & ſembloit le confirmer par ſon ſilence. On ne peut exprimer l'embarras du comte; il n'ignoroit pas en effet combien le Roi deſiroit de le voir. Au retour de ſon ambaſſade, il ne s'étoit arrêté que vingt-quatre heures à Berlin, & n'avoit eu qu'une courte entrevue avec Sa Majeſté. C'étoit uniquement à ſon amitié qu'il avoit dû la permiſſion d'être abſent auſſi long-temps; & des courriers lui apportoient fréquemment les lettres les plus preſſantes d'un Roi, ou plutôt d'un ami qui le réclamoit. Il ſavoit auſſi que ſon mariage avec Caroline étoit alors connu généralement; le chambellan qui gémiſſoit depuis ſi long-temps de l'obligation de le tenir ſecret, l'avoit communiqué à tout le monde depuis que ſa fille étoit à Ronebourg. Le Roi lui-même, les ſachant réunis, l'avoit hautement déclaré; il n'étoit donc plus poſſible d'en faire un myſtère; & comment, avec les intentions actuelles du comte, pouvoit-il amener à Berlin *la comteſſe de Walſtein*, la préſenter à la cour & dans le monde, ſous un titre qu'elle

devoit bientôt quitter? Il sentit alors combien le retard de son billet à Lindorf dérangeoit ses projets; il n'étoit plus possible de se refuser aux sollicitations d'un Roi qui n'avoit fait encore que demander son retour, mais qui pouvoit l'ordonner d'un moment à l'autre. Il ne pouvoit penser à laisser Caroline seule à Ronebourg, encore moins à la mener à Rindaw, où tout nourriroit sa douleur & ses regrets. Il réfléchissoit au parti qu'il devoit prendre, lorsque Caroline, pressée par son père, de confirmer son desir de partir, dit à demi-voix : qu'elle suivroit avec plaisir M. le comte à Berlin; mais qu'elle espéroit, de sa bonté & celle du Roi, qu'on la dispenseroit quelque temps encore de paroître à la cour & de voir compagnie, & qu'on la laisseroit passer tout le temps de son deuil dans la retraite. Le comte saisit avidement cette idée; la convalescence, le deuil profond de Caroline, qui le portoit avec raison comme pour une mère, étoient en effet d'excellens prétextes pour ne point sortir de chez elle, & n'y recevoir personne les premiers mois de son séjour à Berlin, & probablement son sort se décideroit en moins de temps; en attendant elle seroit à peu-près

Digitized by Google

ignorée dans l'hôtel de Walstein, elle n'y verroit que son père & lui-même; & ce fut peut-être ce qui le détermina le plus promptement; tout lui parut facile, pourvu qu'il ne la quittât point, qu'il ne s'éloignât d'elle que lorsqu'il y seroit obligé. Le plus sage des hommes n'est plus qu'un homme, dès qu'il est amoureux. Le comte ne vit plus aucun obstacle: Caroline seroit chez lui, il la verroit du matin au soir; & quoiqu'il la destinât toujours à celui qu'il croyoit aimé, quoiqu'il fût bien décidé à cacher avec soin ses sentimens, il ne put se refuser ce bonheur, qui levoit d'ailleurs toutes les difficultés pour le séjour actuel de Caroline. Le jour du départ fut donc fixé, & la tendre Caroline le vit arriver avec transport: elle ne pouvoit habiter plus long-temps le château de Lindorf. Son sort étoit décidé pour jamais, elle alloit passer sa vie avec un époux adoré, & se promettoit bien d'effacer, par l'excès de sa tendresse, un caprice & une erreur que son cœur désavouoit, & qu'elle ne pouvoit se pardonner. Le comte, attentif à tous ses mouvemens, s'apperçut bien qu'elle partoit avec plaisir; mais il en fit honneur à sa vertu, & au desir qu'elle avoit d'éviter désormais tout ce qui pouvoit lui rappel-

Digitized by Google

ler Lindorf; son estime & par conséquent son attachement pour elle en redoublèrent; mais il n'en fut que plus confirmé dans le projet de la dédommager des sacrifices qu'elle s'imposoit.

Les voilà donc arrivés à Berlin; ils descendent à cet hotel de Walstein que Caroline avoit si fort redouté; elle y entre à présent avec une douce émotion qui lui paroît le prélude du bonheur dont elle va jouir. Le souvenir de ce qui se passa le jour de son mariage, de l'éloignement qu'elle témoigna à cet époux qu'elle adore actuellement; un mélange de crainte & d'esperance sur les sentimens du comte; un triste retour sur la mort de son amie qu'elle auroit voulu avoir pour témoin de son bonheur; tout enfin contribua à l'augmenter, cette émotion qu'elle ne put cacher & qui fit couler ses larmes: le comte les vit, il en fut pénétré: de ce moment là, il auroit voulu la rassurer, lui confier ce qu'il méditoit pour son bonheur; mais on sait les motifs qui le retenoient, il ne vouloit pas lui promettre un bonheur incertain, ni même avoir à combattre sa délicatesse & sa générosité, & comment prononcer lui-même, *je veux renoncer à vous, vous*

Digitized by Google

céder à un autre : ce mot eût expiré ſur ſes lèvres, & jamais il n'auroit pu le prononcer.

Le chambellan ſoupa avec eux, & ſe retira fort content d'avoir enfin inſtallé ſa fille dans l'hôtel de Walſtein. Dès qu'il fut parti, le comte mena Caroline dans l'appartement qui lui étoit deſtiné depuis long-temps; à l'époque de ſon mariage & lorſqu'il étoit loin de prévoir qu'il alloit ſe ſéparer de ſa jeune épouſe, il l'avoit fait arranger avec tout le goût & toute la magnificence poſſible, & toujours il avoit conſervé l'eſpoir qu'elle viendroit l'occuper. Il étoit enfin réaliſé cet eſpoir, mais de quelle manière & dans quel moment, & combien alors il dut regretter le temps où il eſpéroit encore!

Voici, chère Caroline, lui dit-il en y entrant avec elle, un appartement où depuis long-temps vous êtes attendue. Caroline, qui crut voir un reproche dans ce peu de mots, baiſſa les yeux en rougiſſant & pâliſſant tour-à-tour. Le comte, l'attribuant à un autre motif, ſe hâta de la raſſurer: vous y ſerez ſouveraine abſolue, ajouta-t-il, en lui baiſant reſpectueuſement la main, & votre ami n'entrera chez vous que lorſque vous le lui

Digitized by Google

permettrez. Il ſe hâta de ſortir : un moment de plus, & peut-être il eût oublié ſes ſermens & Lindorf. — Dieu de l'amitié, s'écria-t-il rentrant chez lui, ſoûtenez mon courage ! Caroline, adorée Caroline, Lindorf, mon ami, dites, répétez-moi que vous ne pouvez être heureux l'un ſans l'autre..... Et la nuit ſe paſſa tout entière à gémir ſur ſon ſort, ſur le cruel ſacrifice que la vertu, ſes principes, l'amitié, l'amour même exigeoient de lui. Caroline fut plus tranquille ; mais elle dormit peu, & réfléchit beaucoup. Quoique ſon innocence l'empêchât de ſentir tout ce que la conduite du comte avoit de ſingulier, elle ne pouvoit ignorer cependant qu'il avoit le droit de partager ſon appartement, & elle croyoit avoir trop de torts avec lui, pour ne pas attribuer au reſſentiment le ſoin qu'il paroiſſoit prendre de s'éloigner d'elle : les jours ſuivans durent la confirmer dans cette idée ; le comte redoutant une épreuve à laquelle il avoit failli de ſuccomber, non ſeulement n'accompagnoit plus Caroline dans ſon appartement, mais recommença comme il avoit fait à Ronebourg, avant qu'elle sût la mort de ſon amie, à l'éviter autant qu'il le pouvoit, & à n'entrer chez elle que

Digitized by Google

lorsqu'elle avoit son père & ses femmes, & dans ces momens mêmes, il avoit un air si contraint, si malheureux, il paroissoit si fort redouter de la regarder, de s'approcher d'elle, qu'elle ne douta plus du tout de son indifférence, peut-être même de sa haine. Cette conduite, loin de l'irriter, la toucha sensiblement; c'est elle seule & ses caprices passés qu'elle en accusoit; peut-être il vouloit la punir, & il en avoit bien le droit, ou plutôt cet injuste éloignement qu'elle lui avoit marqué si long temps, l'avoit enfin révolté tout-à-fait contr'elle. Mais ses soins si tendres & si soutenus pendant sa maladie & dans les premiers momens de son affliction..... Elle ne les attribuoit plus qu'à cette générosité qui lui étoit naturelle, qu'à cette pitié que tout être souffrant excite dans un cœur bon & sensible; mais elle voit trop bien à présent qu'il déteste ses liens, qu'il gémit de la fatalité qui les a rapprochés : elle se rappelle son projet d'absence, & ne doute pas qu'il ne pense à l'exécuter; elle eut même un moment l'idée de le prévenir, de retourner à sa terre de Rindaw, de lui rendre, en s'éloignant de lui & de la cour, une liberté qu'elle croyoit qu'il desiroit avec ardeur : cette résolution cependant lui

Digitized by Google

paroiffoit bien plus difficile à exécuter que lorfqu'elle lui écrivit depuis Rindaw, qu'elle vouloit y paffer fa vie : elle aime à préfent, elle aime avec paffion, & jamais elle n'auroit la force de s'éloigner volontairement de l'objet de toute fa tendreffe ; auffi ce projet fut il auffitôt évanoui que formé ; elle y fit fuccéder celui de s'efforcer, par tous les moyens poffibles, d'obtenir le cœur de fon époux, & de lui faire oublier fes torts. Son courage fe ranima. Il eft fi bon, fi fenfible, fi généreux, difoit-elle en elle-même, quand il verra combien je l'aime, pourra-t-il me refufer fa tendreffe, & ne m'accordera-t-il pas au moins fon amitié ? Elle s'abandonne à ce doux efpoir, fa confiance renaît, & de ce moment, elle mit autant de foin, à rechercher le comte, qu'il en mettoit à l'éviter. Il s'apperçut de ce nouvel empreffement ; mais il étoit trop loin d'imaginer qu'il pût être aimé pour l'attribuer à l'amour. Plus les attentions & les prévenances de Caroline étoient marquées, & plus elles lui paroiffoient la fuite d'un fyftême de reconnoiffance & de devoir, que cette ame fenfible & vertueufe s'étoit impofée. — Caroline, jeune, timide, éprouvant un fentiment qu'elle ne croyoit point partagé, fe reprochant

Digitized by Google

& s'exagérant même ses torts passés, craignant de déplaire, par trop d'empressement, à un époux prévenu contre elle, avoit souvent un air de réserve & de contrainte, qui persuada toujours plus, au comte, qu'elle en faisoit une continuelle à son cœur. Souvent dépitée du peu de succès de ses soins, elle se laissoit aller à la tristesse la plus profonde, se renfermoit chez elle, versoit des larmes, dont il appercevoit les traces, qui le confirmoient dans l'idée qu'elle se sacrifioit à un pénible devoir, & qu'elle gémissoit d'être séparée sans retour de celui qu'elle aimoit.

Il attendoit d'un jour à l'autre, cet ami, auquel il destinoit un si grand bonheur, & ne comprenoit rien à son retard. Outre le billet remis à Varner, il lui avoit écrit les premiers jours de son arrivée à Berlin; & sa lettre adressée & recommandée au banquier de Lindorf, à Hambourg, devoit lui être parvenue, s'il n'étoit pas déjà en chemin. Elle étoit plus pressante encore que la précédente; sans s'expliquer clairement, il se servoit des motifs les plus forts pour hâter son retour. « Son propre bonheur, lui disoit-« il, & celui de tout ce qu'il aimoit au « monde en dépendoit; si ce n'étoit pas

Digitized by Google

“ assez de le prier, de le conjurer d'arriver au plutôt, il l'exigeoit absolument de lui. Rappellez-vous, cher Lindorf, combien de fois vous m'avez donné le droit de disposer de votre sort : eh bien, je le réclame, adjourd'hui, ce droit que je tiens de votre amitié, & peut-être d'une reconnoissance trop exaltée ; mais n'importe, je veux vous rappeller à présent tout ce que vous croyez me devoir, pour vous dire, qu'il ne tient qu'à vous, non-seulement de vous acquitter, mais, de mettre en un instant toutes les obligations de mon côté. Je n'ai qu'un mot à ajouter : si dans un mois au plus tard, je n'ai plus le plaisir de vous embrasser dans mon hôtel, à Berlin, vous me mettrez dans le cas de douter d'un attachement que je crois mériter, & de penser que je n'ai plus d'ami, &c.”

Cette lettre, si forte, si pressante, étant restée sans réponse, il devoit croire, & croyoit en effet que Lindorf étoit parti, d'abord après l'avoir reçue, & ne tarderoit pas à arriver. Quoique ce moment dût être l'époque d'une séparation à laquelle il ne pouvoit penser sans frémir, il l'attendoit avec une sorte d'impatience, fondée sur celle d'assurer le bonheur de

Caroline, & même d'être délivré de cette incertitude, qui laisse errer l'ame sur des illusions qu'un instant détruit & auxquelles le malheur même est préférable. Eh! comment auroit-il pu s'en défendre de ces douces illusions? elles devenoient chaque jour plus séduisantes, plus dangereuses; il falloit toute la modestie & toute la prévention du comte, pour ne pas s'appercevoir de leur réalité. Loin de se rebuter; Caroline étoit toujours plus tendre, toujours plus empressée; il s'agissoit du bonheur de sa vie, pouvoit-elle marquer trop d'attachement à cet époux qu'elle avoit blessé si long-temps par une injuste répugnance: auquel son cœur avoit fait une infidélité; combien de torts avoit-elle à réparer, à faire oublier: bannissant enfin toute défiance, osant tout espérer de sa tendresse & de sa persévérance, elle employoit pour le rapprocher d'elle, pour l'attacher à elle, mille petits moyens dont l'amour seul est susceptible & auquel il sait donner tant de force. Le comte aimoit la musique avec passion, elle la cultiva avec plus de soin; souvent elle lui demandoit de l'accompagner sur la flûte ou le violoncelle, dont il jouoit également bien; elle lui chantoit, avec toute l'expression du sen-

Digitized by Google

timent, les airs les plus touchans, les plus propres à faire impression sur une âme aussi passionnée que celle du comte. Il avoit du goût & des dispositions pour le dessin, mais ses occupations l'avoient empêché d'y faire des progrès. Caroline, au contraire, élevée dans la retraite, s'étoit appliquée avec beaucoup de succès à cet art charmant, qui fait qu'on peut se suffire à soi-même, qui, malgré l'hiver, les frimats, la solitude, nous retrace les beautés de la nature, les scènes champêtres, & fixe sur la toile ces belles fleurs qu'un instant voit mourir; elle réussissoit particulièrement bien aux fleurs & aux paysages, c'étoit aussi le genre que le comte préféroit. Elle s'offrit à lui donner des leçons, à le perfectionner, à diriger ses essais; en échange elle le prioit, à son tour, de diriger ses lectures, & les études qu'elle désiroit de faire sur plusieurs objets, négligés souvent dans l'éducation des femmes. Quelquefois pendant qu'il dessinoit auprès d'elle, elle lui lisoit: son habitude de lire à haute voix, à sa bonne maman, avoit exercé ce talent qu'elle possédoit au suprême degré. Lorsqu'elle étoit fatiguée, le comte lisoit à son tour, & pendant qu'elle l'écoutoit avec l'intérêt le plus

marqué, ses mains adroites serroient des nœuds, où nuançoient des soies pour une bourse, une veste, un porte-feuille, &c. qu'elle lui destinoit. Toujours occupée de lui & des moyens de lui plaire, toutes ses actions étoient relatives à cet unique objet; elle sembloit n'exister que pour lui, à chaque instant elle trouvoit des prétextes pour passer dans son appartement, ou pour l'attirer dans le sien, & quoiqu'elle ne vit & ne voulût voir que lui & le chambellan, qui soupoit chez eux presque tous les soirs, elle n'avoit jamais l'air d'éprouver un moment d'ennui; au contraire, elle se refusoit aux sollicitations de son père, pour se faire présenter à la cour, paroissoit desirer de prolonger le temps de sa retraite, & disoit, en regardant le comte avec timidité, qu'elle n'avoit jamais été plus heureuse. Malgré tant de preuves d'un amour qu'elle ne cherchoit point à dissimuler, le comte résistoit encore au charme dont il étoit environné, & au doux espoir qui s'insinuoit dans son cœur; il le repoussoit avec effroi, & trembloit de s'y livrer. Combien de fois il s'arracha d'auprès d'elle avec un effort douloureux. — Non, disoit-il, non, c'est impossible, je ne puis être aimé; cette ame aimante

& ſenſible, cette femme adorable ſait donner à l'amitié .... que dis-je, peut-être à la ſimple reconnoiſſance, l'expreſſion même de l'amour; ou bien n'eſt-ce point le ſouvenir de Lindorf qui l'anime; ſans doute c'eſt à lui qu'elle adreſſe ſecrètement ces attentions ſi touchantes, ces mots ſi tendres, ces regards ſi doux dont je ne puis être l'objet. Ne ſais-je pas qu'elle aime Lindorf, qu'elle doit l'aimer? .... Cependant s'il étoit vrai? ſi c'étoit moi? .... ſi cette cruelle réſolution, qui me tue, me rendoit le plus ingrat des hommes? ſi cette félicité ſuprême, que j'oſe réſerver à un autre, m'étoit deſtinée par ſon cœur? ſi ce cœur étoit à moi? ... Ah! Caroline, Caroline .... Mais puis-je chercher à le pénétrer, ce cœur, ſans la faire lire dans le mien, ſans lui découvrir le feu qui me dévore? & ne ſais-je pas alors que le devoir, la compaſſion, la généroſité dicteroient ſa réponſe? Ne me prouve-t-elle pas qu'elle peut tout ſur elle-même, & qu'elle eſt prête à ſacrifier ſans balancer tous les ſentimens de ſon cœur? Ainſi le malheureux comte, tourmenté, combattu, entre la crainte & l'eſpoir, faiſoit en même temps ſon ſupplice & celui de la tendre Caroline. Une ſituation auſſi vio-

Digitized by Google

lente ne pouvoit durer long-temps; Lindorf n'arrivoit point, & le comte ne trouvoit plus, ni dans son amitié ni dans sa délicatesse, la force de résister à sa passion, lorsque tout l'assuroit qu'elle étoit partagée.

Un soir le chambellan fut retenu à la cour, le comte soupa tête-à-tête avec Caroline, plus tendre, plus séduisante encore qu'à l'ordinaire; si elle ne disoit pas *je vous aime*, il n'étoit du moins plus possible de s'y méprendre; l'émotion, le trouble du comte augmentoient à chaque instant; il eut cependant encore la force de se dérober, par la fuite, au danger de se trahir, de la quitter en sortant de table; mais ce fut le dernier effort de sa raison. Rentré chez lui, il réfléchit sur sa position, sur son amour, sur ses droits, sur la conduite de Caroline. — Non, disoit-il, non, ce n'est point une illusion, je suis aimé, je ne puis plus en douter; si je touche sa main, je la sens trembler dans la mienne, elle la serre doucement, comme pour me retenir auprès d'elle; quand je la quitte, ses yeux me suivent tristement, ce soir même, oui, j'ai cru le voir, ils se sont mouillés de quelques larmes; l'expression du sentiment le plus tendre animoit tous ses

Digitized by Google

traits, & j'ai pu m'éloigner, & je ne suis pas tombé à ses pieds; je ne lui ai pas dit que je l'adore, je n'ai pas tout tenté pour l'engager à me confirmer mon bonheur, & cet amour dont tout m'assure. . Cette idée ne s'étoit jamais présentée à lui avec autant de force & de certitude, elle l'enflamme au point que n'écoutant plus que cet espoir qui le séduit, il se décide à retourner auprès d'elle, à lui faire l'aveu de son amour, à obtenir d'elle celui dont il se croit certain. Ses sermens, sa résolution, ses projets, tout disparoit, tout s'anéantit; il oublie que Lindorf existe; il ne voit plus que Caroline, sa Caroline qui est à lui, unie avec lui, dont il est aimé, & qu'aucun mortel sur la terre n'a le droit de lui disputer. — Il est déja dans son appartement, il ne la voit pas encore; mais il entend déjà les sons de sa voix touchante & de sa guitarre; il s'approche, sans faire de bruit, d'une porte vitrée qui le séparoit d'elle, & qui n'étoit pas entièrement fermée; elle conduisoit dans un petit cabinet charmant qu'elle aimoit de préférence, où elle se retiroit quand elle vouloit être seule & tranquille; & tous les soirs elle y passoit une demi-heure avant que de se coucher, à lire ou à faire de la mu-

Digitized by Google

ſique. Ce ſoir-là elle chantoit devant ſon feu, déshabillée à demi, penchée ſur un fauteuil, en s'accompagnant foiblement de ſa guitarre. L'air qu'elle chantoit étoit doux & triſte, il paroiſſoit l'affecter beaucoup; de temps en temps elle s'interrompoit, paſſoit ſa main ou ſon mouchoir ſur ſes yeux, & recommençoit avec une voix plus altérée. Le comte croyoit connoître tous les airs qu'elle ſavoit & qu'elle aimoit, & celui-ci étoit nouveau pour lui; il prête l'oreille, s'efforce d'entendre les paroles. Elle chantoit ſi bas qu'il ne ſaiſit d'abord que quelques mots, celui de *Caroline* qui finiſſoit une ligne le frappa; il écoute avec plus d'attention encore: enfin il parvient à entendre ces quatres lignes qui terminoient un couplet.

Mais puis-je me flatter encore!
Non, l'eſpoir s'éteint dans mon cœur;
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur?

L'expreſſion, l'attendriſſement marqué avec lequel elle chantoit, prouvoient aſſez qu'elle avoit un objet; mais eſt-ce lui même? eſt-ce Lindorf? Le doute, la défiance rentrent

Digitized by Google

rentrent dans son cœur; il regarde, il écoute, & bientôt il n'a plus même le triste bonheur de douter. Caroline avoit posé sa guitare sur ses genoux, & détachoit de son cou un ruban noir qu'elle portoit toujours, & que le comte avoit pris jusqu'alors pour un simple ornement. Il voit avec surprise qu'il servoit à suspendre un portrait caché dans son sein: trop éloigné pour en distinguer les traits, il put voir cependant, quand elle l'approcha de la lumière, que c'étoit celui d'un homme avec l'uniforme des gardes; c'est donc celui de Lindorf. D'abord Caroline le fixe avec attention, puis elle le presse contre son cœur, contre ses lèvres, avec un mouvement passionné; des larmes se suivoient sur ses joues, il en tombe une sur le portrait; elle l'essuie avec précaution, le regarde encore en soupirant, le pose sur la table à côté d'elle, reprend sa guitare, & chante sur le même air ce couplet, que le comte entendit distinctement.

Tu deviendras mon bien suprême,
O le plus chéri des portraits!
Tiens-moi lieu de celui que j'aime;
Viens du moins me rendre ses traits.
Mais puis-je m'abuser encore,
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur:
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur?

Digitized by Google

Quand elle l'eut fini, elle reprit son portrait, lui donna encore un baiser, le rattacha autour de son cou, en disant avec un petit mouvement de tendresse mêlée de dépit : " *Pour toi, tu ne me quitteras jamais* ;" & prenant sa lumière, elle passa dans sa chambre à coucher, après avoir sonné ses femmes, sans regarder même du côté de la porte vitrée. Le bruit qu'elle fit en sortant, l'obscurité où elle laissa le comte, le tirèrent de l'espèce d'anéantissement dans lequel il étoit plongé : ce moment fut affreux pour lui, il détruisoit les douces espérances qu'il avoit osé former ; il lui enlevoit sans retour toute idée de bonheur ; il le replongeoit dans le néant à l'instant où il croyoit jouir de la félicité suprême : toujours généreux, cependant, même au comble du désespoir, son premier mouvement, lorsqu'il fut un peu revenu à lui même, fut de pénétrer également auprès de Caroline, non plus pour lui parler de lui, mais pour l'assurer qu'elle alloit revoir Lindorf, être libre de s'unir avec celui qu'elle aimoit ; mais ses femmes entrèrent chez elle & l'empêchèrent d'exécuter ce projet : il sentit bientôt qu'il seroit au-dessus de ses forces, de la revoir, de lui parler, de lui dire qu'il alloit la quitter pour toujours. Ce

Digitized by Google

moment eût été le dernier de sa vie, ou peut-être, & il en frémit plus encore, s'il l'avoit revue, loin de la céder à celui qu'elle aime, il auroit eu dans son délire la cruauté d'en exiger le sacrifice. Non, il ne la reverra point, il ne peut, il ne doit pas la revoir; il trouvera dans sa vertu le courage de la fuir, de lui rendre sa liberté; mais il n'a pas celui de lui faire un éternel adieu, de résister à un de ses regards, dont il n'avoit que trop éprouvé le danger. Il rentra donc chez lui, & passa quelques heures dans l'agitation la plus cruelle, ne sachant à quel parti s'arrêter, ni lequel l'emporteroit de l'amour ou de la générosité, de lui-même ou de Lindorf. Il écrivit des lettres à Caroline; dans l'une il réclamoit ses droits & s'efforçoit de l'attendrir en sa faveur; un instant après, détestant cette tyrannie, il la déchiroit & en recommençoit une nouvelle où il lui faisoit un éternel adieu, sans lui parler de ses sentimens: Quoi, disoit-il, en la déchirant encore, elle ne sauroit pas même que je l'adore, & je mourrois loin d'elle sans exciter seulement sa pitié! Alors il peignoit sa passion en traits de feu, il lui répétoit combien le sacrifice qu'il faisoit étoit affreux pour lui. Sentant ensuite à quel point cette idée empoi-

Digitized by Google

ſonneroit ſon bonheur, il tâchoit d'écrire une lettre plus modérée, & n'y pouvoit réuſſir. Cependant à force d'exhaler ſur le papier les différens ſentimens qui l'agitoient, il ſe calma aſſez pour prendre une réſolution ferme & décidée. Ce fut celle d'aller dès le matin au lever du Roi, que l'aurore ne trouvoit jamais dans ſon lit, & chez qui il pouvoit entrer à toute heure; d'obtenir de lui, ſans différer, la caſſation de ſon mariage, de l'envoyer tout de ſuite à Caroline, & de partir de Potzdam pour ſa terre de Walſtein, d'où il prendroit des arrangemens pour un plus long voyage. Plus il réfléchit à ſa poſition actuelle, à la paſſion dont il étoit tourmenté, à celle qu'il ſuppoſoit à Caroline, & plus il perſiſta dans ce projet: il en vint même à regretter de ne l'avoir pas exécuté dès ſon arrivée à Berlin, & de s'être laiſſé entraîner au plaiſir de vivre avec Caroline. Depuis long-temps, penſoit-il, elle ſeroit heureuſe & tranquille, & j'aurois peut-être été moins malheureux. Je n'aurois pas connu ce charme enchanteur, répandu dans ſes moindres actions, cette amitié ſi ſéduiſante, ſi dangereuſe, que j'oſois prendre pour de l'amour, & qui pourroit m'en tenir lieu, ſi j'ignorois qu'elle aime ailleurs & qu'elle

Digitized by Google

gémit en ſecret. Elle gémit, elle....Caroline, celle pour qui je donnerois mille vies, & j'héſite de lui ſacrifier mon bonheur? Cette idée lui rendit tout ſon courage: il lui écrivit, ou plutôt il commença la lettre qu'il vouloit achever, lorſqu'il auroit obtenu le divorce. Il écrivit enſuite au chambellan, pour motiver cet événement de manière à ce qu'il ne pût l'imputer à ſa fille & à Lindorf, qui devoit naturellement arriver au premier jour. Il mit ces lettres dans ſon porte-feuille, & prit avec ſon valet-de-chambre tous les arrangemens néceſſaires pour ſon voyage. Comme il ne comptoit pas revenir à Berlin, il paſſa le reſte de la nuit à mettre en ordre différens papiers & pluſieurs choſes qu'il vouloit emporter avec lui. Dès que le jour parut, il partit pour Potzdam, où le Roi étoit alors, & lui demanda une audience ſecrète. — Que faiſoit alors la pauvre Caroline? Elle ſortoit d'un doux ſommeil qui avoit calmé ſes chagrins, & s'impatientoit déjà de revoir ce cher & cruel époux qui la fuyoit, & qu'elle avoit toujours eſpéré de ramener à force de perſévérance. Depuis quelque temps même elle ſe flattoit d'y avoir réuſſi, & ne trouvoit preſque plus rien d'extraordinaire dans ſa conduite;

Digitized by Google

il paroiſſoit ſe plaire avec elle, il la quittoit peu dans la journée, il avoit pour elle ces attentions, ces petits ſoins qui n'appartiennent qu'à l'amour. Souvent elle remarqua les regards paſſionnés qu'il jettoit ſur elle. Une fois elle le ſurprit baiſant avec ardeur une nate de ſes cheveux, qu'il lui avoit demandée. Qu'eſt-ce qu'il falloit de plus à Caroline? Elevée dans la plus parfaite innocence, n'ayant jamais eu de liaiſons, ni de converſations qu'avec la chaſte chanoineſſe, n'ayant lu que les livres qu'elle lui donnoit, elle étoit heureuſe de voir ſon époux, de l'entendre, de ſavoir qu'elle étoit aimée, de paſſer ſa vie auprès de lui; & quand il la quittoit le ſoir, le ſeul chagrin d'être ſéparée de lui juſqu'au lendemain faiſoit couler ſes larmes; c'étoit auſſi les ſeuls momens où elle doutoit de ſa tendreſſe; car enfin, diſoit-elle, il ne tenoit qu'à lui de reſter, nous aurions encore un peu cauſé, un peu lu, un peu fait de muſique; & demain à mon réveil, j'aurois eu le plaiſir de le voir tout de ſuite. Ne pourroit-il pas dormir dans ma chambre comme dans la ſienne? Ah! ſi j'oſois le lui dire.... mais ſans doute, il n'aime pas autant être avec moi, que j'aime à être avec lui. Alors ſes pleurs couloient ſans qu'elle fût

Digitized by Google

pourquoi ; elle regardoit son petit portrait, le baisoit, lui disoit ce qu'elle n'osoit dire à l'original, le remettoit dans son sein, s'alloit coucher avec lui ; & le lendemain, en revoyant le comte, elle ne pensoit plus qu'au plaisir de le voir : c'étoit à-peu-près là son histoire de tous les soirs ; mais la veille elle avoit été plus émue qu'à l'ordinaire, par la présence du comte, par son trouble & sur-tout par cette prompte retraite, à laquelle elle ne s'étoit pas attendue. Pour la première fois, elle pensa qu'il y avoit quelque chose de bien singulier dans la conduite de son époux. Tant d'inégalités, de contrariétés, devoient enfin la frapper : est elle aimée ? ne l'est-elle pas ? Elle cherche à se rappeller tout ce qui peut l'éclairer sur les sentimens du comte, tout ce qui s'est passé depuis son arrivée à Ronebourg. Une romance qu'elle y avoit composée dans le temps où il l'évitoit, où elle s'étoit crue haïe de lui, lui revient dans l'esprit & l'attendrit ; elle la chante, & son attendrissement redouble. C'est dans ce moment où le comte l'avoit surprise, & malheureusement à la fin de la romance : la voici telle qu'elle étoit.

BIBLIOTHECA NATIONALIS

Digitized by Google

ROMANCE.

Un jour pur éclairoit mon ame :
J'unissois l'amour au devoir ;
J'osois me livrer à ma flamme,
Ecouter le plus doux espoir.
Mais puis je m'abuser encore.....
Cet espoir s'éteint dans mon cœur,
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quand tes soins me rendoient la vie,
Je crus les devoir à l'amour ;
Je me disois, je suis chérie,
Je saurai bien l'être toujours.
Mais puis-je me flatter encore....
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur,
Cruel époux, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quel sort affreux tu me destines !
Que ne me laissois-tu mourir ?
Si tu n'aimes plus Caroline,
C'est-là son unique desir.
Mais puis-je m'abuser encore,
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Tu deviendras mon bien suprême,
O le plus chéri des portraits,
Tiens-moi lieu de celui que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits.

Digitized by Google

Mais puis-je m'abuser encore,
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

S'il eût entendu les premiers couplets, il auroit su qu'il en étoit l'objet, mais ceux qu'elle chantoit alors.... ce portrait, les mots qu'elle lui adressa, tout enfin l'induisit en erreur, & lui persuada que ce ne pouvoit être que Lindorf. Pour Caroline, après avoir chanté, pleuré, & baisé sa miniature, elle se mit dans son lit plus calme & plus tranquille. Il m'aime, pensa-t-elle, cela n'est pas douteux; mais sans doute il ne se croit pas aimé. Il se rappelle cette répugnance que je lui témoignai si durement le jour de notre mariage; peut-être pense-t-il qu'elle subsiste encore ? Oh! comme je le détromperai, comme je vais le faire lire dans mon cœur, lui prouver que ce cœur est bien changé; dès demain il saura positivement qu'il est tout à lui : je lui dirai tout le jour que je l'aime, que je l'adore, & nous verrons le soir s'il me quittera d'abord après souper. Cette résolution la tranquillisa tout-à-fait, elle s'endormit paisiblement, fit les songes les plus agréables, se réveilla avec la joie la plus pure, & persista plus que jamais dans

Digitized by Google

ſon projet de la veille. Elle ne trouve plus dans ſon cœur ni crainte ni défiance d'elle-même ; ſon époux l'aime, elle en eſt ſûre, ſes doutes & le ſouvenir du paſſé lui donnent encore cette réſerve, qu'elle ne peut plus ſupporter & qu'un mot va détruire : elle va lui dire, lui rappeller mille fois qu'il eſt l'unique objet de ſa tendreſſe, de tous les ſentimens de ſon cœur ; & ce cœur ſi naïf & ſi tendre ne peut contenir ſes tranſports, en penſant qu'elle n'aura plus de ſecrets pour cet homme adoré, pour cet ami généreux, à qui elle doit une vie qu'elle veut conſacrer à ſon bonheur. Caroline étoit timide, comme on l'eſt à dix-ſept ans, quand on a toujours vécu dans la retraite, le comte ſur-tout lui en impoſoit, ſans quoi elle n'eût pas attendu juſqu'alors à lui parler clairement ; à préſent même qu'elle y eſt décidée, elle ne ſait comment s'y prendre, & plus le moment approche plus ſon émotion & ſon embarras redoublent. Oh ! combien elle regrettoit ſa bonne maman, depuis long-temps elle eût été l'interprête & le garant de ſes ſentimens ; comment les dévoiler elle-même...... Si elle écrivoit : elle eſſaya, mais elle étoit alors trop émue, trop agitée ; ſa main trembloit ; elle ne trou-

Digitized by Google

voit aucune expreſſion, elle ne pouvoit former un ſeul mot. Non, dit-elle, j'aime mieux aller chez lui; je me jetterai dans ſes bras, je lui dirai.... Je ne lui dirai rien peut-être, mais il entendra mon ſilence, il ſaura bien lire dans le cœur de ſa Caroline; il me raſſurera, il me pardonnera; plus de doute, plus de défiance, plus de réſerve, il ſera tout pour moi, & moi toute pour lui, & je vais être la plus heureuſe des femmes. Elle s'enflamme de cette idée, baiſe ſon petit portrait pour animer encore ſon courage, & vole dans l'appartement du plus aimé des époux. Elle entre.... Il n'y eſt plus; il ne paroît pas même y avoir couché. Une grande malle au milieu de ſon cabinet, couverte de différentes choſes empaquetées, ſemble annoncer un projet de voyage. Caroline friſſonne, trouve à peine la force de ſonner; un laquais paroît, elle lui demande d'une voix tremblante, où eſt M. le comte? Le laquais paroît ſurprit de cette queſtion.—Je croyois que Mme. la comteſſe ſavoit.... Quoi donc? — Que M. le comte eſt parti de grand matin. Wilhelm, ſon valet-de-chambre, a veillé toute la nuit, pour faire ſes coffres. Il m'a chargé de les faire partir à ſes ordres. Il ignoroit ou M. le comte veut aller; mais il

Digitized by Google

croit que c'eſt en Angleterre. — Ah ! Dieu, il ſuffit, laiſſez-moi. Le laquais ſort, Caroline tombe ſur le premier ſiége qui ſe préſente, & pour la ſeconde fois de ſa vie éprouve toute la douleur, tous les déchiremens, de l'amour au déſeſpoir. Pour la ſeconde fois elle voit celui qu'elle aime la fuir, l'abandonner, s'éloigner d'elle; mais quelle différence & combien actuellement elle ſe trouve plus à plaindre; lorſqu'à Rindaw Lindorf ſe ſépara d'elle, ce fut preſque de ſon aveu; le premier moment fut cruel, mais bientôt la vertu reprit ſon empire, & l'orgueil d'avoir rempli ſon devoir fut une conſolation; d'ailleurs elle ſavoit qu'elle étoit adorée, & que celui qui la fuyoit malgré lui partageoit toute ſa douleur; mais ici tout ſe réunit pour l'augmenter; c'eſt ſon époux qui la fuit, c'eſt celui qu'elle oſoit aimer, ſur qui elle avoit fondé l'eſpoir du bonheur de ſa vie. Il la hait ſans doute, puiſqu'il a pu l'abandonner d'une manière auſſi cruelle. Eh! dans quel moment, grand Dieu? Quand je volois dans ſes bras, quand je ne redoutois plus que l'excès de ſa joie.... & partir ſans me dire un ſeul mot, ſans me revoir. Ah! c'eſt la haine ou l'indifférence la plus cruelle,

Digitized by Google

& cependant hier au soir encore comme il me regardoit, avec quelle tendresse il prit ma main & la pressa contre son cœur! ..... Il est vrai qu'il la repoussa avec terreur & me quitta rapidement, & c'étoit pour toujours ..... Non, non, c'est impossible; il n'est pas faux, il n'est pas le plus barbare des hommes.... Il y a de l'erreur.... Ce domestique se trompe, il reviendra, il reviendra sûrement, & je veux l'attendre ici. A peine eût-elle le temps de saisir cette lueur d'espoir, qui la ranimoit un peu, que le laquais rentre & lui remet un paquet. — C'est de M. le comte; son coureur arrivée de Potzdam. — Caroline à peine a la force de le prendre & de lui faire signe de se retirer. La voilà seule, elle tient ce paquet & n'ose l'ouvrir; il renferme l'arrêt de sa mort ou de sa vie; il étoit assez gros, & adressé *à Madame la comtesse Caroline, baronne de Lichtfield, en son hôtel.* Cette singularité la frappa.... Il ne me donne pas son nom. Grand Dieu! se pourroit-il?... & ses doigts tremblans brisent le cachet, déchirent l'enveloppe, elle renfermoit un petit parchemin écrit, trois lettres & un papier non cacheté qui s'ouvre, & sur lequel elle jette les yeux.

Digitized by Google

Ames ſenſibles ! peignez-vous ſon ſaiſiſſement : ce fatal papier, ſigné par le Roi, ayant le ſceau du Roi, étoit l'acte de divorce, ou plutôt une déclaration, par laquelle *le Roi conſentant à la diſſolution du mariage d'Edouard Auguſte de Walſtein & de Caroline de Lichtfield, le déclaroit nul, & les parties libres de contracter d'autres engagemens, &c.* Caroline fixoit cet écrit avec des yeux égarés & ſans verſer une larme ; bientôt il s'échappe de ſes mains, & le nuage le plus épais couvre ſes yeux qui ne diſtinguent plus aucun objet, ſa reſpiration preſque arrêtée, une ſueur froide, une palpitation générale lui font eſpérer qu'elle touche au dernier inſtant de ſa vie, & bientôt elle n'a plus aucune idée diſtincte. Cet état dura longtemps ; & quand elle reprit ſes ſens, elle crut ſortir d'un ſonge affreux. Cependant la chambre où elle étoit, les papiers, les lettres qu'elle avoit autour d'elle, tout lui confirme la réalité de ſon malheur. Elle regarde l'adreſſe de ces lettres, l'une étoit à ſon père, la ſeconde à Caroline ; elle la rejette avec horreur. — Qu'eſt-ce qu'il peut me dire, lorſqu'il m'ôte la vie, lorſqu'il briſe lui-même nos liens ? Elle regarde la troiſième ; Quelle ſurpriſe !

Digitized by Google

Elle eſt adreſſée *à M. le baron de Lindorf, hôtel de Walſtein, à Berlin*; & au bas de la lettre : *Je conjure Caroline, de remettre elle-même cette lettre à mon ami, au moment de ſon arrivée, qui ne peut tarder*. — A Lindorf ! s'écrie-t-elle, & chez lui, & c'eſt à moi qu'il l'envoie ! ... Dieu ! mon Dieu ! quelle eſt ſon idée ? Lindorf feroit-il ici ? ſe pourroit-il ? ..... Seroit-il la cauſe ? ..... Ah ! plût au ciel que la jalouſie.... il me ſera ſi facile de la détruire pour toujours ; reprenant alors avec empreſſement la lettre qui lui étoit adreſſée, elle ſe hâte de l'ouvrir, de la lire, & l'eſpoir renaît dans ſon cœur. Non, ce n'eſt ni la haine, ni l'indifférence, ni le reſſentiment qui l'ont dictée ; cette lettre qui peint à la fois la générosité, la délicateſſe, & plus encore la paſſion du comte. Chaque mot témoignoit l'excès de ſon amour pour elle. Caroline paſſe en un inſtant du comble de la douleur à la joie la plus pure. Il m'aime, diſoit-elle. Ah ! puiſqu'il m'aime, nos nœuds ne ſont point briſés ; bientôt il ſaura que ſa Caroline ne veut être qu'à lui, n'exiſte que pour lui, & que cette ſéparation étoit l'arrêt de ſa mort. A peine la lettre eſt achevée, qu'elle a déjà donné des ordres pour qu'on prépare à l'inſtant ſa

Digitized by Google

berline. Pendant ce temps-là, elle fit encore cette lettre, qui eſt le ſceau de ſon bonheur futur & de l'amour de ſon époux.

“ Chère & tendre Caroline, lui di-
“ ſoit-il, raſſurez-vous, ceſſez de gémir,
“ ceſſez de vous contraindre; ce n'eſt
“ point à un tyran que le ſoin de votre
“ bonheur fut confié; & les larmes que
“ je viens de voir couler ſur le portrait
“ de l'amant que vous regrettez, feront
“ les dernières que vous répandrez de
“ votre vie, ſi mes vœux ardens ſont
“ exaucés..... Dieu puiſſant! pour prix
“ du ſacrifice que je fais, que cette
“ femme adorée ſoit toujours heureuſe;
“ & même loin d'elle, ſéparée d'elle, je
“ pourrai ſupporter mon exiſtence. —
“ Oui, Caroline, oui, vous ſerez heu-
“ reuſe, unie à celui que votre cœur a
“ choiſi, & qui mérite l'excès de ſon
“ bonheur, ſi un mortel peut vous méri-
“ ter; votre ame vertueuſe & ſenſible
“ ne gémira plus dans les liens abhorrés;
“ vous pourrez enfin allier l'amour & le
“ devoir; vous ne verſerez plus ces
“ larmes amères & ſecrètes qui m'ont pé-
“ nétré. Oh! je crois les entendre en-
“ core, ces ſons touchans, dictés par la
“ douleur, adreſſés à l'objet de votre

Digitized by Google

" tendresse. Caroline, ne vous plaignez
" plus de lui, ne lui reprochez plus un
" éloignement involontaire, qu'il a cru
" devoir à l'amitié : il va vous être rendu;
" bientôt vous le reverrez à vos pieds;
" bientôt vous oublierez tous les deux
" vos peines passées. — Oh ! Caroline,
" pardonne; depuis long-temps j'ai pu
" les faire cesser, & porter dans ton cœur
" l'espérance & la joie; depuis l'instant
" où j'ai su votre secret, depuis cet af-
" freux moment, où je t'ai vue prête à
" perdre la vie, où j'ai senti que je pou-
" vois être plus malheureux encore, qu'en
" renonçant à toi, j'ai juré de vous réu-
" nir l'un à l'autre; & tu le sais, Caro-
" line, si je t'ai regardée comme un
" dépôt sacré, comme l'amante & l'épouse
" de Lindorf. Cependant, égaré par ma
" passion, j'ai osé croire un instant à la
" félicité suprême, j'ai pu prendre l'ef-
" fort du devoir, & de la vertu, pour un
" sentiment plus tendre, & j'allois me
" préparer des regrets éternels.... Ah!
" Caroline, je le sens, il est temps de
" vous fuir, il le faut, je le dois. Je
" cours élever une barrière insurmontable
" qui m'interdira sans retour un fol es-
" poir, & l'illusion dangereuse où je me

“ laiſſois entraîner. Je vais vous rendre à
“ vous-même, ou plutôt à l'original de
“ ce portrait ſi chéri. Adieu, Caroline ;
“ adieu, je m'égare ; j'afflige ſans doute
“ votre cœur ſenſible & généreux, en
“ vous laiſſant voir toute la foibleſſe du
“ mien. Eh bien, chère Caroline, ache-
“ vez de me connoître ; ſâchez que,
“ quelque malheureux que je ſois, en
“ vous quittant, en renonçant à vous
“ pour jamais, je le ſerois mille fois plus
“ encore en demeurant auprès de vous,
“ en uſurpant des droits qui ne doivent
“ être accordées que par l'amour. Poſſé-
“ der Caroline, & ſavoir qu'un autre
“ poſsède ſon cœur, être un obſtacle à
“ ſon bonheur, à celui d'un ami qui m'eſt
“ cher, voilà, voilà ce que je n'aurois
“ pu ſupporter, ce qui auroit empoiſonné
“ mes jours ; & votre félicité mutuelle
“ peut encore y répandre quelque char-
“ me : vous me la devrez cette félicité,
“ vous ne penſerez à moi qu'avec atten-
“ driſſement, avec reconnoiſſance, ſûr
“ au moins de votre amitié, de votre
“ eſtime.... Adieu, Caroline, je cours les
“ mériter.”

Berlin, cinq heures du matin.

Digitized by Google

De Potzdam, dix heures du matin, en ſortant de l'audience du Roi.

« C'en eſt fait, ils ſont briſés ces liens que votre cœur a toujours repouſſés. Caroline, vous êtes libre, mais bientôt vous ſerez à Lindorf.... Ah! dites, dites-moi, que vous êtes heureuſe... Il ignore encore le bonheur qui l'attend, & je connois ſon amitié généreuſe; le même ſentiment qui l'éloigna de Rindaw, & de ſa patrie, l'engageroit peut-être à s'y refuſer! mais il n'eſt plus temps, & ce motif auſſi m'a décidé à prevenir ſon retour; la lettre que je joins ici, achèvera de lever tous ſes ſcrupules, & de lui prouver qu'il fait le bonheur de ſon ami, en faiſant le ſien & celui de Caroline.

« Il me reſte encore à vous demander une grâce; Caroline pourroit-elle me refuſer dans ce moment, ajouter encore à mes peines? Non, je connois ſon cœur. Eh bien, j'exige de votre amitié, de votre reconnoiſſance, d'accepter l'hôtel que vous habitez actuellement; vous aimez ſa ſituation, votre appartement vous plaît, Caroline, il eſt à vous, il fut arrangé pour vous, perſonne que vous

Digitized by Google

ne l'habitera jamais. Non, vous n'outragerez point, par un refus cruel, un ami déjà trop malheureux.

“ Adieu, Caroline, chère, trop chère Caroline, il eſt donc vrai que vous n'êtes plus à moi, que je n'ai plus aucun droit.... Mais je n'en eus jamais, c'eſt le cœur ſeul qui peut les donner, & du moins j'en aurai à votre eſtime, à votre amitié, à votre compaſſion. Si vous vouliez quelquefois m'écrire, me parler de votre bonheur.... Mais, non, non; je ne puis, je ne pourra jamais peut-être écrire à l'épouſe de Lindorf. Si Caroline de Lichtfield daigne me répondre une fois, une ſeule fois, avant qu'elle porte un autre nom; ſa lettre me trouvera dans ma terre de Walſtein, où je paſſe huit jours avant que d'aller à Dreſde, auprès de ma ſœur. Je pars à l'inſtant même..... Quoi! je ne vous reverrai donc plus? ces heures délicieuſes, paſſées à côté de vous, ne reviendront jamais? je n'entendrai plus cette douce voix?.... Que dis-je? vous ſerez toujours préſente à mon imagination, à mon cœur, à ma penſée, je ne verrai que vous dans l'univers.

“ Je joins ici l'acte de votre liberté, une lettre à votre père, celle à..... à

votre époux, & la donation de l'hôtel. Dites-moi du moins que tous ces papiers vous ſont parvenus, qu'ils aſſurent votre bonheur, & je n'aurai plus rien à deſirer dans ce monde."

Edouard de Walſtein.

Enfin la berline eſt prête, Caroline ne ſe donne que le temps de paſſer chez elle d'y prendre le cahier de Lindorf; le portrait, cauſe principale de l'erreur, eſt dans ſon ſein. Elle part, recommande aux poſtillons la plus grande diligence, & malgré leur zèle à preſſer les chevaux, elle trouve qu'elle eſt mal obéie. Le comte avoit quelques heures d'avance ſur elle; mais elle fit aller ſi grand train, qu'elle arriva deux heures après lui. Enfermé dans ſon cabinet, livré à la douleur la plus profonde, il ſentoit ſeulement qu'il avoit perdu Caroline, qu'il ne la reverroit jamais, & n'éprouvoit pas encore les conſolations que la vertu ſe procure à elle même; il n'avoit cependant pas été tout-à-fait inſenſible aux tranſports de joie que ſes vaſſaux avoient fait éclater en le revoyant, & aux témoignages touchans de leur attachement. Louiſe, Juſtin, & le vieux Johanes, avoient été des pre-

Digitized by Google

miers à accourir, à se précipiter aux genoux de leur bienfaiteur, à lui présenter leurs enfans : c'étoient deux petits garçons, & Louise étoit prête d'accoucher. — Oh ! monseigneur, lui dit-elle, votre arrivée me portera bonheur, j'aurai une petite fille que je desire tant ; & puisque monseigneur est marié, si madame la comtesse veut avoir la bonté de lui donner son nom, c'est alors que nous serons heureux. Le comte ne put soutenir ce mot déchirant ; il lui perça le cœur. — Hélas ! mes enfans ! je ne suis pas.... je ne suis plus.... Il ne put achever, & les quittant brusquement, il s'enferma dans son appartement. Ils étoient encore dans la cour, avec une partie des habitans du village, & s'affligeoient ensemble de l'air triste de leur bon seigneur, lorsque Caroline arriva ; elle s'élance de sa voiture, & sans faire attention à personne, elle s'écrie, où est-il ? où est monsieur le comte ? Wilhelm accourt. — Quoi ! c'est madame la comtesse. — Oui, mon cher Wilhelm, conduisez-moi à l'instant auprès de votre maître ; Wilhelm marche devant elle, lui montre la porte du cabinet où le comte s'est retiré : elle l'ouvre promptement, se précipite dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée :— Cher

Digitized by Google

& cruel ami! as-tu pu quitter ainſi ta Caroline, qui t'adore, qui n'aime que toi ſeul au monde, qui meurt ſi ſon époux l'abandonne! & penchant ſa tête ſur l'épaule du comte, elle l'inonde de ſes larmes, ſes ſanglots. La promptitude avec laquelle elle eſt accourue coupent ſa voix, arrêtent ſa reſpiration; le comte la ſoulève dans ſes bras, la place dans un fauteuil, & ſe jette à ſes pieds. — Oh! Caroline, eſt-ce bien vous? .... Un ange bienfaiſant a ſans doute pris vos traits. Ce que je viens d'entendre ſeroit-il poſſible! — Ah! n'en doute pas, n'en doute jamais; & détachant vivement le ruban qu'elle avoit ſur le ſein: tiens, lui dit-elle, le voilà ce portrait que j'aime.... regarde-le bien: vois, reconnois l'objet qu'il repréſente, c'eſt lui qui poſsède mon cœur uniquement, c'eſt à lui ſeul que je veux être. Le comte ne concevant plus rien à ce qu'il entend, jette les yeux ſur cette peinture...Grand Dieu! c'eſt lui, c'eſt lui-même, tel du moins qu'il étoit avant ſon accident; mais Caroline lui prouve trop qu'elle le voit toujours ainſi, & qu'il n'a pas changé pour elle. Il eſt vrai qu'il reſſembloit tous les jours plus à ſon portrait, & qu'il n'eût pas été poſſible de le méconnoître.

Digitized by Google

Mais par quelle magie étonnante ce portrait, dont le comte ignoroit même l'exiſtence, ſe trouvoit-il entre les mains de Caroline, attaché ſur ſon cœur, & l'objet de ſes plus tendres careſſes; il le voit, il le ſent, il eſt prêt à ſuccomber ſous le poids de ſon bonheur, & cependant il croit encore que c'eſt une illuſion, un rêve enchanteur, dont il craint le réveil. Il témoigne à Caroline, autant que ſon ſaiſiſſement pût le lui permettre, & ſa ſurpriſe & ſes craintes. Elle ſort de ſa poche, en rougiſſant, tous les papiers que lui avoit remis Lindorf. — Tenez, lui dit-elle, liſez ceci, & vous ſaurez tout.... plus de ſecrets pour vous; ils m'ont rendue trop malheureuſe .... Oui, j'ai aimé Lindorf; j'ai du moins cru reconnoître quelques rapports entre les ſentimens que j'avois pour lui & ceux que j'éprouve à préſent....Mais, jugez vous-même de la différence: quand il me laiſſa à Rindaw, je pleurai, oui, je pleurai, beaucoup; mais je fus bientôt conſolée; bientôt ce petit portrait me devint plus cher que lui. Aujourd'hui, en recevant l'arrêt cruel qui nous ſéparoit, je n'ai point pleuré: non, pas une larme n'eſt ſortie de mes yeux; mais j'ai cru que j'allois perdre la

Digitized by Google

vie ou la raiſon; .... & ſi vous perſiſtiez dans cet affreux projet, c'eſt comme ſi vous me diſiez, *Caroline, je veux que tu meures.* Oh! dites-moi plutôt, que je ſuis encore à vous, que j'y ſerai toujours.... Tenez, vous voyez bien que cet affreux papier ne ſignifie plus rien, lui dit-elle, en lui montrant l'acte de divorce, qu'elle avoit déjà déchiré, & qu'elle jetta dans le feu. Le comte ne pouvoit parler, ce qu'il éprouvoit étoit au-deſſus de l'expreſſion; il couvroit de baiſers les mains de Caroline, il les preſſoit contre ſon cœur, il prononçoit des mots entrecoupés, ſans ſuite & ſans liaiſon: dans ſon délire, il baiſa avec tranſport ſon propre portrait, qu'il regardoit comme la preuve de l'amour de ſa Caroline. Elle le preſſa encore de lire le cahier; il ne le vouloit pas, il falloit pour cela la perdre un inſtant de vue, s'occuper d'autre choſe que d'elle ſeule, ceſſer de la regarder; c'étoit autant d'inſtans retranchés à ſon bonheur. — Non, chère Caroline, n'exigez pas que je liſe rien dans ce moment; vous me permettez de lire dans votre cœur, d'y voir que je ſuis aimé, qu'ai-je beſoin d'en ſavoir davantage? — Mais le myſtère de ce portrait. — Je ſais qu'il vous eſt cher, que c'eſt le

Digitized by Google

mien, & cela me ſuffit. — Sachez du moins comment Lindorf m'apprit à vous connoître, par quels degrés l'eſtime & l'admiration, qu'il m'inſpira pour vous, ont enfin produit l'amour. — Quoi, Lindorf! — Je dois lui rendre juſtice; c'eſt à lui que vous devez le cœur de votre Caroline. — Comment, Lindorf!.... oh! généreux ami! — Il vous devoit tout. — C'eſt moi, c'eſt moi qui lui dois plus que la vie. Alors il prit le cahier, & le lut: bientôt Caroline vit couler ſes larmes; au ſouvenir de la mort de ſon père, à l'expreſſion de la reconnoiſſance & de l'amitié de Lindorf, ſouvent il fut obligé de s'interrompre; & retombant aux genoux de Caroline, il lui diſoit d'une voix étouffée; — ah! c'eſt Lindorf qui mérite d'être aimé. Caroline lui fermoit la bouche de ſa jolie main, & le forçoit à reprendre ſa lecture. Il paſſa rapidement ſur les événemens qu'il connoiſſoit déjà; mais à l'époque de la connoiſſance de Lindorf avec Caroline, ſon ame entière étoit attaché ſur le papier; il dévoroit chaque phraſe, chaque ſyllabe; il liſoit des yeux ſeulement: une telle lecture ne pouvoit ſe faire à haute voix, mais Caroline, les regards fixés ſur lui, ne le perdoit pas de vue, & cherchoit à dé-

Digitized by Google

couvrir les ſentimens divers qui l'agitoient.

Quand il eut fini, il lui rendit le cahier avec l'air le plus pénétré. — Je le vois, dit-il, j'ai une épouſe & un ami comme il n'en fut jamais; ils ſe ſont ſacrifiés pour moi, pour mon bonheur.... Ah! Caroline, pourquoi m'avez-vous forcé de lire ce cahier, pourquoi ne pas me laiſſer la douce illuſion que vous veniez de me donner? — Une illuſion! reprit-elle, ingrat. Quel nom vous donnez au ſentiment le plus vrai! Oubliez vous que ce portrait eſt le vôtre? Ce mot prononcé avec l'accent le plus touchant, le plus perſuaſif, rendit au comte ſa confiance & ſon bonheur. — A préſent, lui dit-elle, que vous avez eu la complaiſance de lire votre hiſtoire & celle de Lindorf, laiſſez-moi vous faire celle de mon cœur. Alors elle raconta en détail tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſtant qu'elle fut unie au comte, & l'innocence avec laquelle elle crut aimer Lindorf comme un frère, & ſon effroi lorſqu'elle crut l'aimer comme un amant, & la ſcène du jardin, & celle du pavillon, & ſa douleur, & ſes larmes, & ſes regrets, & ſes combats: rien ne fut oublié. Elle lui raconta enſuite comment

Digitized by Google

entrainée d'abord par l'estime, l'admiration & la lecture de ses lettres à Lindorf, elle avoit commencé à s'attacher à lui, à chérir son portrait : tout ce qu'elle avoit éprouvé en recevant cette lettre, où il lui parloit de s'expatrier, le sentiment de délicatesse mêlé d'un peu de dépit qui avoit dicté sa réponse; celui qui la priva de ses sens dans la cour du château de Ronebourg: je vous le jure, lui dit-elle, c'étoit l'émotion seule de me trouver aussi près de vous, de revoir cet époux que j'avois si fort offensé, qui devoit me haïr. Lindorf n'y entra pour rien; depuis long-temps vous aviez entièrement effacé l'impression légère qu'il avoit faite sur mon cœur. Le comte enchanté l'écoutoit avec ravissement, & n'avoit garde de l'interrompre. Avec quel feu, avec quelle éloquence touchante & persuasive elle lui détailla tout ce qu'elle avoit éprouvé pendant sa convalescence; & depuis leur arrivée à Berlin, ses espérances, ses craintes, ses projets continuels de le faire lire dans son ame; la timidité qui la retenoit; cette envie de lui plaire, de l'attacher à elle, de le rendre le plus heureux des hommes; son chagrin de n'y pas réussir; sa résolution de a veille de s'éclaircir avec lui, de lui

ouvrir ſon ame ; ſa douleur extrême en apprenant ſon départ ; ſon déſeſpoir en recevant ce fatal paquet ; ſa joie en voyant clairement dans la lettre de ſon époux qu'elle étoit aimée ; tout fut exprimé avec cette rapidité, cette éloquence naïve du ſentiment qui ne peut laiſſer aucun doute. — A préſent, lui dit-elle, vous connoiſſez Caroline comme elle ſe connoît elle-même ; il ne me reſte plus qu'à vous peindre ſon bonheur. Mais peut-il s'exprimer ? Elle aime ? elle eſt aimée ; elle oſe le dire ſans rougir, l'entendre, ſe livrer à ſes ſentimens. Cher comte, actuellement que nos cœurs s'entendent, jugez le mien d'après le vôtre.

Il alloit lui répondre & lui expliquer à ſon tour les motifs ſecrets de ſa conduite, lorſqu'il fut interrompu par Wilhelm. Il entra en diſant que les habitans du village ayant appris que cette belle dame étoit madame la comteſſe, ne vouloient pas s'en aller qu'ils ne l'euſſent revue, & demandoient avec acclamation qu'elle voulût bien reparoître un inſtant. Caroline, conduite par ſon époux, deſcendit dans les cours du château, & fut reçue avec des cris redoublés de *vive M. le comte & madame la comteſſe.* Le comte leur fit diſtribuer du vin & de l'argent.

Digitized by Google

Caroline, lui ſerrant la main de l'air le plus attendri, lui diſoit doucement : oh ! mon ami, ces bonnes gens ne ſe doutent pas qu'ils célèbrent véritablement l'époque de notre union, & du bonheur de toute notre vie.......Ah ! ſi vous permettiez !—Permettre, ma Caroline ?..... ordonnez — Eh bien ! faiſons des heureux, des heureux comme nous. Il y a ſûrement dans cette foule des jeunes gens qui s'aiment, marions tous ceux qui voudront l'être. Le comte lui baiſa la main avec tranſport. — Chère, ... adorable Caroline ! faiſons mieux encore, éterniſons la mémoire de ce jour fortuné, puiſque c'eſt ici que ma Caroline m'eſt rendue, je veux que ce lieu ſe reſſente à jamais de mon bonheur, & je vais faire une fondation à perpétuité pour ſix mariages toutes les années. Caroline ſe chargea d'annoncer elle-même aux payſans cette bonne nouvelle : les cris, les acclamations, les bénédictions redoublèrent. Au milieu de ces tumultueux tranſports on auroit pu facilement diſtinguer les voix des jeunes amoureux qui crioient plus fort que les autres : *Dieu béniſſe à jamais nos bons maîtres !* — Le comte apperçut Louiſe & Juſtin dans un coin de la cour avec leur petite famille ;

il les appella & les préſenta à Caroline. Voilà, ma chère amie, lui dit-il, un ménage que vous connoiſſez déjà. — Ah ! ſans doute, c'eſt la belle Louiſe. Louiſe rougit & s'embellit encore ; quoique les travaux champêtres & trois enfans euſſent altéré ſa fraîcheur, elle étoit encore frappante. — Ah ! oui, madame la comteſſe, dit Juſtin avec cette phyſionomie expreſſive & naïve, qui annonçoit à-la-fois ſes talens & ſa candeur : c'eſt bien vrai cela, c'eſt bien ma belle Louiſe ; il n'y a dans toute le monde, je crois, que Monſeigneur le comte qui aye une plus belle femme, & c'eſt bien juſte, c'eſt ſa récompenſe de m'avoir donné ma Louiſe. Ce fut le tour de Caroline à rougir ; elle careſſa les deux petits garçons qui étoient charmans ; & s'appercevant de la groſſeſſe de Louiſe, elle prévint ſa requête & lui dit qu'elle ſeroit la maraine de l'enfant qu'elle portoit. Louiſe voulut ſe jetter à ſes pieds, elle la retint ; mais Juſtin s'y précipita, baiſa le bas de ſa robe & ſe releva en diſant : sûrement le bon Dieu m'aime bien, car il m'accorde tout ce que je lui demande. Je lui ai tant demandé ma Louiſe qu'il mit au cœur de Monſeigneur de me la donner : je n'ai demandé après cela qu'une Louiſe pour

Digitized by Google

Monſeigneur, & voilà qu'il l'a trouvée. A préſent je vais lui demander, pour vous, deux petits gars jolis comme les nôtres, & vous verrez qu'ils viendront tout de ſuite. Caroline ſe détourna, ſe baiſſa vers les petits gars, leur donna à chacun un baiſer & un ducat, pendant que le comte attendri ſerroit la main de Juſtin & jettoit ſa bourſe dans ſon chapeau. Pour échapper à leur reconnoiſſance, il propoſa à Caroline d'entrer dans les jardins; elle y conſentit: on étoit au mois de Décembre; l'air étoit froid & nébuleux; la terre couverte de neige & les baſſins de glaçons; mais ni l'un ni l'autre ne s'en apperçurent, & jamais promenade du plus beau printemps ne leur parut plus délicieuſe. Il y a long temps que l'on ſait que l'amour peut tout embellir, & qu'avec l'objet aimé il n'eſt point de ſaiſons. Les jardins du comte étoient d'ailleurs remarquables par leur beauté, leur étendue, leur arrangement, & cités même comme un objet de curioſité pour les voyageurs. Caroline les avoit peu vus le jour de ſon mariage; elle ne les vit guères mieux à préſent, quoiqu'elle s'y arrêtât quelque temps. Enfin le comte, craignant pour elle le froid & l'humidité, la ramena au château. Ils

Digitized by Google

trouvèrent une collation champêtre, préparée par Louiſe. Elle s'étoit hâtée d'aller chercher de la crême, des fromages de lait, des marrons, des rayons de miel, & une pièce d'un chevreuil que Juſtin avoit tué. — Voyez mon bonheur, diſoit-elle, de l'avoir juſtement apprêtée hier pour régaler notre vieux père. — Le bon Johanes, s'écria Caroline. Eh bien, Louiſe, il faut qu'il en mange avec nous. Louiſe courut le chercher. Il arriva appuyé ſur Juſtin, & tremblant de joie plus encore que de vieilleſſe. Caroline & le comte furent au-devant de lui, ils le prirent chacun par un bras, le placèrent dans un fauteuil, & le comte lui verſant une raſade : buvez ceci, bon Johanes, à la ſanté du plus heureux des hommes. — Et de celui qui mérite le plus de l'être, dit Juſtin. Le vieillard voulut auſſi parler, mais il étoit trop ému, trop touché, il ne put que balbutier quelques mots, & lever les yeux & les mains au ciel. Cependant après avoir bu un ſecond verre à la ſanté de madame la comteſſe, & l'avoir longtemps regardée, il s'écria tout-à-coup : que Dieu ſoit béni d'avoir fait une ſi belle Dame tout exprès pour notre bon ſeigneur! Vous êtes bien belle & bien bonne,

madame la comteſſe; mais auſſi vous avez un ange pour mari; ſi vous ſaviez quel bien il nous a fait, comme il a marié ma Louiſe.... Une fois que le bon vieillard fut ranimé par le vin, & en train de parler, il ne pouvoit plus ſe taire. Il raconta à Caroline toute l'hiſtoire du mariage de ſa fille, & comme il ne vouloit point de Juſtin, & comment Monſeigneur l'attrapa, & comme il leur donna une bonne ferme & cinquante ducats comptant; & comme il eut le malheur de ſe bleſſer en ſortant de chez eux, & comme ils le portèrent au château. Caroline ſavoit tous ces détails par le cahier de Lindorf; cependant elle écoutoit avec délice l'éloquence ſimple & naïve de ce bon payſan; le ton pénétré & vrai avec lequel il racontoit, le plaiſir qu'il avoit à parler, & ſur-tout l'éloge de ſon époux, à chaque inſtant répété, l'attendriſſoit juſqu'aux larmes. Elle le regarde cet époux ſi chéri & ſi digne de l'être; il étoit ému comme elle; elle lui tendit la main avec un ſourire, une expreſſion, un regard qu'on ne peut définir. C'étoit l'amour, la vertu & le bonheur; ce ſeul inſtant auroit ſuffi pour récompenſer un ſiècle de peines.

Johanes buvoit, cauſoit & s'animoit tou-

Digitized by Google

jours plus ; il parla de son ménage, des soins touchans que ses enfans avoient de lui, de son cher Justin, qui étoit le meilleur des fils, des maris & des pères : si c'étoit à refaire, disoit-il, je lui donnerois ma Louise, quand même il n'auroit pas un sol vaillant ; mais votre bonté, monseigneur, n'y a rien gâté, & ces petits marmots que je vois là autour de moi, comme ça me réjouit le cœur, comme ça me rajeunit ! Si seulement ma pauvre Christine vivoit encore ! Mais à propos d'elle, monseigneur, qu'est-ce qu'est donc devenu son nourrisson, notre jeune baron de Lindorf ? J'ai vu ça tout petit, moi, je suis son père nourricier, & je l'aime toujours ; on nous avoit dit qu'il épouseroit la sœur de monseigneur, & nous étions bien aises, il faut que les braves gens s'allient ensemble : est-ce que c'est donc vrai, monseigneur, qu'il est votre frère ? Non, pas encore, dit Caroline en se levant & remettant à Louise son fils cadet qu'elle avoit eu tout ce temps-là sur ses genoux. Ils comprirent qu'ils devoient se retirer, Louise en avertit son père ; mais le bon vieillard se trouvoit si bien dans son fauteuil, entre le comte, la comtesse & la bouteille, qu'il ne pouvoit se résoudre à le quitter : laisse-

F vi

Digitized by Google

moi encore ici, ma fille, c'eſt le plus beau jour de ma vie; à mon âge il n'en reſte pas beaucoup à perdre : mais mon père, dit Louiſe, nous embarraſſerons monſeigneur. Point du tout, mon enfant, tu ne ſais ce que tu dis, je le connois mieux que toi, c'eſt ſon plaiſir que de voir les heureux qu'il fait : n'eſt-ce pas, monſeigneur, que j'ai raiſon & qu'elle a tort ? Mais à préſent les enfans veulent en ſavoir plus long que leurs pères. Le comte ſourit, Caroline ſe raſſit en faiſant un ſigne à Louiſe, & le vieillard content commença une petite chanſon ; il ne put l'achever : je n'y entends plus rien, dit-il, le cœur y eſt ; mais je n'ai plus la voix que j'avois quand je commandois l'exercice. C'eſt à toi, mon fils Juſtin, allons, ſors ton flageolet, joue un air à Madame la comteſſe, Louiſe chantera, les petits danſeront : vous êtes là comme de grands nigauds ; ſi je ne penſois à rien, moi, vous laiſſeriez monſeigneur & ſa dame s'ennuyer ici comme des morts. Caroline ayant dit qu'en effet elle ſeroit bien aiſe d'entendre le flageolet de Juſtin, il le ſortit & joua quelques allemandes que les deux petits garçons danſèrent avec grâce & meſure ; leur mère ſuivoit des yeux tous leurs mouvemens &

Digitized by Google

le vieillard rioit aux anges en regardant le comte & la comtesse : ne vous avois-je pas dit que c'étoit joli à voir ; à présent, Louise, chante la chanson que ton mari a faite ces jours passés. Comment, Justin, s'écria Caroline, encore un nouveau talent ! vous faites des vers ? Oh, mon Dieu non, Madame la comtesse ! seulement de temps en temps un petit couplet pour ma Louise. Il préluda sur son flageolet, & Louise chanta avec une douce petite voix de village.

On dit que l'amour
Ne dure qu'un jour,
Dans le mariage :
C'est des contes que cela ;
Si l'on aime, on aimera
Toujours davantage.

Est-ce que le bonheur
Refroidit le cœur ?
Non pas au village :
Depuis que je suis heureux,
Le mien brûle, comme le feu,
Toujours davantage.

Plus content qu'un roi,
Quand autour de moi
Je vois mon petit ménage ;
Ma Louise & nos enfans,
Mon amour va s'augmentant,
Toujours davantage.

Digitized by Google

Louise se tut, Justin posa son flageolet, s'avança quelque pas & chanta ce couplet qu'il venoit de faire pendant que sa femme chantoit les précédens.

C'est à monseigneur
Que de notre cœur
Nous devons l'hommage;
Je ne forme plus de vœux,
Comme nous il est heureux,
Que m'faut-il davantage?

Le comte & Caroline émus, attendris & surpris des talens de Justin, lui donnèrent les éloges qu'il méritoit; sa modestie & sa simplicité les surprirent plus encore, il ne comprenoit pas qu'on pût l'admirer. C'est Louise, répétoit-il, qui m'a appris tout cela; sans le plaisir de lui plaire, je ne saurois rien. Mais ce dernier couplet, répétoit Caroline, composé dans un instant? ... --- Oh! pour celui-là, c'est pour Monseigneur; je ne l'aurois pas trouvé si vîte pour un autre... Pendant la chanson, Johanes s'étant endormi profondément, ses enfans le réveillèrent à demi & l'emmenèrent. Le cœur de Caroline étoit si rempli de mille sensations qu'elle avoit besoin de l'épancher. Dès qu'elle fut seule avec le comte, elle se laissa aller à son attendrisse-

Digitized by Google

ment & verſa les plus douces larmes. Ce vieillard, ces enfans, ce couple ſi uni, la vénération, l'amour de ces bonnes gens pour le comte, qui rejailliſſoit ſur elle, tout avoit exaltée ſon imagination & ſa ſenſibilité, au point que ſon époux lui paroiſſoit un être ſurnaturel, un dieu bienfaiſant qu'elle devoit adorer, & qu'elle adoroit en effet. Quand ſon enthouſiaſme fut un peu calmé, me permettrez-vous, dit-elle au comte, de vous faire auſſi la même queſtion que Johanes? Lindorf ne deviendra-t-il pas notre frère? Plût au ciel? répondit-il; mais vous oubliez ...— Quoi donc? — Que ce n'eſt plus Matilde qui peut faire le bonheur de Lindorf.— Eh! pourquoi? — Parce qu'il a aimé quelques mois Caroline de Lichtfield; — mais elle n'exiſte plus cette Caroline là, il ne la reverra jamais, & celle qu'il va retrouver à ſa place, Caroline de Walſtein, ne peut que lui inſpirer une amitié fraternelle qui ne nuira point à ſon amour pour Matilde; qu'il la revoye ſeulement, il ne comprendra pas lui-même qu'il ait pu l'oublier un inſtant; je voudrois être sûre des ſentimens de Matilde; un mot d'une de vos lettres m'inquiète; penſez-vous donc qu'elle ne l'aime plus, & que ce Zaſtrow? .....

Digitized by Google

Pour toute réponse le comte chercha dans son porte-feuille, & donna à lire à Caroline la dernière lettre qu'il avoit reçue de Matilde...... Comme elle en fut touchée, comme elle répéta plusieurs fois en la lisant, pauvre enfant, aimable Matilde, chère petite sœur! Eh! oui sans doute tu vivras avec nous, tu retrouveras ton amant, ton frère, & la plus tendre sœur; & la rendant au comte: méchant que vous êtes, pourquoi ne pas voler tout de suite à son secours? — Pourquoi? ...... ma Caroline étoit mourante, il n'y avoit plus qu'elle pour moi dans l'univers. --- Pauvre Matilde! du moins vous lui avez répondu. --- Oui; mais je voudrois à présent qu'elle n'eût pas reçu cette réponse, & j'avoue que son silence m'inquiète........ Ah, Dieu! vous l'aurez affligée! Chère Matilde..... Et tout-à-coup se levant avec impétuosité, & s'approchant du comte, les mains jointes, elle ajouta d'un ton vif & suppliant: mon ami, mon cher ami, ne me refusez pas ce que je vais vous demander, de grâce ne me le refusez pas; partons demain, allons à Dresde, allons chercher Matilde, je brule de la connoître, de vivre avec elle, de porter la joie & la consolation dans son cœur. Re-

Digitized by Google

lisez sa lettre, & vous ne balancerez pas un instant; pensez qu'elle est peut-être à présent dans les larmes & la douleur. Oh! comme je me les reproche ces larmes dont je suis la cause! Chère petite Matilde, c'est donc moi, moi seule, qui lui enlevois son ami, qui la privois de son frère, que de torts j'ai à réparer avec elle! En vérité je ne puis avoir un seul instant de vrai bonheur que je ne la voye heureuse, heureuse comme moi-même. Elle parloit avec tant de feu, sa physionomie exprimoit tant de choses, elle étoit si belle, que le comte tomba presque involontairement à ses genoux, & resta long-temps la bouche collée sur sa main, sans pouvoir prononcer un mot. — Eh bien, reprit-elle avec impatience, nous partirons demain, n'est-ce pas? — Adorable Caroline! s'écria le comte, vous savez donc lire dans mon cœur. L'absence de ma sœur, l'idée de la savoir malheureuse, pouvoit seule altérer ma félicité; mais vous quitter, Caroline, ou vous proposer un voyage dans cette saison rigoureuse, étoient au-dessus de mes forces. — Vous plaisantez, je crois, la saison est toujours belle, quand on voyage avec ce que l'on aime, & qu'on va chercher une amie. Mais

Digitized by Google

nous passons à Potzdam; verrez-vous le Roi? — Sans doute, & si j'osois à mon tour demander à ma Caroline? ...... Elle le comprit très bien & rougit excessivement; elle n'avoit pas revu le Roi depuis le jour de son mariage, il y avoit alors près de trois ans, & sentant combien il devoit être mécontent d'elle, elle trembloit de se présenter devant lui. Depuis qu'elle étoit à Berlin, son deuil & sa santé lui avoient servis de prétexte pour retarder ce moment; d'ailleurs le comte avoit alors ses raisons pour ne pas le desirer. Il s'apperçut de son trouble & s'arrêta; mais elle, se remettant tout de suite, lui dit avec un sourire enchanteur: il seroit bien temps, n'est-ce pas, de n'être plus une sotte enfant? Eh bien, oui, mon cher comte, je vous en prie, conduisez-moi aux pieds du Roi: il me grondera, peut-être, il fera bien, je l'ai mérité; mais je le gronderai aussi à mon tour. — Vous, mon ange? — Oui, moi même, je le gronderai bien fort, d'avoir signé cet affreux papier de ce matin. Chaque mot de Caroline transportoit le comte, l'enivroit de bonheur & d'amour, & dissipoit jusqu'à l'ombre même du doute; s'il avoit pu lui en rester, la manière franche & naturelle dont elle parloit de

Digitized by Google

Lindorf, son desir de le voir uni à Matilde, les auroient anéantis. Mais il n'en avoit point; la naïve & tendre Caroline étoit loin de savoir dissimuler, elle exprimoit tout ce que son cœur sentoit, & quand elle auroit voulu se taire, on l'auroit lu dans ses yeux, & dans son sourire: on voyoit d'abord que cette bouche charmante ne pouvoit proférer une fausseté, & qu'elle étoit l'organe de l'ame la plus pure & la plus vraie. Quand elle disoit, *je vous aime*, ce seul mot valoit tous les sermens, & elle le dit si souvent au comte, dans le courant de cette heureuse journée, qu'il dût être persuadé. — Ils soupèrent au coin du feu, du chevreuil que Justin avoit tué fort à propos, car le comte, en partant pour sa terre, abimé dans sa douleur, n'avoit pensé à rien, & ce repas simple fut sans doute le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie. Le manuscrit ne dit point si la force de l'habitude le fit retirer dans un autre appartement, d'abord après le souper: on laisse au lecteur le soin de le deviner. Le lendemain matin, Caroline fit promettre au comte qu'ils reviendroient bientôt dans cette charmante terre, qu'elle aimeroit toute sa vie, ajouta-t-elle, en baissant les yeux & la voix.

Digitized by Google

A mefure qu'ils approchoient de Potzdam, le trouble de Caroline augmentoit; le comte s'en apperçut, & s'efforça de la raffurer. Il lui racontoit mille traits de la bonté du Roi, de cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs, & le faifoit adorer de fes fujets. Il eft bien plus que mon Roi, lui difoit-il, c'eft mon ami. Oui, chère Caroline, c'eft à mon ami que je vais préfenter celle qui fait le charme & le bonheur de ma vie, & que je tiens de lui même. Si vous aviez entendu, hier matin, comme il réfiftoit à la cruelle grâce que je lui demandois, & lorfqu'enfin il céda à mes perfecutions, lorfqu'il figna ce fatal papier, & qu'il me le remit, ce fut en me difant: Réfléchiffez encore, mon chèr Walftein, votre réfolution m'afflige, j'ai cru vous rendre heureux, je crois encore que vous pourriez l'être: c'eft avec regret que j'ai figné ceci; mais j'efpère que vous n'en ferez pas ufage. Voilà, Caroline, celui devant qui vous allez confirmer le bonheur de fon ami. — Ils étoient déjà dans les cours: le comte defcend & laiffe Caroline dans la voiture. Le Roi, fuivant fa coutume, alloit monter à cheval, faire le tour de la forterefie, exêrcer lui-même fes troupes: il apperçoit Walftein, & s'arrête.—Ah!

Digitized by Google

vous êtes-là, comte, j'en ſuis bien aiſe; j'ai penſé à vous hier tout le jour: j'ai vu le chambellan; il ne ſavoit rien encore. Ne précipitez rien, il faut que je parle moi même à Caroline, j'ai peine à conſentir ...... — Ah! Sire, elle eſt ici. — Qui donc? — Elle, ma Caroline, ma femme, mon amante, l'adorable épouſe que votre Majeſté m'a donnée, & qui m'en devient plus chère encore. — Vous extravaguez, comte. — Non, Sire, c'eſt hier, c'eſt hier matin que j'étois un inſenſé; elle m'a rendu la raiſon, le bonheur, la vie; elle m'aime, elle veut être à moi, je me jette à vos pieds, & je vous demande encore une fois Caroline, le plus grands de tous vos bienfaits. Il étoit en effet tombé aux genoux du Roi, qui ne comprenant pas trop qu'une femme put cauſer tout ce délire, lui ordonna en riant de ſe relever & de s'expliquer. Le comte obéit; il raconta au Roi le déſeſpoir de Caroline, ſon arrivée à Walſtein, leur voyage à Dreſde, pour lequel il demanda ſon aveu, & le deſir qu'ils avoient eu tous les deux d'obtenir, avant leur départ, ſon pardon & la confirmation de leur union. Il accorda l'un & l'autre avec joie, & voulut en aller aſſurer lui-même Caroline, qui attendoit toujours dans ſa voi-

Digitized by Google

ture le retour du comte. Elle fut bien émue en voyant le Roi s'approcher d'elle, & voulut defcendre ; mais le Roi lui dit : Reftez, Madame la comteffe, reftez feulement ; c'eft bien : oublions le paffé, je fuis fort content, foyez toujours unis, & donnez-moi beaucoup de fujets qui vous refemblent. Ne vous arrêtez pas, mon cher comte, partez, revenez vîte, & ramenez-nous l'aimable Matilde. Il lui ferra la main, falua Caroline & les laiffa pénétrés de cette bonté, fi rare & fi fublime, lorfqu'elle fe trouve unie au rang fuprême. Ils pafsèrent à Berlin, prirent leurs arrangemens pour le voyage, & bientôt après ils furent fur la route de Drefde, jouiffant, d'avance & du plaifir de Matilde & de celui qu'ils auroient eux-mêmes : le comte prévoyoit bien quelques difficultés de la part de fa tante & du jeune de Zaftrow ; mais, très-décidé à les furmonter, & à ramener Matilde à Berlin, il cachoit fes craintes à Caroline, qui fe livroit à la joie la plus vive, en penfant qu'elle alloit enfin avoir une amie. On fe rappelle combien elle avoit defiré ce bien fi rare & fi précieux ; elle alloit donc en jouir, & pour comble de bonheur, cette amie eft fœur de celui qu'elle aime ; elle pourra

Digitized by Google

parler de lui, dans son absence, sûre d'être écoutée avec un intérêt vif & soutenu. Ce n'est pas assez d'aimer, il faut encore avoir quelqu'un à qui le dire; & Caroline jouissoit d'avance du plaisir de dire à Matilde combien elle aimoit son frère. Dans son impatience, que le comte partageoit bien, ils voyagèrent, les deux premières journées, avec cette vîtesse que donne le desir d'arriver; ne s'arrêtant le jour que pour changer de chevaux, & la nuit que pour se reposer deux ou trois heures. Les forces de Caroline n'égaloient ni son courage ni le sentiment qui l'animoit; le soir de la seconde journée, elle se trouva si fatiguée qu'elle fut obligée de prier le comte de ne pas aller plus loin, & de s'arrêter pour cette nuit là dans un petit village où ils étoient près d'arriver. Il y consentit, mais se défiant de la manière dont ils y seroient, il envoya un de ses gens en avant, pour s'assurer au moins d'un logement. Il ne tarda pas à revenir, & ramenoit avec lui l'hôte d'une mauvaise petite auberge qui se trouvoit dans le lieu: jugeant à l'équipage que c'étoit un grand seigneur, il craignoit de perdre cette aubaine, & venoit lui même pour le décider à s'ar-

Digitized by Google

rêter chez lui ; il n'avoit cependant que deux chambres, à deux lits chacune, & toutes les deux étoient retenues par un jeune homme & sa femme, arrivés de la veille ; une blessure que le mari avoit au bras, & qui s'étoit r'ouverte par le mouvement de la voiture, les retiendroit là peut-être encore quelques jours, & pour s'assurer des deux chambres, ils les avoient payées d'avance ; mais cela n'embarroissoit point l'hôte, qui étoit un gros paysan à mine joviale. — Pardi, disoit-il, ils pourront bien vous céder une de leurs chambres ; qu'ont-ils besoin d'en avoir deux ? ils s'aiment tant ; ils sont beaux comme des anges ; ils ne se quittent pas un instant de tout le jour : eh bien, ils ne se quitteront pas de la nuit, & malgré leur micmac de deux chambres, je crois qu'ils n'en seront pas fâchés. — Tout en parlant, ils arrivèrent devant l'Auberge. Le comte, toujours honnête, crut qu'il devoit aller lui-même prier ces étrangers de les arranger pour cette nuit-là, & de donner au moins un des lits, d'une des chambres, à la comtesse ; en attendant, l'hôtesse la conduisit dans la sienne ; le comte monte un mauvais escalier obscur ; il vouloit se faire annoncer : mais

Digitized by Google

mais l'hôte, peu au fait des règles de la politesse, l'introduit dans une espèce d'entrée, au fond de laquelle étoit une porte ouverte, lui dit : vous les trouverez là, & le quitte. Il falloit donc s'avancer soi-même ; il s'avance, & voit à l'autre bout d'une longue chambre, une femme mise très-élégamment, occupée à nouer autour du cou d'un homme, placé dans un fauteuil, un mouchoir noir, qui devoit lui servir d'écharpe & soutenir un bras blessé : dans cette attitude, une main très-blanche & très-jolie, se trouvant près de la bouche du jeune homme, il la baisoit avec passion. Ce tableau étoit fait pour intéresser le comte, il n'osoit les déranger, & contemploit en silence ce couple qui lui retraçoit son propre bonheur ; craignant enfin d'être indiscret, il voulut se retirer doucement, mais la jeune dame ayant fini, se tourne par hasard du côté de la porte, le voit, fait un cri perçant, & s'élance dans les bras du comte, immobile d'étonnement, en disant : Eh ! grand Dieu, c'est mon frère, mon cher frère ! A ce cri Lindorf, car c'étoit lui-même, oublie sa blessure, se lève avec précipitation, — Oh ! mon Dieu, Walstein, seroit-il vrai ? .... Oui c'est lui-

Digitized by Google

même, & du bras qui lui reste libre, il le presse contre sa poitrine, pendant que Matilde se jette à son cou, lui baise la main, & fait des sauts de joie. — Oui, c'étoit Matilde & Lindorf; le comte n'en peut plus douter; c'est sa sœur, c'est son ami qu'il presse dans ses bras. Quand ses sens se refuseroient à le croire, son cœur ému le lui diroit; sans pouvoir comprendre quel miracle les réunit, il en jouit avec transport: pendant quelques minutes, les noms de Lindorf, de Matilde, de Walstein, ma sœur, mon frère, mon ami, des cris de joie, des exclamations furent tout ce qu'on put articuler; le comte y mêloit le nom de Caroline: elle est ici, avec moi, dit-il enfin, chère Matilde, nous allions vous chercher.... Elle est ici! — Ma sœur est ici! s'écrie Matilde.... & plus légère qu'une biche, elle est déjà au bas de l'escalier, & bientôt dans les bras de Caroline, qui la reconnut aisément, au portrait que lui en avoit fait Lindorf, & plus encore à ses tendres caresses, & au nom de *chère sœur* qu'elle répète en l'embrassant: le comte & Lindorf la suivirent de près: la surprise de Caroline augmente, mais cette surprise, jointe au plaisir le plus pur, fut tout ce qu'elle éprouva. Lindorf n'est

plus que son frère & son ami, elle ne balance pas à l'embrasser, avec cette tendresse franche & naturelle qui caractérise si bien la véritable & simple amitié. Je puis donc vous appeller mon frère, lui dit-elle, & vous assurer de mon amitié ? Oh! combien j'aimerai l'ami de mon cher Walstein, & l'époux de ma chère Matilde. Cette manière ingénieuse, de rappeller, d'un seul mot, à Lindorf, les relations qui devoient les unir désormais, eut son effet : en apprenant qu'il alloit revoir Caroline, il s'étoit senti si ému, si peu sûr de lui même, qu'il avoit tremblé de cette entrevue ; mais la manière dont elle le reçut, le ton qu'elle sut mettre au peu de mots qu'elle prononça, la présence du comte, celle de Matilde.... Lindorf est surpris, lui-même, de ne plus voir dans cette Caroline, qu'il avoit si forte redouté, que la femme de son ami, la belle sœur de Matilde, une amie respectable, qui ne lui inspiroit plus que des sentimens doux & tranquilles qu'il osoit avouer. — Oui, lui répondit-il avec feu, oui, Caroline, appellez-moi votre frère, votre ami, l'ami de Walstein ; je sens que je suis digne de tous ces titres, qui me sont si chers, si précieux : & saisissant la main de Matil-

Digitized by Google

de : — Cher comte, vous me faisiez revenir, en me promettant le bonheur; voilà le seul où j'aspire; que je reçoive de vous cette main qui me fut promise une fois, & dont je vous jure que je sens tout le prix. On comprend la réponse du comte, elle fut accompagnée du plus vif desir d'apprendre quel étrange événement les avoit réunis; s'ils étoient mariés ou non; ce que c'étoit que cette blessure de Lindorf; où ils alloient, d'où ils venoient; enfin, l'explication d'une énigme, qui lui paroissoit impénétrable? L'on suppose & l'on espère que le lecteur partage un peu cette curiosité? qu'il aye donc la bonté de se transporter dans une chambre de la petite auberge, où cette singulière rencontre avoit eu lieu; qu'il se représente les quatre personnes les plus heureuses qu'il y eut alors sur la terre, éprouvant tout ce que l'amour & l'amitié ont de plus doux, assises autour d'une cheminée antique, parlant d'abord tous à la fois, faisant des questions les unes sur les autres, sans attendre les réponses. Voyez Matilde, la gentille petite Matilde, pleurer & rire tour-à-tour, embrasser son frère, & puis Caroline; tendre une main à son cher Lindorf, & tout-à-coup, d'un petit ton grave & sé-

Digitized by Google

rieux, leur impoſer ſilence à tous, & demander un quart-d'heure d'audience, pour raconter ſon hiſtoire, diſoit elle en ſe redreſſant, car je ſuis toute fière d'avoir une hiſtoire à faire : elle eſt preſque auſſi ſingulière, dit elle à ſon frère, que les beaux contes que vous me faiſiez, quand j'étois petite fille. On parvient à ſe taire, à l'écouter, on ſe ſerre autour d'elle ! elle s'adreſſe au comte, & commence ainſi : — Il y avoit une fois un oiſeleur.... — Un oiſeleur, s'écrièrent-ils tous à la fois ? — Eh ! oui, un oiſeleur, reprit-elle ſans ſe déconcerter. Avant que d'en venir à mon hiſtoire, je veux raconter, à mon frère, une petite fable, lui donner une queſtion à décider, & quoique vous diſiez, j'en reviens à mon oiſeleur, j'aurai bientôt fini. Il avoit attrappé par mille ruſes, un pauvre petit oiſeau, pour le faire tomber dans ſes filets. Oh ! comme il étoit malheureux le pauvre petit oiſeau, comme il ſe débattoit dans les pièges qu'on lui avoit tendus ; comme il appelloit tous ſes amis à ſon ſecours ! Mais l'oiſeleur faiſoit enſorte qu'aucun de ſes amis ne l'entendit. Enfin il vint une linote, voler autour des filets dont il étoit entortillé : pauvre petit oi-

ſeau, lui dit-elle, tu crierois bien plus fort, ſi tu ſavois ce qui t'attend; demain on coupera tes aîles, on t'ôtera pour toujours ta liberté, on t'enfermera avec un oiſeau que tu n'aimes point, & tu ne reverras jamais celui que tu as laiſſé dans les airs. Le petit oiſeau cria bien fort, la linote en fut touchée, & lui dit: voyons s'il n'y a pas moyen de te ſauver. Ils travaillèrent ſi bien, tous les deux, que crac, une maille du filet s'échappe, le petit oiſeau ſort la tête, & puis le corps, & puis les aîles, il les étend, il s'envole, & va tout joyeux retrouver ſes amis & le bonheur.

A préſent, mon frère, dites-moi lequel a tort, l'oiſeleur qui ôtoit au petit oiſeau ſa liberté, ou le petit oiſeau qui a ſu la retrouver. — Ah! c'eſt l'oiſeleur ſans doute, s'écria le comte, enchanté des graces, de la fineſſe & de la naïveté qu'elle avoit mis dans ſon apologue; le charmant petit oiſeau n'aura jamais tort avec moi; quand même ma raiſon le condamneroit, mon cœur l'approuvera toujours; elle ſe jetta dans ſes bras, de l'air le plus attendri. J'ai retrouvé mon frère, s'écria-t-elle, & ſa bonté touchante m'aſſure plus encore que je n'ai rien à me-

Digitized by Google

rapprocher. Oh ! comme j'ai bien fait de quitter les méchans qui me faisoient douter de son amitié. — Douter de mon amitié.... vous, Matilde ? Expliquez-vous de grâce. — Eh bien, reprit-elle avec vivacité, on a eu la cruauté de me dire... de me prouver même, que vous ne m'aimiez plus ; que vous ne m'écriviez plus ; que vous ne me verriez plus ; que vous me défendiez de penser à Lindorf ; que vous m'ordonniez d'épouser Zastrow ; que vous étiez reparti pour la Russie : enfin que je n'avois plus de frère, car c'étoit la même chose.... Ici la respiration lui manqua, & des torrens de larmes couloient sur ses jolies joues rondes & couleur de rose ; elle sourioit en même temps, & ces pleurs ressembloient à ces ondées subites d'été, lorsque le soleil éclaire l'horison, & qu'on voit à travers les grosses gouttes de pluie, briller des nuages blancs, mêlés d'un rouge tendre. Ne suis-je pas bien enfant, dit-elle quand elle put parler, je sais que tout cela n'est pas vrai, je jouis du contraire ; vous êtes là, vous m'aimez, & la seule supposition m'afflige encore : mais me voilà consolée, & prête à vous donner tous les détails que vous voudrez sur l'histoire du petit oiseau.

Digitized by Google

Avant qu'elle commençât, le comte lui fit plusieurs questions sur ce qu'on avoit supposé contre lui. Sa tante avoit intercepté & soustrait la lettre où il promettoit à sa sœur de venir bientôt à Dresde, & de la laisser libre. Elle arrangea à sa manière celle qu'il lui écrivoit à elle, & la lut à Matilde ; le desir qu'elle épousât Zastrow, fut changé en *ordre positif* ; le voyage de Lindorf en Angleterre, devint *une inclination, & un projet de mariage avec une Angloise* ; la lettre du comte, datée de *Ronebourg*, le fut de *Pétersbourg* ; & l'innocente Matilde voyant l'écriture de son frère, fut la dupe de tous ces artifices. La prochaine arrivée du comte alloit sans doute les découvrir, mais on espéroit engager Matilde à se marier auparavant ; & puisque le comte le *desiroit*, il pardonneroit aisément.

Il est certain qu'avec un caractère moins décidé que celui de Matilde, sa tante seroit parvenue à son but ; mais elle trouva une fermeté, une résistance que rien ne put ébranler. Elle paroissoit inconcevable au jeune de Zastrow, qui n'avoit pas imaginé jusqu'alors qn'une femme put résister au bon ton, aux graces, à l'élégance qu'il avoit acquise dans ses voyages ; un an de séjour à Paris, des liaisons

Digitized by Google

de jeu avec quelques roués à la mode, des ſuccès payés au poids de l'or, avec des actrices, l'avoient ſi pleinement convaincu de ſon mérite irréſiſtible, qu'il croyoit n'avoir qu'à paroître pour tout ſubjuguer, ſans ſe donner la moindre peine. Il laiſſoit à ſa tante le ſoin de faire ſa cour, & penſoit que Matilde lui en devoit de reſte, quand il lui avoit juré ſur *ſa parole d'honneur*, qu'elle étoit *jolie comme un ange*, que ſa *forme* étoit délicieuſe, que ſa phyſionomie avoit quelque choſe de français, qu'elle étoit preſque auſſi bien que Mademoiſelle T. de l'Opéra, qu'elle chantoit comme Mademoiſelle R.; que dès qu'elle ſeroit ſa femme, il la meneroit à Paris, où certainement elle feroit *ſenſation*, & cela ſe diſoit en ſe regardant au miroir, en admirant ſa jambe, en s'interrompant pour montrer une breloque nouvelle, une mode du jour.

Voilà, diſoit Matilde, quel eſt l'être dont ma tante eſt enthouſiaſmée, auquel elle vouloit unir mon ſort, & dont elle ne ceſſoit de me vanter la figure, l'eſprit & la paſſion. Pour moi, j'avoue que je n'ai ſu voir qu'un homme bien blond, bien blanc, bien fade, bien vain, bien ſuffiſant, bien égoïſte, n'aimant que lui

Digitized by Google

seul au monde, & ne me faisant l'honneur de penser à moi, que parce que j'étois le sœur du favori du Roi, & l'héritière de Madame de Zastrow. Je ne cachois point ma façon de penser à ma tante, ni sur son neveu, ni sur Lindorf: elle savoit combien je haïssois l'un, & combien j'aimois l'autre, & ne cherchoit qu'à détruire ces deux sentimens. Vous voyez bien, me disoit-elle, que votre frère a changé d'avis. — Oui, ma tante, mais son avis ne change pas mon cœur. --- Votre Lindorf ne vous aime plus. --- Est ce que je dois me punir de son infidélité ?--- Vous ne le reverrez jamais. --- A t-on besoin de voir pour aimer, & pour tenir ce que l'on a promis ? --- Mais sa légèreté vous dégage. --- Point du tout, c'est lui que sa légèreté dégage; mais si je ne suis pas légère, est-ce ma faute à moi ? Dépend-il de lui, de vous, de moi-même, de qui que ce soit au monde, que je ne l'aime plus, & que j'en aime un autre ? Ces conversations finissoient ordinairement assez mal; j'étois tour-à-tour grondée, caressée, flattée, menacée; & malgré tout mon courage, j'étois au désespoir. Enfin je pris le parti d'écrire, non pas à vous, mon frère, je vous croyois au fond de la Russie; on

Digitized by Google

auroit pu me marier dix fois, avant votre réponse; j'étois d'ailleurs un peu piquée de votre abandon, de votre silence, & j'écrivis à Lindorf. --- A Lindorf, en Angleterre, & saviez-vous son adresse? --- Je ne savois pas même s'il étoit bien vrai qu'il y fût. Quelquefois je me donnois le plaisir de croire qu'on ne m'avoit dit que des mensonges; cependant tout sembloit les confirmer. J'écrivis donc : ce fut un moment de bonheur & de consolation, & quoique ma lettre restât dans mon porte-feuille, dès qu'elle fut écrite, je me crus beaucoup moins malheureuse. Il est vrai que j'avois un léger espoir de découvrir au moins si Lindorf étoit en Angleterre, & peut-être même de la lui faire parvenir. Voici sur quoi je le fondois. A mon arrivée à Dresde, Mademoiselle de Manteul, fille aimable, mais plus âgée que moi, m'avoit prévenue par mille politesses; les liaisons de sa famille avec ma tante me mettoient à même de la voir souvent; ayant perdu depuis long temps sa mère, vivant seule avec un vieux père goutteux, & un frère cadet, elle jouissoit d'une liberté qui rendoit sa maison & son commerce très-agréables pour une jeune personne; elle étoit continuellement chez moi, ou m'attiroit chez

Digitized by Google

elle : flattée de l'amitié que me témoignoit une grande demoiselle de vingt-cinq ans, je répondis à ses avances, & nous finîmes par nous lier autant que la différence de nos âges pouvoit le permettre ; quoiqu'elle fît tout au monde pour me faire oublier cette différence, & que je désirasse avec passion d'avoir une confidente, je n'avois point encore osé lui avouer le secret de mon cœur : un air un peu décidé, suite de son éducation, sa liaison intime avec ma tante, à qui elle faisoit une cour assidue, l'amitié qu'elle témoignoit à M. de Zastrow, tout me faisoit craindre de trouver en elle un censeur de plus ; il me sembloit que je me serois plus volontiers confiée à son frère, dont l'âge étoit plus rapproché du mien, & que son caractère doux & sensible devoit rendre plus indulgent, mais il étoit lié aussi avec M. de Zastrow ; d'ailleurs, il paroissoit éviter les occasions d'être avec moi, plutôt que de les rechercher, & peu de temps après il annonça qu'il alloit voyager pour quelques années. Oh ! quand j'appris qu'il commençoit par l'Angleterre, comme mon cœur palpita, comme j'aurois voulu lui confier alors mon secret, le prier de s'informer de Lindorf, le charger de ma lettre ; j'en cherchai le moment : mais

Digitized by Google

trop occupé des préparatifs de son départ, des regrets de quitter sa famille, je le vis peu, ou plutôt je ne pus prendre sur moi d'entamer avec lui cette conversation; souvent je m'approchois de lui, je lui parlois de son départ prochain, de l'Angleterre; mais si je voulois essayer d'ajouter un mot sur l'objet qui m'intéressoit uniquement, je me troublois, je ne savois plus comment m'exprimer, & je finissois par me taire, en rougissant comme si j'avois parlé, ou qu'on eût pu deviner ma pensée. Mademoiselle de Manteul, presque toujours en tiers avec nous, voyoit mon embarras & l'augmentoit par ses plaisanteries.

Enfin son frère étoit parti que je cherchois encore comment je pourrois m'y prendre pour lui parler de Lindorf, & lui donner ma lettre; je fus désolée d'avoir manqué cette occasion de la lui faire parvenir.

Il me restoit une ressource, mon amie pouvoit l'envoyer à son frère, mais il falloit pour cela lui faire un aveu complet, l'intéresser à mon amour: pour amener cette confidence, je lui parlois à tout moment de l'Angleterre, de son frère, des lettres intéressantes qu'elle en recevoit, du bonheur d'avoir une correspon-

Digitized by Google

danse avec quelqu'un qu'on aime; & je n'avois pas encore osé prononcer le nom de Lindorf. Un matin elle entre chez moi, & jette une lettre sur mes genoux: tenez, me dit-elle, vous qui croyez qu'il est si doux de recevoir des lettres, je vous fais présent de celle là; aussi bien, elle auroit dû vous être adressée: mon frère m'écrit il est vrai, mais c'est uniquement pour me parler de vous. — De moi? — Oui de vous, petite méchante; vous êtes la cause de son absence; vous me privez de mon frère: lisez, & rappellez-le bien vîte. Je n'y comprenois rien encore; j'ouvris presque machinalement, & je fus bientôt au fait: le jeune Manteul confioit à sa sœur des sentimens que j'étois bien loin de pouvoir partager, & qui m'affligèrent; je ne voulois pas lire plus loin que la première page. Bon Dieu! de quel plaisir j'allois me priver; mon amie m'oblige à continuer; je tourne ce papier, avec un mouvement de dépit & de chagrin; à peine ai-je parcouru des yeux cette seconde page, que j'entrevois au bas, un nom...... Oh! comme mon chagrin s'évanouit pour faire place au plaisir le plus pur; c'est ce nom si cher à mon cœur, si présent à ma pensée; oui, c'est le nom de mon bon ami

Digitized by Google

Lindorf, que je vois en toutes lettres : *M. le baron de Lindorf, capitaine aux gardes.* Ah ! je ne me trompe point, c'est lui, c'est bien lui-même, j'ai déjà lu l'article en entier ; j'ai fait un cri de joie, j'ai pressé la lettre contre mon cœur, contre mes lèvres ; j'ai pleuré & ri tout à la fois, comme si j'eusse été seule ; & voyant tout-à-coup, devant moi, la mine étonnée de Mademoiselle de Manteul, je me suis jettée dans ses bras, & j'ai caché dans son sein mon trouble & mon émotion : elle m'en demande la cause, elle me fait relever doucement. Matilde, me dit-elle, mais ma chère Matilde, qu'est-ce que vous avez donc ? Qu'est-ce qui vous agite de cette force ? — Ah ! voyez, voyez, lisez vous-même, lui dis-je, en lui montrant l'article de la lettre ; je vous expliquerai tout : & pendant qu'elle lit, je cache encore mon visage sur son tablier.

« J'ai eu le bonheur, disoit M. de Man-
« teul à sa sœur, de rencontrer, à Ham-
« bourg, M. le baron de Lindorf, ca-
« pitaine au gardes du Roi de Prusse, &
« cette connoissance deviendra, j'espère,
« une liaison intime ; nous avons fait la
« traversée ensemble, nous avons pris un
« même logement, nous ne nous quittons

" point, & nous nous convenons à mer-
" veille : il eſt comme moi, triſte, occu-
" pé ; il regrette auſſi ſa patrie ; ſans en
" être encore aux confidences, je parierois
" que ſon cœur n'eſt pas plus libre que
" le mien."

Ah ! m'écriai-je alors, en relevant la tête & joignant les mains ; il n'eſt pas vrai donc qu'il aime en Angleterre, qu'il s'y marie, qu'il y eſt depuis ſix mois. Oh ! mon cœur me le diſoit bien. — Mais qui donc, reprit mon amie ? Connoiſſez-vous ce baron de Lindorf ? — Si je le connois ? ..... — Mais l'aimeriez-vous ? — Ah ! ſi je l'aime ? ... Enfin, de queſtions en queſtions, je fis à Mlle. de Manteul une confidence entière de mes ſentimens & de ma ſituation actuelle ; je lui racontai, mon cher frère, vos liaiſons avec Lindorf, votre deſir de nous unir ; mais il faut toujours garder pour ſoi quelque petite choſe, je ne lui dis pas comme vous aviez changé ; je lui confiai cependant les doutes qu'on me donnoit ſur Lindorf ; ſon ſilence ſembloit les confirmer. Cependant il étoit poſſible, & je cherchois à me le perſuader, que la difficulté de me faire parvenir ſes lettres en fût la cauſe. Mon frère n'étoit plus dans ſes intérêts, il le ſavoit ſans doute, & cette

Digitized by Google

tristesse, & cet air *occupé*, & ces *regrets sur sa patrie*, & cet *attachement* que Manteul lui soupçonnoit, rien ne m'étoit échappé, & tout ranimoit mes espérances.

Mon amie m'avoit écouté avec l'intérêt le plus vif & le plus marqué. Quand j'eus fini, elle m'embrassa tendrement. Pauvre petite Matilde, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plutôt tout cela ? Votre confiance me fait un plaisir si grand, & vous me la refusiez ? — Je craignois que vous ne prissiez contre moi le parti de Zastrow. — Moi ? oh ! comme j'en suis éloignée ; je ne puis assez approuver votre résistance, mais vous finirez peut-être par céder. — Ah ! jamais, jamais de ma vie je ne puis, je ne veux aimer que Lindorf. — Dites aussi que vous ne devez aimer que lui ; vous devez vous regarder comme absolument engagée, comme déjà mariée ; ce seroit un crime, un parjure que d'en épouser un autre. — Ah ! je le pense bien aussi ; mais ..... — Mais qu'est-ce qu'il fait en Angleterre, ce Lindorf ? — Hélas ! je l'ignore, je ne puis le comprendre ; depuis plus de six mois je n'ai pas de ses nouvelles. — Et vous pouvez rester ainsi ? que ne lui écrivez-vous ? — C'étoit aller à mon but ; aussi

Digitized by Google

je répondis vivement : oh ! je lui ai écrit. — Eh bien ? — Ma lettre est dans mon porte feuille. — Il est sûr qu'elle y produit un grand effet. Enfant que vous êtes, donnez-la moi cette lettre, elle partira ce soir, & votre ami l'aura dans huit jours. — Comme je l'embrassai ! cependant les sentimens de son frère me revinrent dans l'esprit : quelle bonté charmante ! sacrifier les intérêts de son frère aux miens. Je craignis d'en abuser, & je dis en hésitant : mais M. de Manteul, voudra-t-il ? ... La commission est un peu cruelle, j'en conviens, mais il faut le guérir, assommer tout-à-coup cet amour inutile ; c'est lui rendre un service : allons, donnez. —

La lettre étoit sortie ; je me la laissai doucement arracher : elle étoit déjà cachetée. — Lui promettez-vous positivement, me dit mon amie en la prenant, de n'être jamais qu'à lui ? de ne pas épouser Zastrow ? — Oh ! très positivement. — Fort bien, cela tranquillise ma conscience ; je crois de servir deux époux persécutés. A présent laissez-moi faire & soyez sûre de mon zèle ; en attendant la réponse à cette lettre, il faut gagner du temps. Envoyez moi souvent Zastrow, je lui parlerai, je le flatterai : vous ne

Digitized by Google

prendriez jamais ſur vous de le tromper. ---Oh! non, car je ne ceſſe de lui répéter que j'aimerai toujours Lindorf.--- Et qu'eſt-ce qu'il vous répond? --- Qu'il ne croit pas à la conſtance éternelle.--- Il n'y croit pas! Ah! je le comprends bien; mais on ſaura lui prouver de quoi les femmes ſont capables, n'eſt ce pas, chère Matilde? — Je le lui promis de bien bonne foi, & je rentrai chez moi, plus décidée que jamais à la réſiſtance la plus ferme. — (Ici le comte s'approcha de Lindorf, & lui dit en riant quelques mots à l'oreille, auxquels il répondit ſur le même ton. Les Dames, & ſur-tout Matilde, vouloient ſavoir ce que c'étoit? — Vous le ſaurez, je vous le promets; mais, chère Matilde, achevez votre hiſtoire; vous en étiez à la tendre amitié de Mademoiſelle de Manteul.)---

Jamais, peut-être, reprit Matilde avec feu, il n'en fut de pareille; on eut dit, à voir le vif intérêt qu'elle mettoit dans nos entretiens, à ſon empreſſement, à ſon zèle, que c'étoit elle qui me confioit le ſecret de ſon cœur, & qu'il s'agiſſoit de ſon propre bonheur: elle animoit, elle ſoutenoit mon courage. Une fille de vingt-cinq ans pouvoit-elle ſe tromper? Je me ſerois peut-être défiée de

Digitized by Google

moi-même, mais autorisée par une raison de vingt-cinq ans, je crus n'avoir rien à me reprocher : je persistai donc plus que jamais dans mes projets de résistance, & j'attendois avec impatience, mais sans effroi, la réponse de Lindorf, sûre qu'il me diroit au moins la vérité : si je n'étois plus aimée, j'avois pris mon parti. --- Qu'auriez-vous donc fait, demanda Caroline avec vivacité? --- Tous mes efforts pour l'oublier aussi, mais en même temps le vœu de ne point me marier, de ne plus me fier du tout à ce sexe perfide, je n'ai jamais compris qu'on pût aimer deux fois. Ce mot, dit bien innocemment, porta une atteinte douloureuse au cœur de la sensible Caroline : elle rougit excessivement, baissa ses beaux yeux, les releva à demi sur son époux ; & les baissa de nouveau ; il vit ce charmant embarras, il en jouit un instant avec délice, baisa tendrement la main de Caroline, puis s'adressant à Lindorf : Mon ami, lui dit-il, vous approuvez sans doute la façon de penser de Matilde, & peut-être avez-vous raison, mais chacun à la sienne, & pour moi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux, & de plus flatteur, que d'être le second objet de l'attachement d'une femme délicate &

Digitized by Google

ſenſible ; je compterois mille fois plus ſur la durée de cet attachement que ſur celle d'un cœur qui n'auroit pas appris à ſe défier de lui-même. — Comment, s'écria Matilde, c'eſt mon frère qui prêche l'inconſtance ? — Je ne donne pas ce nom à une ſeconde inclination, & je n'en permets que deux. — Pas davantage ? — Oh ! non sûrement pas davantage, dit Caroline à demi-voix, en preſſant contre ſon cœur la main du comte. — Pour moi, reprit Matilde, je trouvois à Dreſde que c'étoit déjà beaucoup trop d'une fois, & que nous autres femmes nous ſommes bien dupes d'aimer ; l'amour ne nous donne que des tourmens, & ſi peu à ces hommes. Monſieur s'amuſoit tranquillement à Londres, pendant que j'étois grondée, perſécutée, déſeſpérée du matin au ſoir, je me trouvois cependant bien moins malheureuſe depuis que j'avois une amie, à qui je pouvois ouvrir mon cœur. Eh ! quelle charmante amie, elle entroit ſi bien dans toutes mes idées, elle approuvoit ſi fort mon amour & ma conſtance, elle me diſoit tant de bien de Lindorf, & tant de mal de Zaſtrow ; & cependant elle pouſſoit la complaiſance pour moi, au point de le recevoir, de l'entretenir à

ma place pendant des heures entières ; elle me conseilla même de l'inviter toujours dans les petites soirées que nous passions ensemble. C'est un moyen de le contenter qui ne vous expose point, me disoit elle, & dont votre tante vous saura gré ; je vous promets de ne point vous quitter, d'être toujours là ; il n'est rien que je ne fasse pour vous.

En effet ma tante étoit de meilleure humeur, elle ne me parloit plus de rien, & j'espérois gagner au moins un peu de temps ; mais il y a trois jours qu'elle m'apporta deux grands papiers, en m'ordonnant de les lire, de signer l'un des deux à mon choix, & de les lui rapporter ; elle me laissa bien surprise. Deux grands papiers qui ressembloient à deux contrats ; me donnoit-on à choisir entre Lindorf & Zastrow ? j'eus une courte espérance : j'ouvre, je lis & je vois que tous deux regardent cet odieux Zastrow, que je haïssois tous les jours davantage. L'un de ces papiers étoit bien comme je l'avois pensé, mon contrat de mariage avec lui, où il ne manquoit que ma signature, & par lequel ma tante m'assuroit son héritage en entier ; l'autre étoit une donation dans les formes de ce même héritage à M. de Zastrow, si je m'obstinois

Digitized by Google

à le refuser. Oh comme je fus contente qu'on me laissât le choix! comme je signai bien vîte cette donation! comme je l'apportai en sautant dans l'appartement de ma tante! son neveu étoit avec elle : tenez, leur dis-je en entrant, voilà qui est fait; c'est de bien bon cœur que j'ai signé. M. de Zastrow, toujours vain & présomptueux, ne mit pas un instant en doute que ce ne fut le contrat; il se jetta à mes pieds, me remercia mille fois de ma condescendance. --- Je suis charmée qu'elle vous rende heureux, Monsieur, lui dis-je en riant : mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je n'y ai aucun mérite, je vous assure, j'ai suivi mon goût. --- Alors ses transports redoublèrent & j'eus la malice d'arrêter un instant sur cette phrase. --- Oui, Monsieur, repris-je lentement, mon goût... pour la liberté :....d'ailleurs ma tante est maîtresse de ses bontés, & jamais je n'ai desiré un instant de jouir de ces biens qu'on mettoit en balance avec le plus grand de tous; le droit de disposer de son cœur & de sa main.

Zastrow se releva d'un air surpris; ma tante avoit ouvert les papiers, & savoit déjà lequel étoit signé. La colère se peignoit dans ses yeux; je ne lui laissai pas

Digitized by Google

le temps de l'exhaler ; je me mis à ses genoux, je baisai mille fois ses mains, & je lui disois : " ma tante, ma chère tante, ne vous fâchez pas, tout est bien à présent ; ne parlons plus de mariage, ni d'un heritage auquel je ne veux pas seulement penser, & dont la seule idée est un tourment pour mon cœur ; déchirons ce contrat : & en disant cela, je le pris & le mis en mille pièces --- Laissons subsister cette donation à M. de Zastrow : les hommes ont plus besoin de richesses que nous ; moi je n'en veux point d'autre que votre amitié, celle de mon frère & l'amour de Lindorf, ou du moins la liberté de l'aimer toute ma vie. M. de Zastrow trouvera tant de femmes qui voudront de son amour, qui n'aimeront pas Lindorf, qui le rendront plus heureux que moi ; & quand vous aurez fait mourir de chagrin votre petite Matilde, où la retrouverez vous ? "

Je crus qu'elle alloit s'attendrir & céder à mes instances. Zastrow se promenoit dans la chambre à grands pas d'un air furieux ; elle me releva tendrement en me serrant la main, puis se tournant de son côté : vous l'entendez, mon neveu, lui dit-elle, qu'en pensez-vous ? .... Ce que je pense, madame, dit-il

Digitized by Google

en me rappellant cette phrase, *elle a promis, demain elle signera, après demain vous l'épouserez* : plutôt la mort, répétai-je avec effroi ; mais ce qu'elle avoit ajouté me rendoit un peu d'espérance : — *le frère dira ce qu'il lui plaira, nous ne le craindrons plus.* — On le craignoit donc ce cher frère que je croyois du parti de mes persécuteurs ; il ne l'étoit donc pas, on m'avoit trompée ; il me restoit donc un appui, un protecteur, un ami sur qui je pouvois compter. Hélas ! dans ma joie de l'avoir retrouvé cet ami, ce bon frère, j'oubliois la distance qui nous séparoit, & que c'étoit le lendemain qu'on vouloit disposer de mon sort. J'étois agitée de mille pensées différentes, lorsque Mlle. de Manteul entra chez moi ; je lui tendis les bras dès que je l'apperçus : venez au secours de votre malheureuse amie, lui dis-je en pleurant.

Je n'imaginois pas encore jusqu'où peut aller l'amitié : elle étoit aussi pâle, aussi tremblante, aussi émue que moi-même : je sais tout, me répondit-elle d'une voix altérée ; je sors de chez votre tante : qu'avez-vous fait, Matilde ? vous avez promis d'épouser Zastrow ! — Je l'ai vu prêt à se tuer. — Bon ! Les hommes ne

Digitized by Google

ſe tuent pas toutes les fois qu'ils le diſent ! Mais qu'eſt ce que vous ferez ; tiendrez-vous cette fatale promeſſe ? rappellez-vous toutes celles que vous avez faites à Lindorf ?—Eh ! penſez-vous que je les oublie ? lui dis-je avec impatience ; elles ſont toutes écrites-là, dans mon cœur ; on me l'arracheroit plutôt que de les effacer : mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit à préſent, c'eſt de me ſouſtraire à cet odieux mariage. Dites, ma chère amie, ne ſavez-vous aucun moyen de le retarder au moins juſqu'à ce que j'aie écrit à mon frère ? Il me protégera, j'en ſuis sûre à préſent ; je viens d'entendre un mot : ah ! s'il n'étoit pas en Ruſſie, mon parti ſeroit bientôt pris. — Comment, me dit mon amie, qui paroiſſoit rêver à quelque choſe, quel parti ? qu'eſt-ce que vous feriez ? — Je ne balancerois pas, je partirois, je partirois, je m'échapperois ſecrètement, j'irois le joindre. — Quoi, me dit-elle avec tranſport ! vous auriez ce courage ? — En doutez-vous un inſtant ? — Je vous admire, me dit-elle en m'embraſſant ; en effet, c'eſt le ſeul parti que vous ayez à prendre ; j'y penſois, mais je n'oſois vous le propoſer. Hélas, lui dis-je, c'eſt une chimère impoſſible ; mon frère eſt en Ruſſie, c'eſt

Digitized by Google

dit-il d'un air tragique & menaçant, c'eſt que je veux Matilde ou la mort : en même temps il tire ſon épée, oui, en vérité, ſon épée, & parut prêt à ſe tuer ; je m'élance & je ſaiſis ſon bras : ma tante faiſoit les hauts cris, diſoit qu'elle ſe trouvoit mal, je ne ſavois auquel courir : enfin je ne pus les calmer tous les deux, qu'en leur promettant de faire tout ce qu'on voudroit, & j'étois moi-même ſi fort émue & tremblante qu'à peine pus-je articuler ce peu de mots, qui produiſit un grand effet ; l'épée ſe remet dans le fourreau ; la tante ſe ranime, m'embraſſe & me prie de ſigner tout de ſuite. Heureuſement j'y avois mis bon ordre, & les pièces du contrat, éparſes ſur le tapis, avertirent qu'il falloit premièrement en faire un autre : on remit donc la ſignature au lendemain, mais on voulut que je renouvellaſſe ma promeſſe ; le moment de la terreur étoit paſſé, je frémis de ce qu'elle m'avoit fait faire, de cet engagement que j'avois pris ſans ſavoir ce que je diſois ; & quand il s'agit de le confirmer encore, mon cœur ſe ſerra au point d'en perdre connoiſſance ; on fut obligé de m'emporter dans ma chambre & de me mettre au lit : le mouvement me ranima,

Digitized by Google

je ne pouvois encore ni parler ni ouvrir les yeux, mais j'entendois ce qu'on disoit autour de moi : on me croyoit toujours complètement évanouie, & ma tante disoit à M. de Zastrow : " Ne vous alarmez " pas, mon neveu, cela n'est rien, nous " l'avons aussi un peu trop effrayée, mais " le plus difficile est fait ; elle a promis ; " demain elle signera, après demain vous " l'épouserez, & le frère dira tout ce qui " lui plaira, quand la chose sera faite nous " ne le craindrons plus : pour le moment " il faut la laisser tranquille." Ils sortirent en me recommandant aux soins des femmes qui m'entouroient. —

Oh ! combien j'avois à penser, & comme je renvoyai bien vîte tout le monde : dès que j'eus repris tout-à-fait mes sens, je repassois sur chaque mot que ma tante avois prononcé ; il n'y en avoit pas un seul qui ne fut un sujet de surprise, de colère, de crainte, de douleur, & même aussi de joie.—*Nous l'avons trop effrayée*, disoit-elle ; quoi, cette scène dont j'avois été si cruellement la dupe, n'étoit donc qu'une comédie, un jeu concerté entre ma tante & ce Zastrow, pour obtenir mon consentement ? J'en fus indignée, & de ce moment-là je ne me regardai plus comme engagée ; je frémissois cependant

elle le feuilletta : oui justement, reprit-elle, Lindorf doit avoir reçu votre lettre avant-hier, il ne se doute guères, je crois, que sa réponse vous trouvera mariée. --- Cruelle amie, lui dis-je avec dépit, est-ce ainsi que vous me consolez, que vous venez à mon secours?—Qu'est-ce que vous voulez que je dise à une petite fille foible & timide, qui ne sait elle-même ce qu'elle veut ou ne veut pas? Quand on n'ose rien entreprendre pour se tirer d'affaire, il ne reste d'autre parti que celui d'obéir; & je vous promets qu'avant deux jours vous serez baronne de Zastrow. --- Jamais, jamais de ma vie, repris-je avec feu, en mettant sa main sur sa bouche, cet odieux nom ne deviendra le mien; je vous prouverai qu'une *petite fille* peut avoir de la fermeté; je saurai mourir s'il le faut. --- Et pourquoi mourir, quand on peut vivre & vivre heureuse? --- Oh, j'aime beaucoup mieux mourir que d'aller ainsi toute seule à Berlin; cela m'est beaucoup plus facile, je ne sais point le chemin de Berlin; je me perdrois mille fois avant que d'y arriver, & je crois que jamais je n'aurai la force d'aller jusques-là. --- Elle éclata de rire : pauvre enfant, & vous avez pensé que je vous proposois d'aller à Berlin, seule, à

Digitized by Google

pied, comme une héroïne fugitive, déguiſée en payſanne, ſans doute, un grand chapeau de paille ſur les yeux, un petit paquet noué dans un mouchoir; & là-deſſous un air du nobleſſe & de diſtinction qui vous trahit: il n'y manqueroit plus que la diligence, où l'on vous donne une place, pour être dans le grand coſtume des romans; cela ſeroit ſans doute beaucoup plus intéreſſant, mais peut-etre moins sûr que ce que je vais vous propoſer: j'ai une ancienne femme de chambre, mariée avec un des maitres de la poſte de cette ville; elle m'eſt entièrement dévouée; ſon mari vous donnera une chaiſe, des chevaux, vous conduira lui-même; elle vous accompagnera juſque chez votre frère, & vous pourrez attendre chez elle le moment de partir; voyez ſi cela vous convient, ou ſi vous aimez mieux épouſer Zaſtrow: c'eſt comme vous voudrez, mais il n'y a point de milieu; il faut vous décider ſur-le-champ pour Zaſtrow ou pour la fuite; paſſé ce moment je ne pourrai plus vous ſervir. —

Je ne balance plus, lui dis-je vivement; oh! que je ſuis heureuſe d'avoir une amie comme vous! Oui, je veux partir, joindre mon frère, me conſerver à

trop loin, je n'irois jamais jusques là. — Il est vrai que c'est difficile, dit-elle en hésitant ; mais n'avez-vous pas à Londres un oncle maternel ? — Oui, mylord Seymour. — Eh bien, si vous alliez vous mettre sous sa protection. — Y pensez-vous bien, repris-je vivement, que j'aille en Angleterre à présent ? & Lindorf — Eh bien, Lindorf y est : je ne croyois pas que ce fût une raison pour vous d'éviter ce pays là. — Ah ! ma chère amie, lui dis-je en secouant la tête, je suis perdue si vous n'avez que ce moyen à m'offrir ; j'aimerois mieux la Russie, toute impossible qu'elle est, & ce n'est qu'auprès de mon frère que je veux chercher un asyle. Je le dis avec tant de fermeté qu'elle n'insista pas, mais elle me demanda l'explication *de ce mot* que j'avois entendu : je la lui donnai ; elle en parut frappée comme d'un trait de lumière, & me dit tout-à-coup : puisqu'on vous trompe sur une chose, on peut bien vous tromper sur une autre ; je ne sais, mais je parierois que votre frère n'est point en Russie ; il me semble aussi avoir entendu quelques mots ; laissez-moi retourner auprès de votre tante, je la ferai parler & nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Digitized by Google

Elle ſortit & ne tarda pas à rentrer; la joie brilloit dans ſes yeux : je ne me ſuis point trompée dans mes conjectures, me dit-elle en rentrant, on vous en impoſoit; votre frère eſt à Berlin, marié avec une femme charmante: on vous a ſouſtrait ſes lettres; on vous cache qu'il doit venir ici dans quelque-temps, & l'on eſt décidé à vous marier de force ou de gré avant qu'il arrive: demain vous ſerez obligée de ſigner ce contrat; on eſt décidé à paſſer ſur tout, à vous conduire la main s'il le faut; & le jour ſuivant vous ſerez mariée: voilà ce que votre tante vient de me confier. " Elle a promis, dit-" elle, il faudra bien qu'elle tienne ſa " promeſſe."

Oh, mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je, que ferai-je? & vous m'annoncez tout cela comme ſi c'étoit un bonheur. — Je penſois que c'en étoit un d'apprendre que votre frère eſt à Berlin; il ne tient qu'à vous à préſent d'éviter cette tyrannie, — Ah, oui ſans doute.... mais.... mais....... — Comment donc! & ce courage que vous aviez tout à l'heure, le voilà tout-à-fait évanoui? Pauvre Matilde, vous céderez, je le vois; vous n'aurez jamais la fermeté de refuſer: & ſortant de ſa poche un petit almanach,

Digitized by Google

qu'on s'appercevra de votre évaſion, on viendra ſans doute vous chercher ici; là du moins vous ſerez en sûreté, & nous fixerons avec elle & ſon mari le moment du départ. Si vous n'avez point d'argent je puis encore y ſuppléer. —

Je la raſſurai ſur cet article; grâce à vos bontés, j'étois toujours en fonds. Dès qu'elle m'eut conduite chez Marianne, qui conſentit à tout ce qu'elle vouloit, elle m'y laiſſa. On viendroit sûrement chez elle pour ſavoir ſi j'y étois; elle devoit s'y rendre pour détourner les ſoupçons. Dès que je fus ſeule, je penſai douloureuſement à l'inquiétude affreuſe où ſeroit ma tante, ſi je la laiſſois dans l'ignorance totale de ce que j'étois devenue; j'avois bien aſſez de torts avec elle ſans les aggraver encore, & je réſolus de réparer au moins celui-là; je me fis donner du papier, de l'encre, une plume, & j'écrivis à-peu près ceci.

« J'apprends dans cet inſtant, ma chère tante, que mon frère eſt à Berlin; mon impatience de le voir eſt ſi vive que je pars ſans vous demander une permiſſion que vous m'auriez peut-être refuſée; je m'épargne au moins par là le regret de vous déſobéir encore. C'eſt bien aſſez pour moi d'emporter celui de vous avoir

déplu par ma réſiſtance. Oh ! ma tante, pourquoi m'avez-vous forcée à vous déplaire, à vous refuſer quelque choſe ; pourquoi me forcez-vous aujourd'hui à vous quitter, à m'eloigner de vous ? Il m'eut été ſi doux de vous conſacrer ma vie, ma volonté ! M. de Zaſtrow eſt trop délicat, ſans doute, pour ne pas ſentir qu'une promeſſe, arrachée par la terreur & démentie par la cœur, n'engage à rien. J'éſpère qu'il ne penſera plus à ſe tuer, à préſent que je ne ſuis plus là pour l'arrêter ; je lui conſeille fort de vivre, & ſur-tout d'être heureux ſans Matilde."

Je chargeai un des enfans de Marianne de porter ce billet au portier de l'hôtel de Zaſtrow, & de le lui remettre ſans dire de quelle part. Plus tranquille lorſque je pus penſer que ma tante le ſeroit, j'attendis aſſez patiemment Mlle. de Manteul qui m'avoit promis de me revoir, & qui vint en effet aſſez tard.—

Vous n'avez pas de temps à perdre, me dit elle, partez à la pointe du jour ; Zaſtrow s'obſtine encore à vous chercher dans la ville chez toutes vos connoiſſances ; il ſort de chez moi, & je l'ai confirmée dans cette idée, qui ne peut durer, mais qui vous donnera le temps de vous éloigner : quel bonheur que vous

Lindorf : mais cependant il eſt affreux de quitter ainſi ma tante, de la tromper.— Plaiſant ſcrupule ; ne vous donne-t-elle pas l'exemple, ne vous trompe-t elle pas indignement ? — Il eſt vrai, mais ſi j'éſſayois encore de la toucher. — Cela ſeroit bien inutile, elle s'attend à vos pleurs, à vos perſécutions, à vos évanouiſſemens mêmes, & loin d'en être touchée on en profiteroit peut-être. — Ah, je partirai ! m'écriai-je ; je ne ſens plus ni remords, ni ſcrupules, on en agit trop indignement avec moi, & je n'ai plus que l'inquiétude de ſortir ſans être apperçue. — Rien n'eſt plus aiſé, mettez mon manteau, mon voile, on croira que c'eſt moi, & je ſaurai bien m'échapper ſans être apperçue. Vous irez m'attendre chez moi, où je vous joindrai bientôt. (Mlle. de Manteul n'eſt pas difficultueuſe, dit le comte en ſouriant.)

Vous ne pouvez vous faire une idée de ſon zele, de ſon activité ; j'étois incapable de penſer à rien ; dans un inſtant elle raſſembla ce que je voulois emporter avec moi, m'aida à me lever, à m'habiller, m'enveloppa dans ſa grand peliſſe, dans ſon voile de taffetas, m'ouvrit la porte & me dit en m'embraſſant : allez, chère Matilde, vous n'avez pas un inſtant à perdre ;

Digitized by Google

ſongez qu'on peut entrer ici d'un moment à l'autre, & qu'il ne vous reſteroit alors aucune reſſource. Cette idée me rendit mon courage, & j'étois déja au bas de l'eſcalier lorſque je penſai que je devois laiſſer un billet ſur ma table pour raſſurer ma tante, au moins ſur ma vie: je remontai, Mlle. de Manteul fut effrayée de me voir rentrer, elle crut que j'avois rencontré quelqu'un; j'eus à peine commencé à lui dire ce qui me ramenoit: qu'elle m'interrompit: — Vous êtes folle, je crois; écrire une lettre! Vous voulez donc laiſſer à votre tante le temps d'arriver: lorſque je ſuis rentrée chez vous, elle m'a dit qu'elle alloit me ſuivre; allez, elle ne croira pas auſſi facilement que vous que l'on eſt prête à ſe tuer.

La peur de la voir arriver m'empêcha d'inſiſter, & je ſortis de la maiſon ſans être apperçue. Mademoiſelle de Manteul logeoit près de notre hôtel, je fus bientôt dans ſon appartement, & quelques minutes après elle m'y joignit. Nous aurons au moins une bonne heure pour nous arranger, me dit-elle en entrant; on croit que vous dormez, j'ai recommandé qu'on vous laiſsât tranquille. Commençons d'abord par nous rendre chez Marianne, cette femme dont je vous ai parlé; dès

c'eſt Mlle. de Manteul qui vous enlève.— Aviez vous donc penſé que c'étoit Lindorf?—J'apprends avec plaiſir que non... mais je ne comprends pas?---Un peu de patience, mon frère, & ne me jugez pas une autre fois ſur les apparences....

Me voilà donc dans une chaiſe de poſte à côté de la bonne Marianne, eſcortée par ſon mari, qui couroit à cheval, ne m'arrêtant que pour changer de chevaux, prodiguant les ducats aux poſtillons pour avancer, & prenant chaque buiſſon pour Monſieur de Zaſtrow; ma compagne me raſſuroit de ſon mieux, Mademoiſelle de Manteul étoit ſon oracle; elle me répétoit à chaque inſtant: il n'y a rien à craindre, car Mademoiſelle l'a dit. Sur cette aſſurance je devins plus tranquille, & la première journée s'étant paſſée ſans avoir rien vu qui pût m'effrayer, je crus n'avoir plus rien à craindre, & plus de précautions à garder.

Nous étant arrêtées hier à une poſte pour changer de chevaux, j'avançai étourdiment la tête hors de la portière, j'entends une voix que je crois reconnoître, qui crie: c'eſt elle, c'eſt bien elle, arrêtez, poſtillon, ſur votre tête arrêtez; & je vois M. de Zaſtrow à côté de la chaiſe,

Digitized by Google

avec l'air le plus menaçant. --- M. de Zaſtrow, s'écrièrent à la fois le comte & Caroline. --- Eh ! oui, M. de Zaſtrow. Vous croyez à l'enchantement, n'eſt-ce pas ? Vous penſez qu'une méchante fée l'avoit tranſporté dans les airs, puiſqu'il ſe trouvoit là ſans que je l'euſſe apperçu ſur la route. En vérité, je le crus auſſi au premier inſtant : mais hélas ! je compris bientôt que la méchante fée qui me nuiſoit étoit ma propre imprudence. Le billet que j'avoit écrit à ma tante les ayant inſtruit de la route que je prenois, M. de Zaſtrow comprit qu'il perdoit ſon temps à me chercher à Dreſde. J'avois écrit ſans doute au moment de mon départ ; en ſe mettant inceſſamment ſur mes traces, il lui ſeroit facile de me rejoindre & de me ramener : il étoit donc parti tout de ſuite ; c'eſt-à-dire, deux ou trois heures avant moi : je croyois être pourſuivie, & c'eſt moi qui le pourſuivois à bride abattue, & qui l'atteignis malheureuſement à cette poſte où il attendoit des chevaux. Cette chère Demoiſelle de Manteul, comme elle aura été ſurpriſe en apprenant le matin qu'il étoit parti : quelles inquiétudes mortelles, comme elle aura tremblé pour moi, j'eſpère à préſent qu'elle eſt raſſurée ! . . . Oui, dit le comte en ſouriant,

Digitized by Google

n'ayez pas écrit où vous alliez, comme vous en aviez la fantaisie. Je n'osai jamais lui avouer que je venois de le faire, mais je sentis toute mon imprudence, & la peur d'être poursuivie s'empara de moi au point que je ne voulois plus partir. Mon amie employoit toute son éloquence à me rassurer, & n'y parvenoit pas; elle réussit mieux en me peignant la colère où ma tante étoit sans doute contre moi; l'obligation où je me verrois d'avouer où j'avois été & qui m'avoit aidé; l'ascendant que ma fuite & mon retour alloient donner à ma tante; je ne pouvois plus espérer de l'appaiser qu'en obéissant, & si je persistois à rentrer à l'hôtel, elle ne me donnoit pas deux heures avant que d'être forcée d'épouser Zastrow. Je ne la laissai pas même achever: je veux partir, je partirai, m'écriai-je; le sort en est jetté, quoi qu'il puisse arriver, & les ordres furent donnés tout de suite pour avoir une chaise & des chevaux.

Mlle. de Manteul craignant que mon courage ne s'évanouît au moment, ne me quitte plus; son vieux père toujours gouteux ne la gênoit point, elle fit dire qu'elle soupoit en ville & fut libre de rester avec moi jusques au moment de mon départ;

Digitized by Google

elle ne cessa de me parler de Zastrow, de Lindorf, de mon frère, de tout ce qui pouvoit m'encourager dans mon entreprise & dissiper mes frayeurs; fiez vous à moi, me dit-elle, demain matin je ferai demander Zastrow, je détournerai ses soupçons sur l'Angleterre, je le garderai long-temps, je l'entretiendrai si bien que, lors même qu'il vous sauroit sur la route de Berlin, il sera trop tard pour vous poursuivre; vous aurez déja bien de l'avance, lorsque je le laisserai sortir de chez moi. Je fus un peu rassurée, ou plutôt ce n'étoit plus le moment d'écouter ma frayeur. J'en avois trop fait pour ne pas achever, & je vis arriver avec plaisir le moment de partir. J'embrassai mon amie sans pouvoir lui exprimer ma reconnoissance que par mes larmes & mes caresses; pour elle, elle se livroit à la joie la plus vive de me voir, disoit-elle, échappée à tant de dangers: je montai dans la chaise de poste.—

Seule? interrompit le comte. — Avec cette femme que j'ai encore ici, cette Marianne qui avoit servi Mlle. de Manteul, & dont le mari me conduisoit. —

Et Lindorf? reprit le comte. Vous voilà partie, ou peu s'en faut, & je ne vois point de Lindorf; jusqu'à présent

Digitized by Google

on lui difoit que non, il juroit de nouveau, foutenoit qu'elle devoit avoir paffé, & il envoyoit le maître des poftes à tous les diables.

Dès que je fus defcendu de ma chaife, il vint à moi : " Monfieur, me dit-il, vous avez sûrement rencontré une jeune dame, feule, jolie, allant très-vîte ?" Non, Monfieur, je vous affure que je n'ai rencontré aucune dame, rien qui reffemble à ce que vous dites. " C'eft bien inconcevable, dit-il en frappant du pied; ce billet feroit-il une nouvelle rufe ? .... Pardon, Monfieur, reprit-il, de ma queftion, de l'agitation extrême où vous me voyez; on feroit agité à moins, je cours après une femme que j'idolâtre, qui me promit fa main avant-hier, que je devois époufer aujourd'hui, & qui s'échappa hier au moment de figner. --- C'eft d'autant plus malheureux, lui répondis-je, que vous n'êtes pas d'une tournure à faire fuir une femme. Mon compliment parut le flatter, & m'attira toute fa confiance; il s'inclina & d'un ton fuffifant, qu'il vouloit rendre modefte, il me répondit: " Il eft vrai, Monfieur, que l'on m'a dit cela quelquefois, & même que l'on me l'a prouvé; mais vous voyez cependant que les goûts font différens; les femmes

Digitized by Google

en ont quelquefois de si bizarres. Peut-on répondre de leurs caprices ? Imaginez que celle que je poursuis s'avise, à seize ans, de se piquer d'une fidelité romanesque pour un amant qui l'a quittée, & qu'elle ne reverra jamais : je ne le connois pas, mais je crois qu'on peut le valoir pour les agrémens ; & quant à la fortune & à la naissance, assurément je ne le cède à personne. — " Je le crois, Monsieur, mais si votre rival est aimé vous conviendrez que cet avantage.... — " Aimé tant qu'il lui plaira ; il est absent, il ne la verra plus ; si je puis la ratrapper, elle est à moi & finira par m'adorer.---"

Cette conversation se passoit devant la porte de la maison de poste, & m'étonnant de la facilité avec laquelle cet homme indiscret & vain s'ouvroit à un inconnu, & de son manque total de délicatesse, j'approuvois intérieurement celle qui le fuyoit, lorsqu'une chaise arrivant au grand galop du côté de Dresde nous interrompit ; il parut n'avoir aucun soupçon, & la seule curiosité l'engageoit à regarder ; la chaise arrête, une femme avance la tête ; je ne fis alors que l'entrevoir & ne la reconnus point ; mais mon homme s'écrie à l'instant : c'est elle ! Elle se rejette au fond de la chaise en criant à son tour :

elle doit être fort tranquille. Mais achevez, de grâce; votre hiſtoire devient preſque un petit roman. — Qu'appellez-vous un petit roman? il y auroit aſſez d'événemens pour en faire un en dix volumes. Vous n'êtes pas au bout; j'en ſuis, je crois, à la terreur, à l'effroi, à la conſternation, à l'inſtant où je vois Zaſtrow. Je jette un cri perçant, je me cache au fond de la chaiſe; Marianne ſe déſole, crie au poſtillon d'avancer: Zaſtrow lui défend, le menace, des gens s'aſſemblent autour de nous: le bruit & la foule augmentent. Il faut cependant prendre un parti, je veux parler à Zaſtrow, lui en impoſer, lui demander quels droits il a ſur moi, ſur ma liberté; lui dire nettement que je préfère la mort à l'épouſer, à retourner à Dreſde avec lui. Je lève les yeux & qui vois-je à quatre pas de moi? . . . . .

C'eſt bien à preſent que vous allez crier à la féerie, au roman, à tout ce qu'il y a de plus étonnant, de plus incroyable... C'eſt Lindorf! oui c'eſt Lindorf lui-même que je croyois au fond de l'Angleterre, & qui eſt à côté de la chaiſe de poſte tout auſſi frappé d'étonnement que moi-même. Nous diſons à la fois *Matilde*, *Lindorf*, je ne balance pas un inſtant, je crois

Digitized by Google

que le ciel lui-même l'envoie à mon secours, & m'élançant hors de la chaise.... Achevez l'histoire, Lindorf, dit-elle en s'interrompant tout-à-coup & baissant les yeux; vous savez le reste mieux que moi: & se penchant sur Caroline, elle lui dit à l'oreille: Il ne dira pas, j'espère, que je me jettai dans ses bras, & que je l'entourai des miens en le serrant de toutes mes forces. ---

Eh bien, mon cher Lindorf! achevez, je vous en conjure, dit le comte avec le ton de l'impatience; expliquez-moi de grâce par quel hasard vous vous trouviez là à point nommé sur la route de Dresde, derrière M. de Zaftrow. ---

Je venois répondre moi-même à la charmante lettre que j'avois reçue à Londres. Quant à ma rencontre avec le baron de Zaftrow, elle fut l'effet du hasard. Oui, le hasard, ou si vous voulez mon bon génie me fit arriver à cette poste à peu-près en même temps que lui; je ne le connoissois point; je vois un grand jeune homme de très-bonne façon qui s'impatientoit d'avoir des chevaux, & paroissoit en fureur de n'en pas trouver; il s'informoit en même temps si une jeune dame, qu'il tâchoit de dépeindre, n'avoit pas passé là il y avoit quelques heures:

ici; en vous parlant, j'ignorois également & que vouz fussiez mon rival & la fuite de Matilde : si cette assurance vous suffit, & que, laissant Mademoiselle de Walstein maîtresse absolue d'élle même, vous juriez de vous en rapporter à sa décision, je vous offre mon amitié, & je vous assure de mon estime; sinon, je défendrai mes droits sur elle, & sa libérté, au péril de ma vie. — Défends les donc, traître, me répondit il, en se jettant sur moi avec tant d'impetuosité que, n'étant point en garde, je ne pus éviter de recevoir une blessure au bras gauche; elle étoit légère & ne fit qu'irriter ma fureur contre mon adversaire; il se livroit avec si peu de ménagement, & lorsqu'il me vit blessé, il se crut si sûr de la victoire, que j'eus peu de peine à le désarmer: son épée sauta hors de sa main; je mis légèrement le pied dessus. — Vous voilà hors de combat, lui dis-je, je suis maître de votre vie, je suis blessé & vous ne l'êtes pas; mais malgré ce petit désavantage, je suis prêt à vous rendre votre arme & à recommencer, si vous ne renoncez pas à toutes vos prétentions sur Matilde, & si vous ne promettez pas de repartir pour Dresde à l'instant même, sans la revoir.—

Digitized by Google

Il héſita & je m'apperçus au changement de ſa phyſionomie que mon procédé faiſoit impreſſion ſur lui : la fierté combattoit encore ; enfin l'honneur eut le deſſus ; il me tendit la main : rappellez-vous, me dit-il, qu'à ces deux conditions là vous m'avez offert votre eſtime & votre amitié : je vous demande l'une & l'autre, & je cours les mériter en appaiſant ma tante, en l'engageant à confirmer un bonheur qui vous eſt dû . . . . Oubliez le paſſé, faites ma paix avec Matilde ; je ne prétends plus qu'à ſon amitié ; auſſi bien, ajouta-t-il, en reprenant ſon ton ſuffiſant, je ſuis peu accoutumé aux dédains, & je ne ſais pourquoi j'ai ſupporté les ſiens ſi long-temps. Je l'embraſſai en l'aſſurant que c'étoit la dernière cruelle qu'il trouveroit ; que pour lui réſiſter il falloit avoir le cœur prévenu ; & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde.

Auſſitôt que je le vis monter dans ſa chaiſe, je me hâtai de rentrer auprès de Matilde, dont j'étois très-inquiet ; cependant jamais évanouiſſement ne fut plus heureux, puiſqu'il lui déroba la connoiſſance d'une ſcène qui l'auroit mortellement effrayée : elle commençoit à reprendre ſes ſens, ne ſavoit où

Digitized by Google

mon Dieu, c'est lui ! Une femme-de-chambre disoit au postillon d'avancer ; Zastrow, la canne levée, menaçoit de l'assommer s'il faisoit un pas de plus.... Je balançai un instant sur ce que je devois faire ; l'espèce de confidence de l'étranger sembloit devoir me lier à ses intérêts, & j'en sentois un bien plus vif pour cette jeune infortunée qu'on marioit contre son gré. Je pouvois au moins être médiateur, chercher à ramener les esprits, à rassurer cette pauvre femme éperdue.

Je m'approche de la chaise dans cette intention, bien éloigné d'imaginer à quel point j'étois intéressé à cette aventure, lorsque je m'entends nommer avec l'accent de la plus vive surprise ! La portière s'ouvre, & Matilde elle-même que je reconnus alors à l'instant, quoiqu'elle fut embellie & grandie, la charmante Matilde se précipite auprès de moi ; & me prenant la main, elle me dit d'une voix entrecoupée par la terreur & par la joie : Oh, cher Lindorf ! Dieu lui-même vous envoie à mon secours, défendez votre Matilde ; on veut vous l'enlever, mais elle ne sera, elle ne veut être qu'à vous. " A peine avois-je pu lui répondre que Zastrow, m'ayant entendu nommer, jette sa canne, tire son épée & s'avance fière-

Digitized by Google

ment en disant, M. de Lindorf, quelle trahison! & s'adressant à Matilde: Mademoiselle, je vous prie de monter dans ma chaise de poste; j'ai des ordres positifs de votre tante de vous ramener à Dresde, & je ne pense pas que Monsieur ait le droit de s'y opposer. --- C'est ce que nous verrons dans un moment, Monsieur, lui dis-je froidement en soutenant Matilde, que tant d'emotions l'une sur l'autre avoient privée de ses sens, & qui se laissoit tomber sur moi sans connoissance. Je la soulevai & l'emportai dans la maison de poste; je la posai sur le premier lit que je trouvai, & la recommandant sur leur tête à plusieurs personnes que le bruit avoit rassemblées, je ressortis tout de suite; &, l'épée à la main, comme Monsieur de Zastrow, je fus au devant de lui: il vouloit absolument entrer, deux ou trois hommes le retenoient de force: dès que je parus on la laissa libre, & je m'éloignai de quelques pas avec lui; nous entrâmes dans un petit jardin: Monsieur le baron, lui dis-je, vous m'avez accusé de trahison; je conviens que les apparences peuvent être contre moi; mais je veux bien vous assurer sur mon honneur que le hasard, très-heureux il est vrai, m'a seul conduit

Digitized by Google

où elle étoit, & regardoit autour d'elle avec étonnement lorſque j'entrai; alors ſa charmante phyſionomie reprit ſes grâces accoutumées. — Cher Lindorf, me dit-elle, ce n'eſt donc point un ſonge, il eſt vrai que je vous ai retrouvé; à preſent nous ne nous quitterons plus. — A peine put-il achever cette phraſe; la jolie main de Matilde lui ferma la bouche.—Paix donc, Monſieur! je ne vois pas qu'il ſoit beſoin de répéter mot à mot toutes mes paroles: mon cher frère, ma chère ſœur, ne croyez pas un mot de tout cela, peut-être que je le penſois; mais vraiment je n'avois garde de le dire; & quand je l'aurois dit, ſavois-je ce que je faiſois? Une fuite, une rencontre, une reconnoiſſance, un combat, un évanouiſſement.... on ſeroit troublée à moins, & il eſt bien permis d'extravaguer un peu dans les premiers momens; mais à préſent que me voilà bien raiſonnable, je.... Elle regardoit Lindorf en ſouriant malicieuſement. --- Eh bien? Eh bien! je dis encore de même, & la raiſon confirme aujourd'hui ce qui échappoit hier à l'amour.---Elle étoit ſi jolie en diſant cela, toute cette petite figure avoit tant de grâces, que Lindorf dans ce moment-là crut l'aimer plus

Digitized by Google

qu'il n'avoit aimé de sa vie, & l'exprima avec un feu, une vivacité qui ne pouvoit laisser aucun doute.

Caroline étoit transportée de joie; elle embrassa le comte en lui disant: Avois-je tort quand je vous assurois qu'il l'aimeroit à la folie? Le comte regardoit Lindorf avec étonnement jusqu'alors, sans pouvoir comprendre par quel hasard il le trouvoit réuni à Matilde; il avoit attribué à un effort de raison & d'amitié l'attachement qu'il lui témoignoit; il se rappelloit trop bien à quel excès il avoit adoré Caroline, pour croire qu'en aussi peu de temps cette passion si vive pût avoir un autre objet. Cependant Lindorf avoit l'air de sincérité en témoignant ses sentimens à Matilde; & Lindorf n'étoit pas faux: le comte d'ailleurs étoit si fort accoutumé à lire dans son cœur, qu'aucun mouvement secret n'auroit pu lui échapper, & son cœur paroissoit dicter ses expressions.

Lindorf s'apperçut à son tour de ce qui se passoit dans l'ame du comte, & s'approchant de lui, il lui dit à demi-voix: Lorsque nous serons seuls, mon cher comte, je vous ferai mon histoire; vous aurez la clef de ce qui paroît vous surprendre, en attendant, croyez que votre ami n'a point appris

Digitized by Google

l'art de feindre, & qu'il sent tout ce qu'il exprime. Le comte lui serra la main & pria Matilde d'achever ce qui lui restoit à raconter; c'étoit peu de chose, mais on vouloit tout savoir, & le moindre détail intéressoit; ce fut encore Lindorf qui prit la parole: " Mon valet de chambre, qui est chirurgien, pansa ma blessure; j'avois espéré pouvoir la cacher à Matilde, ainsi que mon combat avec Zastrow; je lui dis simplement qu'il avoit entendu raison, & qu'il étoit reparti pour Dresde, en promettant d'appaiser sa tante; elle en fut charmée, & tous les deux éprouvant une égale impatience de vous revoir, nous partîmes à l'instant même."

Le mouvement de la voiture, & peut-être la douce agitation de mon cœur ne tardèrent pas à rouvrir ma blessure; Matilde eut l'émotion la plus vive en voyant couler mon sang: il ne me fut plus possible de lui en cacher la cause, & nous fûmes obligés d'arrêter ici pour mettre un autre appareil: la plaie se trouva plus profonde que nous ne l'avions jugée d'abord; Varner me condamna à vingt-quatre heures de repos; je sollicitai vainement mon aimable compagne de continuer sa route, & de me

Digitized by Google

laiſſer dans cette mauvaiſe auberge ; elle ne voulut jamais y conſentir.—Vraiment je n'avois garde, interrompit Matilde avec vivacité, je connoiſſois mieux mon devoir ; a-t-on jamais vu qu'une héroïne de roman abandonnât ſon chevalier bleſſé pour elle, en la défendant contre un félon raviſſeur ? je crois même que, pour être dans le grand coſtume, c'eſt moi qui devois panſer cette plaie en l'arroſant de mes larmes ; j'attachai du moins l'écharpe avec aſſez de grâce : qu'en dites-vous, mon frère, mon attitude n'étoit-elle pas touchante ?—Vous reſſembliez tout-à-fait, lui dit le comte en riant, à une princeſſe du temps d'Amadis.—Une des belles du fameux Galaor, reprit Matilde, en jettant un petit coup-d'œil ſur Lindorf ?—Ce'ſt donc à celle qui l'a fixé, dit-il en lui baiſant la main. Galaor diſoit cela à toutes les belles qu'il rencontroit, il les perſuadoit ; mais je ne ſuis pas auſſi crédule, & je vais mettre votre ſincérité à l'épreuve. — Ordonnez. — Une femme autrefois exigeoit froidement de ſon amant de ne pas prononcer un ſeul mot pendant deux années, & il obéiſſoit. O l'heureux temps ! je ſuis sûre à préſent que ſi j'ordonnois, à mon chevalier bleſſé, repos & ſilence, ſeulement juſqu'à demain, je ne ſerois pas

Digitized by Google

obéie. — Vous le ferez toujours, lui dit Lindorf, en mettant un genou en terre, & il y a quelque mérite à ma soumission, j'avois bien des choses à dire à mon ami. --- Et vous auriez passé la nuit entière à causer; & la fièvre & la blessure ? . . . . Je réitère mes ordres absolus, repos & silence jusqu'à demain. On le lui promit, mais avec peine. Les deux amis éprouvoient une égale impatience de s'entretenir en liberté; le comte surtout avoit un double intérêt à pénétrer dans le cœur de Lindorf, à s'assurer qu'il étoit bien guéri de sa passion pour Caroline, & qu'il aimoit assez Matilde pour faire son bonheur. Ils convinrent donc que, pour se dédommager du silence qu'on leur imposoit, ils feroient route ensemble le lendemain dans la chaise de poste de Lindorf, & laisseroient aux Dames la berline du comte.

Cet arrangement fut accepté avec plaisir par Caroline: elle désiroit autant que les deux amis, qu'ils eussent une conversation particulière pour achever de rassurer son époux sur ses sentimens passés, & pour apprendre à Lindorf ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Matilde auroit préféré peut-être qu'on lui laissât soigner son

Digitized by Google

chevalier blessé, mais elle n'osa pas le témoigner; & son frère ayant parlé d'envoyer son valet de chambre à Dresde, avec des lettres pour la tante de Zastrow, elle se retira pour lui écrire ainsi qu'à Mlle. de Manteul, à qui on renvoyoit ses gens & sa chaise.

Elle revient bientôt avec ses deux lettres à la main; le comte lut celle à Mde. de Zastrow, l'approuva, y joignit quelques lignes, & regardant Matilde qui cachetoit celle pour Mlle. de Manteul, il lui dit, en souriant: Exprimez-vous bien vivement votre reconnoissance à cette amie si zélée pour vos intérêts? --- Mais je l'exprime comme je la sens; & c'est beaucoup dire, en vérité; vous qui êtes un héros d'amitié, vous devez être enchanté d'en trouver un tel exemple, & chez une femme encore.--- Le comte continuoit à sourire. --- Qu'est-ce que c'est que cet air ironique? Vous n'y croyez pas? --- Ma sœur, vous prendrez, j'espère, avec moi le parti de notre sexe. ---Nous ferons mieux, dit Caroline, nous lui prouverons que deux femmes peuvent s'aimer de bonne foi.---Je ne leur fais pas le tort d'en douter, reprit le comte; je crois même qu'une amitié sincère, pure, désintéressée, est moins rare parmi les femmes

Digitized by Google

qu'on ne le penſe; un ſentiment ſi doux eſt fait pour leur ame ſenſible & confiante; mais vous me permettrez de ne pas citer Mlle. de Manteul comme un modèle d'une amitié pure & déſintéreſſée. ---Comment, mon frère, après tant de preuves du plus vif intérêt ?---Chère Matilde, je ſuis faché de vous ôter cette heureuſe crédulité de votre âge, qui prouve ſi bien l'innocence de votre cœur; mais je doute très-fort que vous fuſſiez l'objet de ce vif intérêt que Mlle. de Manteul prenoit à votre ſituation; n'avez-vous jamais penſé que M. de Zaſtrow pouvoit y avoir quelque part, & qu'elle a bien plus penſé à éloigner une rivale, qu'à ſervir une amie ? Toute ſa conduite l'annonce, & j'en ſuis convaincu. ---

Matilde étoit confondue, mille petites circonſtances ſe retraçoient en foule à ſon eſprit & lui prouvoient que ſon frère avoit raiſon, cependant elle ne crut pas devoir en convenir, & dit avec vivacité: En vérité vous vous trompez tout-à-fait; elle déteſte Zaſtrow, & ne ceſſoit de m'en dire du mal, de le tourner en ridicule. --- Adreſſe de plus pour augmenter votre répugnance; c'eſt preciſément ce qui me fait dire qu'elle n'eſt pas une véritable amie: ſi Mlle. de

Digitized by Google

Manteul, victime d'un ſentiment involontaire pour monſieur de Zaſtrow, vous eût ouvert ſon cœur & rendu confiance pour confiance, ſi vous euſſiez concerté enſemble les moyens d'éviter un mariage qui vous rendroit toutes les deux malheureuſes, je croirois à ſon amitié & ne la blâmerois en rien; mais je déteſte la ruſe continuelle; elle n'a penſé qu'à elle ſeule en vous faiſant faire une démarche imprudente que l'événement juſtifie, mais qui pouvoit vous perdre.

Lindorf prit la parole: Vous êtes bien ſévère, mon cher comte; quels que ſoient les motifs de Mlle. de Manteul, elle m'a trop bien ſervi pour que je ne cherche pas à la juſtifier; je ne vois dans tout cela qu'une adreſſe bien pardonnable à l'amour; d'ailleurs, en travaillant pour elle-même, elle ſauvoit auſſi ſon amie d'un malheur inévitable. --- Oui ſans doute, dit Matilde, qui reprit courage en ſe voyant ſoutenue; car enfin, un jour de plus, & j'étois forcée d'épouſer cet odieux Zaſtrow. --- Et ne voyez-vous pas, ma chère amie, que j'étois en chemin; un jour de plus, & vous étiez délivrée de la tyrannie, ſans un éclat

Digitized by Google

qui nuit toujours à la reputation d'une jeune personne, & sans vous brouiller avec une tante à qui vous devez beaucoup; votre seul tort, chère Matilde, est de vous être défiée de ma tendre amitié, d'avoir pu croire un instant que je vous abandonnois, & de vous être confiée aveuglément à une jeune imprudente: d'ailleurs c'est elle qui vous a conduite & entraînée. — Ah, mon frère, s'écria Matilde en se jettant toute en pleurs dans ses bras! pardonnez-nous à toutes les deux, si vous saviez combien je me reproche de vous avoir parlé d'elle, de vous en avoir donné mauvaise opinion! j'étois si loin de le penser, que je croyois de bonne foi que vous admireriez sa conduite & son zèle. —

Lindorf se joignit à Matilde, & gronda son ami de sa sévérité. Caroline serroit Matilde contre son cœur, essuyoit ses larmes, en versoit avec elle. —Ah! puis-je en vouloir à Mlle. de Manteul; s'écria le comte attendri à l'excès, puisque c'est à elle à qui je dois le bonheur de voir tout ce que j'aime réuni? Je lui pardonne si bien, que je désire de tout mon cœur qu'elle épouse Zastrow, & que je veux même en parler à ma tante pardonne aussi, toi

chère Matilde, si je t'ai affligée, si j'ai détruit ta douce illusion; j'ai cru te devoir cette petite leçon; c'est la dernière que je te ferai, & dès ce moment je remets à Lindorf le soin de ta conduite & de ton bonheur: vous savez si je l'ai désirée cette union qui comble tous mes vœux! O ma Caroline, ma sœur, mon ami! mon cœur peut à peine suffire à tous les sentimens que vous inspirez au plus heureux des hommes!— Matilde le remercia mille fois de l'avoir éclairée sur son imprudence qu'elle avoit peine à se reprocher, disoit-elle, puisqu'elle avoit avancé l'instant de leur réunion: elle voulut ajouter à sa lettre à Mlle. de Manteul quelques plaisanteries sur M. de Zastrow, seulement pour lui prouver qu'on l'avoit devinée.—

Le comte ne s'étoit point trompé dans l'idée qu'il avoit pris d'elle sur le récit de Matilde: Mlle. de Manteul n'avoit eu d'autres motifs qu'un goût très-vif pour le jeune baron de Zastrow; il lui avoit rendu quelques soins avant ses voyages; elle s'étoit même flattée de l'épouser à son retour. L'arrivée de Matilde à Dresde, les projets de sa famille, l'attachement que M. de Zastrow prit pour l'aimable

épouse qu'on lui destinoit, tout anéantissoit ses espérances, lorsque la confidence de Matilde vint les ranimer : elle ne s'étoit liée avec elle que pour se procurer les occasions de voir M. de Zastrow, de lui rappeller ses anciens sentimens, de pénétrer dans ceux de Matilde, de lui en inspirer, s'il étoit possible, pour quelque autre objet ; elle avoit espéré que ce seroit pour son frère ; & c'est dans ce but qu'elle lui montra sa lettre : sa joie fut extrême lorsqu'elle apprit que cet objet existoit déjà, & que sa jeune rivale étoit décidée à la plus ferme résistance ; il lui importoit trop qu'elle y persistât, pour ne pas l'encourager vivement, mais cela ne suffisoit pas ; elle pensa que le meilleur moyen de parvenir à son but, étoit d'éloigner Matilde de Dresde, & de l'engager à quelque démarche qui rompît absolument & sans retour le mariage projetté : ce fut elle qui persuada à Mde. de Zastrow & à son neveu, qu'en effrayant Matilde, on obtiendroit son consentement : on a vu quel parti elle sut tirer de cet effroi, & comme tout lui réussit ; elle recueillit cependant peu de fruit de ses intrigues : M. de Zastrow reconnut dans la chaise de poste l'ancienne femme de

chambre de Mlle. de Manteul, & convaincu qu'elle avoit favorisé la fuite de Matilde, indigné du rôle perfide qu'elle avoit joué, il eut peine à le lui pardonner; mais ces perfidies sont une suite de l'amour qu'elle a pour lui, & quand l'amour-propre des hommes est flatté, ils sont toujours indulgens.

Revenons à nos heureux voyageurs; le lendemain la blessure de Lindorf alloit à merveille, le bonheur est un baume si salutaire.... On reprit donc la route de Berlin; Caroline & Matilde dans une des voitures, & les deux amis dans l'autre. Laissons les aimables belles-sœurs se parler des objets de leur tendresse, se féliciter de leur bonheur, former des plans délicieux pour l'avenir, & se lier d'une amitié qui durera toute leur vie; laissons-les regarder souvent aux deux portières de la chaise de poste qui les suit, & s'impatienter d'arriver pour ne plus se quitter.

Les deux amis la partageoient cette impatience; mais les hommes sentent bien moins vivement ces petites privations qui font le désespoir des femmes sensibles; peut être sont-ils dans les grandes occasions plus ardens, plus passionnés, plus capables de tout pour l'objet de leur amour; mais tou-

Digitized by Google

tes les preuves journalières, tous les sentimens, toutes les nuances d'une passion vive, délicate & soutenue n'appartiennent qu'aux femmes; non-seulement les hommes n'en sont pas susceptibles, il en est peu même qui sachent les apprécier, ceux-ci d'ailleurs avoient bien des choses à se dire; cependant la chaise rouloit depuis long-temps, & le plus profond silence y régnoit encore.... Lindorf ne savoit par où commencer tout ce qu'il avoit à dire à l'époux de Caroline, & le comte craignoit que la moindre question n'eût l'air du doute ou du reproche: ce fut lui cependant qui parla le premier: il exprima vivement à son ami tout ce qu'il avoit éprouvé à la lecture du cahier qu'il avoit remis à Caroline.—Je confie sans la moindre crainte, lui dit-il, le bonheur de ma sœur à l'ami auquel je dois tout le mien; à celui qui, amoureux & aimé de la plus charmante femme de l'univers, sut non-seulement sacrifier sa passion, mais chercher à lui en inspirer pour un autre objet. — mon cher Lindorf! si je vous dois le cœur de Caroline & le bonheur de Matilde, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous? ... Mais expliquez-moi cette révolution subite dans vos sentimens que je ne

Digitized by Google

puis comprendre ; ceux que vous témoignez à ma sœur ne sont-ils point un nouveau sacrifice de votre amitié généreuse ? ne cherchez vous point à vous en imposer à vous-même ? est-il bien vrai que Caroline ?... —Mon cher comte, interrompit vivement Lindorf, je vous ferois des sermens, si je ne savois pas que la parole de votre ami vous suffit ; croyez-le donc cet ami, quand il vous assure qu'il est digne d'être votre frère, & qu'il n'exprime que ce qu'il sent. J'aime votre Caroline, sans doute, mais comme j'aime son époux, d'une amitié aussi pure, aussi vive, aussi inaltérable ; & j'aime ma chère Matilde comme la seule femme qui puisse actuellement me rendre heureux : vous êtes surpris, je le vois ; apprenez donc tout ce qui s'est passé dans mon cœur depuis notre séparation ; vous lirez dans ce cœur que vous avez formé ; & j'ose croire que vous en serez satisfait. —Le comte se prépara à l'écouter avec la plus grande attention, & Lindorf commença.

Puisque vous avez lu mon cahier, mon cher comte, vous êtes instruit de l'époque & des détails de ma connoissance avec Caroline, & des sentimens qu'elle m'inspira ; je ne chercherai point à les justifier ;

Digitized by Google

vous savez s'il étoit possible de la voir avec indifférence; j'atteste cependant le ciel que, malgré tous ses charmes, elle eût été sans danger pour moi, si j'avois eu le moindre soupçon des liens qui vous unissoient; mais tout concouroit à me laisser dans l'erreur, votre silence, l'âge de Caroline à peine sortie de l'enfance, le nom qu'elle portoit, la bonne chanoinesse qui me témoignoit ouvertement le plus vif désir de m'unir à son élève; tout enfin m'assuroit qu'elle étoit libre & que j'osois l'adorer ..... O mon ami! pourquoi votre fatale discrétion? ... Mais passons sur ces temps où, coupable sans le savoir, j'offensois l'ami généreux pour qui j'aurois mille fois sacrifié ma vie; il a lu l'expression de ma douleur, de mes remords, de la resolution que je pris, à l'instant qui me découvrit mon crime, de m'éloigner pour toujours; je crus réparer en quelque sorte ce crime involontaire, en faisant connoître à Caroline l'époux qu'elle fuyoit; je savois que son ame étoit faite pour sentir, pour apprécier la vôtre, pour se donner à celui qui méritoit seul un bien si précieux? — Ah! c'est ton amitié qui sut me peindre avec ces traits si flatteurs, si propres à faire impression sur elle, interrompit

Digitized by Google

le comte avec feu : cher Lindorf, c'eſt à toi ſeul que je dois le cœur de ma Caroline, & tout le bonheur de ma vie ! ſans toi, ſans cet amour que tu te reproches, Caroline eût peut-être toujours ignoré que je pouvois faire le ſien ; mais achève, cher ami, il me tarde d'être convaincu que tu ſeras heureux comme moi, que Matilde peut récompenſer le ſublime effort qui dicta ton écrit & t'éloigna de Rindaw. —

J'en partis, reprit Lindorf, bien décidé à ne revoir Caroline que lorſque je ſerois digne d'elle & de vous, & que j'aurois ſurmonté ma fatale paſſion ; j'étois loin de prévoir que cet heureux moment fût auſſi prochain : la ſolitude de mon antique château de Ronebourg augmentoit mon amour & ma mélancolie ; mon imagination me tranſportoit ſans ceſſe dans le pavillon de Rindaw ; je croyois voir Caroline, je croyois l'entendre ; & quand cette douce illuſion ſe diſpoſoit, mon déſeſpoir & mes remords devenoient plus déchirans ; votre arrivée & le récit que vous me fites, y mirent le comble : vous aimiez Caroline, votre bonheur dépendoit d'être aimé d'elle : dès cet inſtant je renouvellai le vœu de faire tous mes efforts pour ſurmonter ma paſſion,

Digitized by Google

de me bannir plutôt pour jamais de ma patrie, & sur-tout de vous laisser toujours ignorer notre fatale rivalité : oui, je l'aurois tenu ce vœu, qui devenoit chaque jour plus sacré ; jamais le nom de Caroline ne seroit sorti de ma bouche, si son apparition subite à Ronebourg, cette apparition que je ne puis comprendre encore, n'eût égaré ma raison. Dispensez-moi de vous peindre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment où, la croyant expirante, je trahis le secret de mon cœur, où je vous appris que cet ami, comblé de vos bienfaits, après avoir attenté à vos jours, osoit être votre rival ; je fus sur le point de vous venger moi-même, & de suivre celle que je croyois déjà privée de la vie ; mais elle fit quelques mouvemens, je vis ses yeux se rouvrir, ses joues se colorer ; elle vous étoit rendue, & je ne voulus point troubler votre bonheur par l'affreux spectacle de la mort de votre ami : je passai dans ma chambre, je vous écrivis une lettre que vous aurez trouvée sur mon bureau ; & montant à cheval, je m'éloignai rapidement, sans savoir où j'irois, & sans penser à prendre aucun domestique avec moi. La première journée je marchai, sans tenir de route décidée, où mon che-

Digitized by Google

val me conduisoit ; le soir, arrêté dans une mauvaise auberge, je cherchai cependant à rassembler mes idées, & je résolus de suivre mon premier projet, qui étoit de passer en Angleterre : j'avois écrit en cour pour en demander la permission, & je l'avois obtenue ; mon valet de chambre & mes équipages pouvoient me joindre, rien ne devoit m'arrêter, & je pris tout de suite le chemin de Hambourg, où je voulois m'embarquer ; je courus la poste jour & nuit, ce mouvement continuel convenoit à l'agitation de mon ame, & le repos m'eût été insupportable, j'aurois voulu trouver, en arrivant à Hambourg, un vaisseau prêt à partir, & m'embarquer en sortant de ma chaise de poste, heureusement il n'y en avoit pas ; quelques heures après mon arrivée, je fus saisi d'une fièvre ardente, qui dura plusieurs jours ; un médecin, que l'hôte fit appeller, me fit saigner si abondamment qu'une foiblesse excessive succéda à la fièvre, & retarda mon départ. Forcé d'attendre à Hambourg le retour de ma santé & de mes forces, j'écrivis à mon valet de chambre de venir m'y joindre. Cette maladie, suite bien naturelle de ce que j'avois éprouvé, & de ma course for-

Digitized by Google

cée, fut sans doute un bonheur ; elle calma la violence de mes transports, & m'obligea, malgré moi peut-être, à suivre le plan que je m'étois prescrit, dès que je sus que vous étiez l'époux de Caroline.

Je puis vous l'avouer à présent que je rougis de ma foiblesse, & que je l'ai surmontée ; mais plus de vingt fois sur la route je fus tenté de retourner à Ronebourg, & de vous demander Caroline où la mort ; si j'eusse été forcé de m'arrêter à Hambourg, sans y tomber malade, peut-être aurois-je succombé, & je me serois à jamais rendu indigne de votre estime & de votre amitié ; ma fièvre, & sur-tout l'abattement de mes forces dans ma convalescence, me firent voir les objets sous un autre point de vue, soit que le physique influe sur le moral, soit que ce fût le fruit des réflexions que je ne cessois de faire, ou que mon amitié pour vous, mon cher comte, fût assez forte pour triompher de l'amour, il est certain que ma passion s'affoiblissoit chaque jour, ou plutôt ma raison se fortifioit. J'adorois toujours Caroline ; mais comme on adore la divinité, sans oser même imaginer de la revoir jamais ; je frémissois d'en avoir eu l'idée, & loin de

Digitized by Google

conserver le désir de me rapprocher d'elle, j'éprouvois celui de m'éloigner davantage, & j'attendois Varner avec impatience.

J'étois dans ces dispositions, lorsque le jeune baron de Manteul arriva à Hambourg, & vint loger dans la même auberge que moi. L'hôte lui parla tout de suite de ma maladie, lui exaggéra le danger où j'avois été, les soins qu'il avoit pris de moi, ma peine à me rétablir, & lui inspira l'envie de me voir : il se fit annoncer chez moi, je connoissois de réputation cette famille Saxone; je le reçus avec plaisir; son extérieur me prévint en sa faveur, & sa conversation ne démentit point cette bonne opinion; je fis sur lui la même impression : au bout de quelques heures, nous fûmes ensemble comme d'anciennes connoissances; il alloit aussi en Angleterre, mais il ne pouvoit s'arrêter plus de trois jours à Hambourg : apprenant que je voulois aussi passer la mer, il me sollicita vivement de m'embarquer avec lui; ma santé, qui se fortifioit chaque jour, me permettoit de partir, & je consentis avec plaisir à cet arrangement qui me procuroit une compagnie agréable. Je laissai à l'hôte un billet pour mon valet de chambre, & deux jours après nous quit-

Digitized by Google

tâmes Hambourg, M. de Manteul & moi, en nous félicitant mutuellement de cette heureuſe rencontre ; nous convinmes auſſi de ne point nous quitter en arrivant à Londres, & de prendre un logement commun entre nous deux.

Ce jeune homme me convenoit d'autant plus, qu'il étoit preſque auſſi triſte que moi, & ſouvent nous ſoupirions à l'uniſſon ; il fut le premier à le remarquer. Pendant la traverſée nous étions ſeuls ſur le tillac, abſorbés dans nos idées, & gardant tous les deux le plus profond ſilence. Manteul le rompit enfin : Je crois, me dit-il, que je découvre une nouvelle conformité entre nous ; convenez, mon cher Lindorf, que votre cœur eſt occupé, & que vous regrettez profondément quelqu'un dans votre patrie ? Je rougis ; mais détournant la queſtion ſur lui-même, je lui dis en riant qu'il venoit de me faire un aveu.—Je ne le nie point, me répondit-il, & ſi vous connoiſſiez l'objet de mes regrets, vous en comprendriez la vivacité. Lorſque je quittai la Saxe, je croyois ne fuir que le danger d'aimer la plus charmante perſonne de l'univers ; depuis que je ne la vois plus, je ſens que le mal étoit fait, & que je ſuis parti trop tard. --- J'avouai que mon cœur

Digitized by Google

n'étoit pas plus libre que le sien, mais sans rien ajouter de plus : je cherchai même à detourner la conversation, & je me contentai de quelques réflexions vagues sur les peines de l'amour.

Notre petite navigation fut heureuse, nous arrivâmes à Londres. L'aspect de cette grande ville, si riche, si peuplée, eut le pouvoir de me distraire de ma mélancolie ; comme je désirois sincèrement d'en guérir, je me livrai de moi-même à toutes les distractions qui se présentoient, & je m'en trouvai bien ; je recouvrai bientôt mes forces, ma santé, & même une partie de la gaieté qui m'étoit naturelle. Cependant Caroline occupoit toujours mon cœur & ma pensée ; dans mes momens de solitude, je ne pensois qu'à elle, mais comme je redoutois ce dangereux souvenir, je travaillois sans cesse à l'écarter, & je demeurois seul le moins qu'il m'étoit possible : Manteul ne me quittoit pas, s'attachoit tous les jours plus à moi, & redoutoit d'avance le moment de nous séparer. A son arrivée à Londres, il avoit trouvé chez son banquier des lettres de Dresde, qui parurent lui faire le plus grand plaisir. Il feroit possible, me dit-il alors, que son retour dans sa patrie fût plus prochain qu'il ne l'avoit pensé,

Digitized by Google

mais l'évènement qui le rappelleroit seroit si heureux pour lui qu'il ne regrettoit que moi. Il m'étoit aisé de voir qu'il auroit voulu m'ouvrir entièrement son cœur, mais peut-être alors eût-il exigé le réciproque, & j'étois décidé à ne confier jamais à personne le secret de ma fatale passion, à ne jamais prononcer même le nom de Caroline. J'évitai donc sans affectation de lui demander celui de l'objet de son attachement, ni de lui faire aucune question qui pût amener une confidence.

Nous avions été présentés par M. ***, notre envoyé à la cour de Londres, chez plusieurs seigneurs; un jour nous étions à dîner avec beaucoup d'hommes chez Milord Salisbury. Au dessert il fut question de toster. Vous connoissez sans doute cet usage anglois, qui consiste à porter à la ronde la santé de la femme qui nous intéresse le plus. Lorsque ce fut mon tour, mon cœur disoit Caroline, & ma bouche faillit à le prononcer; je me retins cependant, & je priai qu'on me dispensât de nommer celle dont je portois la santé: on me plaisanta beaucoup sur ma discrétion, & l'on but à la ronde la santé de la *belle inconnue*. Je ne serai point aussi discret que Lindorf, dit Manteul en prenant son verre, & je

Digitized by Google

fais gloire de boire à la ſanté de l'aimable Matilde de Wallſtein. Ce nom me frappa ſi fort, que je crus d'avoir mal entendu; mais il fut répété pluſieurs fois, & je ne pus douter que ce ne fût bien Matilde elle-même, cette Matilde dont j'avois été ſi tendrement aimé, & que j'avois ſi cruellement offenſée; je ne puis vous exprimer de quel trouble je fus ſaiſi, moi qui l'inſtant d'auparavant n'aurois pas cru poſſible qu'un autre nom que celui de Caroline eût pu me faire impreſſion. Manteul étoit trop loin de moi pour que je puſſe lui parler & lui demander ſi cette Matilde étoit bien celle qu'il aimoit; mais pouvois-je en douter, ſa phyſionomie s'étoit animée en prononçant, en entendant répéter ſon nom; je le regardai, & je trouvai mieux encore qu'à l'ordinaire; il me parut fait pour être aimé, & ſans doute il l'étoit de Matilde: ces lettres, qui l'ont rendu ſi content, étoient ſans doute de Matilde; ce retour ſi prompt à Dreſde, & qui doit le rendre ſi heureux, eſt ſans doute ordonné par Matilde, ſans doute il doit recevoir ſa main, il a déjà ſon cœur. Toutes ces idées m'occupèrent pendant le reſte du dîner & pendant le ſpectacle, où je fus entrainé malgré moi; j'aurois

j'aurois voulu pouvoir parler tout de suite à Manteul, pénétrer dans son cœur; je me reprochois d'avoir évité ses confidences, je craignois d'avoir manqué le moment; enfin j'étois agité au point que, ne pouvant rester plus long-temps au spectacle que je ne regardois ni n'écoutois, je pris le parti de le quitter, & de rentrer chez moi, où j'attendois Manteul avec une impatience dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même. Il ne tarda pas à rentrer; ma prompte sortie du spectacle l'avoit alarmé, à peine lui donnai-je le temps de me le dire, je lui demandai tout de suite si cette Matilde de Walstein, dont il avoit porté la santé, sœur du comte de Walstein, ambassadeur en Russie, étoit celle qu'il aimoit? --- Oui sans doute, me répondit-il avec feu; c'est elle-même, c'est votre charmante compatriote. Est-ce que vous la connoissez? elle étoit bien jeune lorsqu'elle quitta Berlin? --- Je connois beaucoup son frère, lui dis-je, en éludant ainsi sa question: le comte de Walstein est pour moi plus qu'un ami; il est mon père, mon bienfaiteur, ce que j'ai de plus cher au monde. --- O mon cher Lindorf! me dit Manteul en m'embrassant avec transport, s'il est vrai que vous soyez

lié à ce point avec le frère de ma chère Matilde, je puis vous devoir mon bonheur, elle m'a souvent protesté que ce frère auroit seul le droit de disposer d'elle; vous lui parlerez pour moi, vous le préviendrez en ma faveur: dites-moi que vous le ferez. — N'en doutez pas, mon ami, si Matilde trouve aussi son bonheur dans cette union, j'userai de tout le pouvoir que l'amitié me donne sur le comte, pour l'engager à la former; mais je croyois Matilde engagée avec le baron de Zastrow. — Ah! c'est ce cruel engagement, ou plutôt ce projet de mariage qui me décida seul à m'éloigner de Dresde; j'étois ami de Zastrow, je ne voulois pas devenir son rival; j'ignorois alors la répugnance extrême que Matilde a pour lui; une lettre de ma sœur, que je trouvai ici en arrivant, me l'apprend, & me donne les espérances les plus flatteuses. —Quoi! vous n'en aviez aucune jusqu'à cette lettre?--Aucune absolument; Matilde ne m'a jamais témoigné que de l'estime, & cette simple amitié que je croyois une suite de celle qu'elle a pour ma sœur, elle ne paroissoit pas même s'appercévoir de la préférence que je lui donnois sur toutes les femmes, & je crois déjà vous l'avoir

Digitized by Google

dit : avant que de m'éloigner d'elle j'ignorois moi-même la force de mes sentimens : la lettre de ma sœur, en me faisant entrevoir la possibilité d'être heureux, m'a fait sentir combien j'aimois sa charmante amie. — Je brûlois de la voir cette lettre, & mon envie fut satisfaite ; il la sortit de son porte-feuille, & me la donna. — Lisez, mon ami, me dit-il, voyez si je n'ai pas lieu de me flatter d'être aimé. Je la pris, & je la lus avec une émotion excessive.

“ Mlle. de Manteul blâmoit son frère d'être parti, de n'avoir pas suivi ses conseils, & fait ouvertement sa cour à la jeune comtesse. M. de Zastrow n'auroit point dû l'arrêter, il étoit détesté, & jamais ce mariage n'auroit lieu ; tout lui prouvoit au contraire que Manteul étoit aimé, elle avoit déjà remarqué bien des choses avant son départ, à present elle n'en doutoit plus : Matilde avoit témoigné le chagrin le plus vif en apprenant qu'il étoit parti, au point même d'en verser des larmes ; elle avoit perdu sa gaieté ; & ce qui m'assure, disoit-elle, que c'est votre absence qui cause sa tristesse, c'est qu'elle semble redoubler quand on parle d'Angleterre. Elle disoit hier avec un charmant petit dépit : Ah !

Digitized by Google

cette Angleterre, je ne sais pourquoi tous les hommes ont la passion d'y courir? Je crois, mon frère, que voilà d'assez bons symptômes; si vous en voulez un plus fort encore, c'est qu'elle m'a prié de lui montrer les lettres que vous m'écriviez. Profitez de cet avis, il est temps encore, peut-être, de réparer la sottise que vous avez faite, de vous éloigner de Dresde. Ecrivez-moi tout de suite une lettre qui n'aie pas l'air d'une réponse à celle-ci; confiez-moi vos sentimens pour ma jeune amie; chargez-moi de pénétrer les siens; dites que le doute seul vous a fait partir, mais qu'à la moindre lueur d'espérance vous êtes prêt à revenir. Elle lira cette lettre, elle la lira devant moi, je verrai l'impression qu'elle fera sur elle, & certainement le secret de son cœur n'échappera pas à ma pénétration. J'espère dans ma première vous apprendre quelque chose de plus certain, & hâter votre retour, &c."

Cette lettre me parut en effet la preuve sûre que Matilde aimoit le frère de son amie: j'éprouvois malgré moi le sentiment le plus pénible, une espèce de colère intérieure que je ne pouvois définir, & que je m'efforçois de cacher. Je lui rendis sa lettre, en con-

Digitized by Google

firmant les espérances flatteuses qu'elle lui donnoit. — J'ai écrit à ma sœur, me dit-il, conformément à ce qu'elle me prescrivoit, & j'attends sa réponse avec la plus vive impatience : si, comme elle le pense, elle m'est favorable, si Matilde accepte mes vœux, si elle me permet de prétendre à son cœur & à sa main, vous voudrez bien, mon cher Lindorf, me servir auprès du comte : vous devoir mon bonheur, est un moyen de l'augmenter encore.

Je le lui promis solemnellement, mais non pas sans éprouver quelque chose qui ressembloit assez à la jalousie : le portrait qu'il me fit, de votre charmante sœur, y mit le comble ; je ne pus lui cacher que je l'avois vue souvent avant son départ pour Dresde, chez sa tante de Zastrow. Non ; me disoit-il, non, vous ne la connoissez pas : lorsque Matilde quitta Berlin, elle sortoit à peine de l'enfance, & vous ne pouvez vous imaginer combien elle a gagné depuis ce temps-là, à quel point elle s'est formée, développée : il est possible d'être plus belle que Matilde, mais il ne l'est pas de réunir plus de grâces, & en même temps plus de noblesse, d'avoir un ensemble plus séduisant ; ses traits ne sont

Digitized by Google

pas réguliers, mais chacun d'eux a une expreſſion qui lui eſt propre ; ſa phyſionomie varie à chaque inſtant, elle eſt le miroir du cœur le plus excellent & de l'eſprit le plus aimable : tantôt gaie, badine, folâtre, mutine même, elle inſpire la joie & le plaiſir à tout ce qui l'entoure ; dans d'autres momens, douce, ſenſible, careſſante, elle attendriroit l'ame la plus froide. Voilà celle que je voyois tous les jours : ai-je pu réſiſter à tant de charmes, & jugez de mon bonheur, ſi je puis les poſſéder ?

Ah ! ſans doute, j'en pouvois juger par mes regrets d'avoir négligé ce bonheur lorſqu'il m'étoit offert. Quoi ! j'avois été aimé de cette adorable perſonne, dont chaque trait ſe gravoit dans mon ame ; il n'avoit tenu qu'à moi, qu'à moi ſeul de m'unir à elle ! Mais l'avois-je mérité ce bien dont je connoiſſois trop tard tout le prix ? N'a-t-elle pas dû l'oublier cet homme qui n'a payé ſes ſentimens que de la plus noire ingratitude, qui l'a négligée, abandonnée ; qui, livré tout entier à une autre paſſion, a repouſſé durement le cœur qui ſe donnoit à lui, & l'a forcé de chercher un autre objet d'attachement ? Ces idées qui ſe ſuccédoient dans mon imagination comme des

Digitized by Google

éclairs, me donnoient un air ſombre & préoccupé, dont Manteul dut être ſurpris; mais le ſujet de la converſation l'intéreſſoit trop pour s'appercevoir de rien; il auroit voulu me parler plus long-temps de ſa chère Matilde & de ſes eſpérances; mais il ne m'étoit plus poſſible de l'entendre de ſang froid: je prétextai une migraine, & il me laiſſa.

Il me tardoit d'être ſeul, de chercher à démêler ce qui ſe paſſoit en moi; pourquoi j'éprouvois cette agitation ſingulière, pour un événement que j'aurois dû prévenir & défier. Puiſque je n'aimois pas Matilde, puiſque j'avois renoncé à ſon cœur, à ſa main, aux droits que j'avois ſur elle; ne devois-je pas être charmé qu'un autre lui rendît plus de juſtice, & réparât tous mes torts? Ah! je l'étois ſi peu qu'il me paroiſſoit que Manteul m'enlevoit un bien qui m'appartenoit, & que j'avois l'inconſéquence, l'injuſtice d'accuſer Matilde de légèreté, & de lui reprocher une inconſtance dont j'étois moi-même ſi coupable. Je me rappellois toutes les circonſtances de notre liaiſon, ces promeſſes ſi tendres, ſi naïves, ſi ſouvent répétées dans ſes lettres, de n'aimer jamais que moi, & je diſois: Toutes les femmes ſont

Digitized by Google

légères; comme si je n'avois pas été sa preuve que les hommes n'ont pas trop le droit de se plaindre d'elles.

Je réfléchis ensuite sur ma position avec Manteul, sur cette fatalité qui me rendoit pour la seconde fois le rival d'un ami; mais je n'osois convenir avec moi-même que j'étois son rival, & je me promis, s'il étoit aimé, comme tout m'en assuroit, de le servir avec toute la vivacité & la chaleur de l'amitié; je lui en renouvellai l'assurance, & nous attendîmes avec une égale impatience la réponse de sa sœur, qui devoit contenir l'arrêt de son sort. Il me paroissoit aussi quelquefois qu'elle seroit aussi l'arrêt du mien. — Et Caroline...... Caroline est donc entiérement oubliée; est-elle effacée de ce cœur où elle a régné avec tant d'empire? — Non, mon ami, Caroline est présente à mon cœur, à ma pensée, plus que je ne le voudrois; j'écarte autant qu'il m'est possible ce dangereux souvenir; & depuis quelque temps, je pense plus à Caroline de Walstein qu'à Caroline de Lichtfield; mon imagination n'erre plus dans le parc de Rindaw & dans le petit pavillon; je vois Caroline occupant à Berlin l'hôtel du meilleur des hommes;

du plus aimable des époux, & sentant tout son bonheur : je sens que bientôt je pourrai penser à elle sans remords : son nom se lie, s'identifie tous les jours plus avec le vôtre dans mon cœur ; déjà je ne les sépare plus, & je vous aime presque également ; déjà le nom de Matilde, que Manteul prononce sans cesse, me donne une émotion plus vive, & d'un genre que je connois trop bien, pour ne pas le distinguer. Voilà, mon cher ami, ma guérison bien avancée ; vous allez savoir ce qui va l'achever.

Nous avions formé le projet, dès notre arrivée en Angleterre, d'en parcourir les différentes provinces ; mais croyant d'y passer l'hiver, nous avions remis ce voyage au printemps prochain. Manteul, decidé à partir tout de suite, si les lettres de sa sœur le rappelloient à Dresde, me pria de ne pas le differer, & de voir au moins les endroits les plus intéressans. Depuis ses confidences, j'éprouvois un mal aise, une agitation intérieure qui ne me permettoit pas de rester long-temps à la même place ; je pensai qu'un voyage me feroit du bien, & je consentis à ce que mon ami désiroit ; nous partîmes donc, nous parcourûmes plusieurs provinces, ou

Digitized by Google

comtés, la principauté de Galles, & nous vîmes tout ce que ces différens lieux pouvoient offrir de curieux & d'intéressant. Ce n'est pas le moment, mon cher comte, de vous faire des details sur un pays où la paix & la liberté entretiennent l'abondance, où les campagnes, cultivées par de riches fermiers, ne sont pas comme les nôtres le theatre des guerres sanglantes & des désastres affreux qui en sont la suite : sûrs de pouvoir les nourrir, ils ne craignent point de donner le jour à de nombreux citoyens : les villages, ou petites villes principales des provinces, sont extrêmement peuplés, & tout le monde a l'air à son aise & heureux. La noblesse angloise passe une partie de l'année dans ses terres, & contribue à l'aisance de ses vassaux ; ces belles demeures sont entretenues avec ún soin, une élégance, bien au-dessus de la triste magnificence de nos antiques châteaux. Si l'on veut avoir une idée de la belle nature & des agrémens que peut offrir le séjour de la campagne, c'est en Angleterre qu'il faut aller. — Vous augmentez mon désir de connoître ce pays, dit le comte, je veux y mener ma chère Caroline ; en attendant, j'aurai bien des choses à vous demander. — Je ne serai peut-

être pas en état d'y répondre, reprit Lindorf; nous avons voyagé trop rapidement, & nous avions l'esprit & le cœur trop occupés pour remarquer tout ce qui méritoit de l'être : je ne puis vous parler que de ce qui doit nécessairement frapper tout étranger qui voit l'Angleterre pour la première fois.

L'impatience d'avoir des nouvelles de Dresde, nous fit abréger notre tourneé & reprendre le chemin de Londres, où nous espérions d'en trouver; j'étois certainement plus agité que Manteul : il se livroit aux plus douces espérances, & ne doutoit presque plus de son bonheur; je n'en doutois pas plus que lui; mais loin de le partager, je l'enviois : plus il étoit content, & plus mon dépit secret & ma tristesse redoubloient. Je lui parlois cependant à tout moment de Matilde, je me faisois répéter jusqu'aux moindres circonstances de sa vie; j'étois aussi inépuisable en questions sur elle que Manteul dans ses réponses; nous n'avions plus d'autres sujets de conversation, & à chaque instant ma jalousie, ma douleur, mes regrets, je dirai presque mon amour, prenoient de nouvelles forces. Manteul ne trouva point de lettres de sa sœur à Londres, mais deux

Digitized by Google

jours après notre arrivée, je venois de me lever, & j'allois passer chez lui, lorsque son laquais me remit de sa part un paquet cacheté, dans une enveloppe à mon adresse; surpris de cet envoi, au moment où nous devions déjeûner ensemble, j'allois entrer chez lui, avant même que de l'ouvrir, mais on me dit qu'il venoit de sortir, & qu'il ne reviendroit que pour le dîner; mon étonnement augmenta, & j'ouvris le paquet, non sans quelque émotion; elle devint plus forte encore, lorsque je vis qu'il renfermoit une lettre ouvert, adressée à Manteul, avec le timbre de Dresde, qui paroissoit en contenir une autre; c'etoit sans doute la réponse de sa sœur, avec une lettre de Matilde; mais pourquoi ne pas l'apporter lui-même? Malgré mon impatience de la lire, je commençai par quelques lignes que Manteul avoit écrites dans l'enveloppe. La voici, dit Lindorf, en sortant des papiers de son porte-feuille; jugez quelle dût être ma surprise.

« J'ignore si c'est au meilleur des amis, « ou au plus dissimulé des hommes, que « j'envoie les lettres que je viens de recevoir. « M'en rapporter absolument à lui sur l'opi- « nion que je dois avoir de lui-même; c'est « lui prouver ce que je cherche à croire,

Digitized by Google

« malgré toutes les apparences...Quoi !
« Lindorf, vous êtes l'amant de Matilde ?
« vous êtes son amant aimé, l'époux de
« son choix, nommé par son frère, accepté
« par son cœur; celui auquel *elle sacrifie-*
« *roit sans balancer les hommages de l'u-*
« *nivers*, & c'est d'elle que je l'apprends ?
« O Lindorf ! quel pouvoit être le motif
« de cet inconcevable mystère ? je ne puis
« vous croire coupable d'une lâche trahi-
« son. Non, Lindorf, je ne le crois pas,
« mais j'ai droit d'exiger de vous de la con-
« fiance & de la sincérité.... Je m'y perds,
« & j'avoue que j'ai craint de vous voir dans
« le premier moment.... Envoyez-moi
« votre réponse au café d'Orange, rien ne
« doit plus vous empêcher d'être sincère;
« puisque vous êtes aimé, vous n'avez
« plus de rival."

Ch. de M.

Non, mon ami, tout ce que j'éprouvois dans cet instant ne peut se décrire. Quoi ! j'étois encore aimé de cette charmante & constante Matilde. Quoi ! c'étoit pour moi, pour cet ingrat qui l'offensoit, qu'elle refusoit les hommages de Zastrow, de Manteul, qu'elle refuseroit *ceux de l'univers ?* Cette

Digitized by Google

phrafe, foulignée dans le billet de Manteul, étoit fans doute dans la lettre que j'allois lire; je déployai celle de fa fœur, elle en renfermoit une à mon adreffe, dont le caractère m'étoit bien connu; un mouvement involontaire me la fit approcher de mes lèvres; j'allois l'ouvrir & jouir de tout mon bonheur, quand une réflexion cruelle vint le troubler & m'arrêter; c'étoit aux dépens d'un ami que j'allois être heureux, & cet ami étoit dans le cas de me croire perfide; je ne pus foutenir cette idée. Vous êtes fait, mon cher comte, pour comprendre tout ce que j'éprouvai, même par les fouvenirs qu'elle me retraça; c'étoit la feconde fois que l'amour & l'amitié étoient en compromis dans mon cœur; l'amitié devoit toujours l'emporter; il me fut impoffible de lire mes lettres avant que de m'être juftifié auprès de Manteul, avant d'avoir, pour ainfi dire, fon aveu. Je les ferrai dans mon bureau, & je me hâtai d'aller le chercher; je fus d'abord au café qu'il m'indiquoit, il n'y étoit pas encore; j'aurois dû l'attendre, mais l'attente dans ce moment-là n'étoit pas fupportable, & je préférai de le chercher ailleurs; j'aimois mieux lui parler que de lui écrire: une lettre affez détaillée pour

Digitized by Google

lui donner la clef de ma conduite n'alloit pas à mon impatience; cependant, comme nous pouvions nous croiser pendant que je le cherchois, je pris le parti de laisser un mot pour lui au café même; je lui disois seulement: " Qu'il me rendoit justice, " en me croyant incapable d'une perfidie; " que j'avois, il est vrai, bien des torts à " me reprocher, mais non pas vis-à-vis de " lui, & que Matilde seule étoit en droit " de se plaindre; je le priois de m'atten- " dre à ce même café, & je lui promet- " tois toutes les explications qu'il pourroit " désirer; je l'assurois que je n'aurois pas un " instant de repos qu'il ne m'eût entendu. " Je n'ai pas lu, lui disois-je, ni ne lirai " un seul mot des lettres que vous m'avez " envoyées, que je ne vous aie vu; je " crois vous prouver par-là le prix que " j'attache à votre estime & à votre ami- " tié."

Après avoir remis ce billet au garçon du café, je continuai ma recherche; je fus à l'hôtel de Prusse, au parc, chez nos connoissances, je le manquai par-tout, & je revins au café; j'appris avec chagrin qu'il venoit d'en sortir, & qu'il avoit à son tour laissé un billet pour moi; on me le donna, & le voici.

Digitized by Google

« J'aurois voulu, mon cher Lindorf, » vous attendre & vous revoir, mais cela » ne m'eſt pas poſſible : Lord Cavendiſh » vient de me propoſer de l'accompagner » aux courſes de Newmarket ; il part à » l'heure même, & me laiſſe à peine le » temps de vous dire un mot. Vous ſavez » combien je déſirois de les voir ces fa- » meuſes courſes : j'accepte donc l'offre de » Lord Cavendiſh avec d'autant plus de » plaiſir, que j'ai beſoin de diſtraction dans » ce moment. Votre billet, & plus encore » votre empreſſement à me chercher, » avant même que d'avoir lu vos lettres, » m'apprennent tout ce que je veux ſavoir » à préſent ; liſez-les, mon cher ami, & » ſi vous n'êtes pas demain ſur la route » de Dreſde, vous ne méritez pas votre » bonheur. Si quelque choſe pouvoit al- » térer mon eſtime & mon amitié, ce » ſeroit de vous retrouver à Londres, ou » d'apprendre après demain que vous y » êtes encore. Adieu, mon cher Lindorf, » ſoyez heureux autant que vous pouvez » & devez l'être, avec la plus aimable » des femmes ; je vais en chercher une » qui lui reſſemble, & dont le cœur ne » ſoit pas engagé : ſi le ſéjour & les plai- » ſirs de Newmarket ont l'effet que j'en

« attends, vous aurez bientôt de mes nou-
« velles; donnez-moi des vôtres, & ces
« détails que vous m'avez promis; non
« point à titre d'explication, je n'en ai
« plus besoin, mais comme une confi-
« dence bien intéressante pour votre ami,
« & celui de Matilde; vous avez des torts
« avec elle, dites-vous, *elle seule a droit*
« *de se plaindre*. Ah! Lindorf, heureux
« Lindorf! courez, voyez-la, & ces torts
« seront les derniers de votre vie. »

Ch. de M.

A peine eus-je fini ce billet, que je volai chez lord Cavendish, espérant les trouver encore; ils étoient partis en poste, j'hésitois si j'essayerois de les rejoindre: mais des motifs si forts, un sentiment si vif, m'attiroient ailleurs, que je ne pus y résister; je relus le billet de Manteul, & je compris que puisqu'il me fuyoit, je ne devois pas le forcer à revoir dans les premiers momens un rival aimé. Mais étoit-il vrai que j'étois aimé de cette généreuse Matilde? Je ne le savois encore que par Manteul, & je brûlois d'en lire la confirmation. Je rentrai donc chez moi, & je lus enfin ces deux lettres que je vais

Digitized by Google

vous montrer. Vous commencerez, comme je le fis moi-même, par celle de Mlle. de Manteul, quelque vive impatience que j'eusse de lire celle dont la seule adresse faisoit palpiter mon cœur; je tremblai de l'ouvrir: chaque mot tracé par Matilde étoit un reproche cruel pour ce cœur. Elle ignoroit peut-être mon infidélité, mais en étois-je moins coupable, & l'expression de sa naïve tendresse n'alloit-elle pas ajouter à mes torts, & me rendre odieux à moi-même? Je lus donc d'abord celle-ci: & il la tendit au comte, qui la parcourut.

Mlle. de Manteul débutoit par demander mille pardons à son frère, de lui avoir donné un faux espoir; induite elle-même en erreur, elle avoit cru de bonne foi, ce qu'elle désiroit avec passion, qu'il étoit l'objet secret des sentimens de Matilde. « C'est votre let-
« tre même, cette lettre que je vous avois
« demandée, & dont j'attendois un si bon
« effet, qui a détruit toutes mes espérances.
« Non, mon frère, ce n'est pas vous qui
« êtes aimé; Matilde a disposé depuis long-
« temps de son cœur: elle refuse les hom-
« mages de Zastrow, les vôtres; elle refu-
« seroit ceux de l'univers, & c'est en faveur
« de votre nouvel ami, de ce baron de Lin-

Digitized by Google

" dorf dont vous me parlez ; elle n'a vu
" que son nom dans votre lettre, & son
" émotion a trahi le secret de son cœur;
" mais ce n'en est pas un pour vous ; vous
" le savez déjà sans doute : puisque vous
" êtes aussi lié avec M. de Lindorf, &
" que vous lui avez ouvert votre cœur, il
" aura sans doute eu pour vous la même
" confiance. Il vous aura dit sûrement que
" depuis deux ans il est engagé avec la
" jeune comtesse de Walstein. C'est d'a-
" bord le comte, son frère, intime ami
" de ce Lindorf, qui désira cette union ;
" mais bientôt leurs cœurs furent d'ac-
" cord, & Matilde assure qu'il n'y a que
" sa mort ou l'inconstance de Lindorf qui
" puisse le rompre ; & que jamais elle ne
" sera qu'à lui. Votre amour, mon cher
" frère, devient donc la chose du monde
" la plus inutile ; je vous connois assez rai-
" sonnable, assez généreux, pour être sûr
" qu'il va changer en amitié, & que vous
" trouverez même du plaisir à servir en
" même temps Matilde & votre ami. Vous
" le pouvez en lui remettant cette lettre,
" que la pauvre petite ne savoit comment
" lui faire parvenir : ce n'est pas elle qui
" vous le demande, c'est moi qui l'ai voulu ;
" je pense que c'est le moyen le plus sûr

Digitized by Google

« de vous guérir tout-à-coup. Dites, ré-
« pétez bien à ce Lindorf, que sa seule
« amie gémit sous l'oppression de sa tante,
« qu'elle sera forcée d'épouser ce Zastrow
« qu'elle abhorre, & qu'elle en mourra
« certainement. Engagez-le à partir à l'inf-
« tant même, à venir la consoler, la dé-
« livrer, l'enlever même s'il le faut; je ne
« vois que cela pour la tirer d'affaire;
« qu'auroit-il à craindre, puisqu'il est au-
« torisé par le frère? J' aurois sans doute
« préféré que ce fût vous, Charles, mais
« son cœur étoit donné avant qu'elle vînt
« à Dresde; n'y pensez donc plus que pour
« lui rendre un service essentiel à son bon-
« heur, & peut-être à celui de votre sœur."

Cette dernière phrase, qui étoit échappée à Lindorf & à Manteul, fit sourire le comte, & le confirma dans l'idée qu'il y avoit des motifs qui faisoient agir Mlle. de Manteul. Il rendit la lettre à son ami, qui lui donna celle de Matilde.—Lisez, lui dit-il, & voyez quelle impression dut faire sur mon cœur cette ingénuité si touchante; il étoit impossible que ce cœur sensible & reconnoissant ne se donnât pas entièrement à celle qui, malgré tous mes torts, m'avoit conservé le sien. Le comte la prit, & la lut.

Dresde, ce ....

“ Oui, M. le baron, c'est bien Matilde
“ qui vous écrit, c'est votre amie Matilde;
“ elle a tort de vous écrire sans doute,
“ elle ne devroit pas rompre la première
“ ce beau silence. Oh! oui; je sais que
“ j'ai tort, mais je sais mieux encore que
“ je ne puis m'en empêcher; il y a des
“ momens dans la vie où le cœur parle
“ beaucoup plus fort que la raison, &
“ l'oblige à se taire; il dit tant, tant de
“ choses, qu'on n'entend plus que lui,
“ & qu'il faut absolument finir par faire
“ tout ce qu'il veut: il m'assure par exemple
“ que je serai moins malheureuse quand
“ j'aurai conté mes peines à mon ami;
“ je sens déjà qu'il dit vrai. Depuis que
“ j'écris, il me semble que mes chagrins
“ sont presque changés en plaisirs. Hélas!
“ ils reviendront bien vîte, ma lettre
“ finira & mes tourmens recommenceront,
“ & mon frère sera toujours en Russie,
“ & Lindorf toujours en Angleterre, &
“ Zastrow toujours à Dresde, & la pau-
“ vre Matilde toujours persécutée. Ma
“ tante.... Elle me demande seulement
“ l'impossible: ai-je deux cœurs pour en
“ donner un à ce Zastrow? & quand j'en

Digitized by Google

" aurois mille, ne feroient-ils pas tous à
" celui .... à celui.... Tenez, Lindorf,
" depuis que cette lettre est commencée,
" depuis même que j'ai pris la résolution
" de l'écrire, je n'ai cessé de penser com-
" ment je pourrois vous dire tout ce que
" j'ai à vous dire; pour peu que j'y pense
" encore, je ne dirai rien du tout, &
" vous ne me comprendrez point. Je ne
" veux plus m'occuper de la manière; je
" vais laisser aller ma plume & mon
" cœur comme ils voudront: je veux
" exiger de la sincérité; il faut bien sen
" donner l'exemple.... Oui, M. le ba-
" ron.... Voilà que je pense encore à la
" manière. Eh bien oui, mon cher,
" mon très-cher Lindorf, je vous aime,
" & je vous aimerai toute ma vie, au
" moins je le crois, mais quoi qu'il en
" soit, jamais je ne prendrai d'autres en-
" gagemens, & je mourrai *Matilde de*
" *Walstein*, ou *Matilde de Lindorf.* Que
" ce projet d'éternelle constance ne vous
" effraye pas, mon bon ami, il ne vous
" regarde point; je suis loin d'imaginer
" que vous deviez le former aussi; c'est
" avec moi seule que j'ai pris cet engage-
" ment, & non point avec vous. Les
" hommes, dit-on, peuvent changer autant

Digitized by Google

" qu'il leur plaît, ſans être moins eſtima-
" bles à leurs propres yeux, ni moins aima-
" bles à ceux des femmes. Il faut bien que
" cela ſoit, puiſque mon frère, le plus ſage
" des hommes, change d'avis auſſi lui, ſans
" qu'on ſache pourquoi, & qu'il ſemble ne
" plus aimer ſa ſœur. Lindorf, cher Lin-
" dorf, tenez-moi lieu de ce frère qui m'a-
" bandonne : il eſt trop loin pour que je
" puiſſe réclamer ſon amitié ; mais la vôtre,
" Lindorf, viendra sûrement à mon ſecours.
" Conſeillez-moi, dites-moi ce que je puis
" faire pour éviter un lien qui me fait hor-
" reur ; pour me conſerver .... Hélas ! à
" moi-même, ſi ce n'eſt plus à Lindorf, ſi
" tout ce qu'on me dit eſt vrai, ſi un nou-
" vel objet... Mais ce n'eſt pas là ce que je
" vous demande, je le ſaurai toujours aſſez,
" & cela ne changeroit rien à ma façon de
" penſer, ni ſur vous, ni ſur M. de Zaſ-
" trow, ni ſur tous les hommes du monde ;
" jamais il n'y en aura qu'un ſeul pour moi ;
" je ſais cela, qu'ai-je beſoin d'en ſavoir
" davantage ? dites-moi ſeulement que vous
" ſerez toujours l'ami de Matilde. Ce mot
" d'*ami* dit tout ; il m'aſſure votre bonne-
" foi, votre franchiſe, vos bons conſeils ;
" votre empreſſement à me répondre, à
" me tirer de l'inquiétude cruelle que me

Digitized by Google

« donne votre silence, celui de mon frère, « votre absence à tous deux; & cet abandon, qui ressemble à la fâcherie, à l'oubli, « à la mort, & qui causera, s'il duroit plus « long-temps, celle de *Matilde de Walstein.*

« J'ignore même comment je dois adresser cette lettre, & vous la faire parvenir; « en vérité, je ne sais lequel est le plus méchant, de mon frère, ou de vous: mais « vous êtes tous les deux... vous êtes... tout « ce que j'aime au monde, n'est-ce pas « comme qui diroit des ingrats? »

Le comte fut attendri en lisant cette lettre; il se reprocha vivement de s'être laissé trop absorber par sa passion pour Caroline, & d'avoir négligé sa sœur; il n'auroit pas dû s'en tenir à une seule lettre, il devoit penser qu'on auroit pu l'intercepter, il devoit y aller lui-même. Enfin il en vint à croire que lui seul avoit eu tort. — Vous pouvez juger, lui disoit Lindorf, de l'impression que me fit cette lettre par celle qu'elle vous fait à vous-même. — Ce comte voulut la lui rendre. — Non, mon ami, gardez-la; & si jamais j'étois assez malheureux pour l'oublier, pour causer encore un instant de chagrin à ma chère Matilde, vous n'aurez qu'à me la montrer, pour me faire tomber à ses pieds.

Digitized by Google

Je ne balançai pas un moment après l'avoir lue, sur ce que je voulois faire : voler auprès d'elle, la consoler, réparer mes torts, l'arracher à la tyrannie, lui consacrer la vie entière, étoient actuellement le seul vœu, le seul projet de mon cœur ; je vis clairement qu'on lui en imposoit, puisqu'elle vous croyoit encore en Russie. Sans doute on interceptoit vos lettres, elle étoit entourée de pièges, de gens dévoués à Zastrow. Le danger me parut pressant, & je résolus de partir dès le lendemain ; Manteuil seul pouvoit me retenir, mais je relus son billet, il étoit positif : *Si quelque chose pouvoit altérer son estime & son amitié, c'étoit de différer d'un seul jour mon départ.* Je résolus cependant de ne point me séparer de lui, de ne point quitter l'Angleterre sans avoir levé jusqu'au moindre doute qui pouvoit lui rester sur ma conduite & sur le mystère que je lui avois fait de mes engagemens avec Matilde. J'employai le reste de cette journée à lui écrire, à lui faire le récit de tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, depuis l'instant où vous aviez formé le projet de cette union, & je ne lui cachai que le nom de Caroline ; j'avouai que tout ce qu'il m'avoit dit de Matilde avoit ranimé mes senti-

Digitized by Google

mens pour elle ; mais que me rendant justice, & sentant combien j'avois peu mérité qu'elle m'eût conservé les siens, j'étois décidé à les cacher, à réparer mes torts avec elle, en la servant dans sa nouvelle inclination. Ma lettre fut longue & détaillée ; j'écrivois encore, quand un laquais de Manteul, qu'il avoit pris avec lui à Newmarket, entra chez moi, & me remit un nouveau billet de sa part, qu'il m'envoyoit de la première poste. C'étoit une répétition du précédent, il craignoit qu'il ne me fût pas parvenu, que mon départ ne fût différé, & se servoit des motifs les plus forts pour le hâter, pour achever de m'ôter toute espèce d'inquiétude sur son compte ; il m'assuroit, « qu'il regardoit « cet événement comme un bonheur : trop « jeune encore pour se marier (il n'a pas « vingt ans), il auroit fait une folie que « Matilde seule pouvoit excuser ; l'idée « d'être aimé d'elle lui avoit fait tourner « la tête ; la certitude du contraire lui « rendoit la raison & la liberté ; il alloit « en profiter, pour s'instruire & s'amu- « ser en voyageant encore quelques an- « nées ; il espéroit de me revoir une fois « l'heureux époux de la plus aimable des « femmes : quels que fussent les motifs « qui m'éloignoient d'elle & les torts que

Digitized by Google

“ je me reprochois, il étoit sûr que je “ n'aurois qu'à la voir pour sentir tout “ mon bonheur ; il me connoissoit trop, “ d'ailleurs, pour croire que je balance- “ rois un instant à voler à son secours, “ ne fût-ce même qu'à titre d'ami, si je “ n'étois plus libre d'accepter celui qui “ m'étoit offert. Il finissoit par me dire “ que son laquais avoit ordre de ne le re- “ joindre qu'après m'avoir vu monter dans “ ma chaise de poste.”

Je lui remis l'immense lettre que j'avois écrite à son maître, & il repartit pour Newmarket au moment où je m'éloignai de Londres. Ma traversée fut très-heureuse & très-prompte, le vent étoit favorable. Je trouvai Varner à Hambourg, qui attendoit depuis trois semaines qu'un vaisseau pût mettre à la voile : ils étoient tous retenus dans le port par les vents contraires, & le bon Varner gémissoit de ce retard, il me remit votre billet, & mon banquier, que je vis le jour même, me donna la lettre qui l'avoit suivi : tous les deux étoient également pressans ; vous exigiez le retour le plus prompt ; sans en expliquer les motifs ; mais avois-je besoin de les savoir ? vous ordonniez, je devois obéir ? & si je n'eusse pas été en chemin, je m'y serois mis à l'instant même. Com-

Digitized by Google

ment vous avouer, cependant, qu'un ſentiment que je condamnai, mais auquel je ne pus réſiſter, me fit prendre la route de Dreſde plutôt que celle de Berlin? Je ne puis l'excuſer qu'en croyant que ce fut un preſſentiment; mais pour le moment je cherchai à me faire illuſion, à me perſuader qu'un retard de quelques jours au plus ne pourroit vous faire aucune peine, au lieu que le moindre retard pouvoit influer ſur le ſort de Matilde: je voulois la voir, la déterminer à me ſuivre, & vous l'amener. J'oſai même alors interpréter ces deux lettres ſi preſſantes, cet ordre ſi poſitif de me rendre auprès de vous ſans délai: ſans doute Matilde en étoit l'objet, & je répondois à vos intentions, en volant à ſon ſecours, avant même de vous voir. Je ne m'arrêtai donc à Hambourg que le temps néceſſaire pour avoir de bons chevaux. Vous ſavez le reſte, mon cher ami, comme je rencontrai M. de Zaſtrow, & quelle fut ma ſurpriſe en voyant ſortir Matilde de cette chaiſe de poſte; mais ce que je n'ai point oſé vous dire, devant elle, c'eſt combien ſa figure charmante me frappa, m'étonna, m'enchanta; combien elle me parut au-deſſus, & de ce que Manteul m'avoit dit, & de ce que j'avois imaginé: ſon emotion, ſon

Digitized by Google

trouble, qui l'embelliſſoient encore, les premiers mots qu'elle prononça, avec une expreſſion de tendreſſe, un ſentiment, une ame qu'il eſt impoſſible de rendre. Je la vois encore s'élancer de cette voiture, accourir les bras ouverts; je l'entends prononcer: Lindorf, cher Lindorf, c'eſt votre Matilde qu'on veut vous enlever, & qui ne veut être qu'à vous. Cette ame innocente & pure eſt au-deſſus du ſoupçon; elle aime, elle eſt donc sûre d'être aimée: une année de ſilence, tout ce qu'on n'a ceſſé de lui dire, tous mes torts apparens & réels, n'ont point ébranlé ſa conſtance; elle me voit, ils ſont tous oubliés; il ne lui reſte pas même l'ombre d'un doute: & quand ſes ſens l'abandonnèrent quand elle ſe laiſſa tomber dans mes bras, foible, pâle, inanimée, & ſes yeux charmans fermés à demi, comme elle me parut intéreſſante! avec quelle ardeur je fis le vœu de lui conſacrer ma vie! J'oſe vous l'avouer, mon ami, en la portant dans la maiſon de poſte, ce fut ſur ſes lèvres que je le prononçai, & je n'oublierai jamais le ſentiment délicieux que j'éprouvai.

Mon combat avec Zaſtrow, ma bleſſure, notre voyage, les ſoins touchans qu'elle a pris de moi; ſon eſprit, ſes

Digitized by Google

grâces, sa charmante naïveté, tous les instans enfin que j'ai passés auprès d'elle, ont augmenté mon attachement, & cimenté l'impression qu'elle me fit au premier instant : je n'ai pu cependant me défendre d'un peu d'émotion en revoyant Caroline ; mais elle étoit d'un autre genre que celle qu'elle me faisoit éprouver l'été passé ; un regard de Matilde l'eut bientôt dissipée, & j'ose assurer que ce sera la dernière. Je m'apperçus d'abord, avec la joie la plus vive, que vous étiez aimé, & dès cet instant je ne vis plus dans Caroline qu'une sœur chérie & l'épouse de mon ami, de mon frère..... Cher comte, vous avez lu dans mon cœur, & vous ne tarderez pas, j'espère, à m'accorder ce titre précieux, que je mérite par mes sentimens, & que j'ambitionne comme le comble du bonheur. — Et moi, lui dit le comte en l'embrassant tendrement, je ne croirai le mien complet, que lorsque Matilde & Lindorf seront heureux comme moi ; il me tarde d'arriver & de serrer ces nœuds qui ne me laisseront plus rien à désirer. Il lui raconta à son tour tout ce qui avoit précédé sa réunion avec Caroline. Lindorf frémit à l'idée du divorce qu'il avoit projetté. — Grand Dieu ! lui dit-il, & vous pouviez penser que j'ac-

Digitized by Google

cepterois un tel facrifice ? que je voudrois être heureux aux dépens de Walftein ? — Il s'agiffoit du bonheur de Caroline, devions-nous balancer à l'affurer ! La lettre que je vous écrivois & qu'elle devoit vous remettre à votre arrivée, auroit levé tous vos fcrupules ; votre amitié, votre délicateffe auroient cédé aux motifs les plus preffans, les plus décififs. Non, Lindorf, mes mefures étoient bien prifes, & vous n'auriez pu réfifter. — Ne me demandez point ce que j'aurois fait, reprit Lindorf ; heureufement vous ne m'avez pas mis à cette dangereufe épreuve : j'aime, je l'avoue, être votre frère ; vous feul méritiez Caroline, elle feule pouvoit récompenfer vos vertus.... & peut-être Matilde convient-elle mieux à votre ami Lindorf. — Elle ignore fans doute, lui dit le comte, que Caroline ait été fa rivale ? — Elle n'ignore rien, interrompit vivement Lindorf ; Matilde n'a-t-elle pas à préfent le droit de lire dans mon cœur, d'en favoir tous les fecrets, d'en connoître tous les replis ? ne lui devois-je pas l'explication de mon refroidiffement, de mon filence, de mon voyage en Angleterre ? aurois je pu lui en impofer, la tromper ? Non, c'étoit impoffible : j'en avois peut-être formé le projet ; mais c'étoit avant que de la revoir ; avant que

de l'entendre. Sa noble franchiſe, ſa candeur appellent irréſiſtiblement la confiance & la ſincérité.

Dès que nous fûmes ſeuls dans la chaiſe de poſte, elle me parla de vous, de votre mariage; elle me demanda ſi je connoiſſois ſa belle-ſœur. L'aveu des ſentimens qu'elle m'avoit inſpirés, & la confidence la plus entière fut ma réponſe. Je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & je la vis par degrés s'attacher à Caroline: loin d'éprouver aucune jalouſie, aucune aigreur, elle n'eut que le déſir de la connoître, & de la prendre pour modèle.---Combien je l'aimerai cette charmante Caroline, me diſoit-elle! elle fera le bonheur de mon frère, elle m'apprendra à fixer mon cher Lindorf, elle ſera mon amie.... Et depuis qu'elle l'a vue, elle m'a dit, avec ce ton de la vérité qui ne peut laiſſer aucun doute: Ah, Lindorf! combien vous êtes juſtifié à mes yeux; je ne vous pardonnerois pas de l'avoir vue avec indifférence. Voilà votre ſœur, mon cher comte; jugez ſi je dois l'adorer!

Arrivés à Berlin, le premier ſoin du comte fut de préſenter au Roi ſa ſœur & ſon ami, en lui demandant ſon approbation pour leur union: dès qu'il l'eut obtenue, l'heureuſe famille ſe rendit à la terre

Digitized by Google

que le comte possédoit à quelques lieues de Berlin, celle où Caroline étoit allée le joindre, & dont Justin étoit concierge; & là, dans la chapelle du château, le mariage fut célébré, sans autres témoins que le comte, la comtesse, & quelques villageois. En sortant de l'église, Louise vint faire son compliment à Lindorf, elle lui fut présentée par Caroline, c'étoit encore un moment d'épreuve, elle fut favorable à Matilde: le dernier sentiment qu'on éprouve est toujours celui qui paroît le plus vif. Il regarda sans emotion les deux charmantes femmes qui lui en avoient fait éprouver de si vives; & serrant la main du comte, qui se trouvoit près de lui: C'est dans ce moment, lui dit-il, que je puis vois assurer que je suis digne d'être votre frère. J'ai été passionné de Louise, j'ai adoré Caroline; mais j'aime ma chère Matilde, & je sens que c'est pour la vie.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Nous dirons encore à ceux qui aiment à tout ſavoir, que Lindorf penſa toujours ainſi, & que, malgré ſa légèreté naturelle qui l'entraîna peut-être à des infidélités paſſagères, il fit le bonheur de ſon aimable compagne, parvint aux premiers grades militaires, & ſe diſtingua dans pluſieurs occaſions.

Nous leur dirons que le comte de Walſtein fut l'appui du trône, l'ami de ſon Roi, le protecteur du peuple, le ſoutien des malheureux, & qu'il trouva dans l'amour conſtant de ſa chère Caroline, dans la bonne conduite de ſes enfans, la récompenſe de ſes vertus. Et Caroline ?... Caroline adorée, chérie, reſpectée comme elle méritoit de l'être, fut la plus heureuſe ainſi que la plus aimable des femmes.

Nous leur dirons que M. de Zaſtrow, piqué de ce que ſes grâces pariſiennes, entées ſur un fonds germanique, ne plaiſoient qu'à Mlle. de Manteul, qui ne lui plaiſoit plus, retourna à Paris, y retrouva ſes bons amis de jeu, ſes bonnes fortunes de théatre, & les vit avec tant d'aſſiduité qu'il mourut, au bout d'une année, abſolu-

Digitized by Google

ment ruiné : sa tante vit seulement alors que Matilde pouvoit avoir eu raison de le refuser ; elle lui pardonna, & la fit son unique héritière.

Mlle. de Manteul entra d'abord dans un chapitre ; puis elle postula une place de dame d'honneur à la cour, l'obtint, & put à son gré, dans ces deux états, exercer son esprit d'intrigue.

Son aimable frère, ce jeune & bon Manteul, qui nous intéresse, & que nous avons laissé aux courses de Newmarket, y vit Lady Sophie Seymour, cousine germaine du comte & de Matilde : elle ressembloit beaucoup à cette dernière. Manteul trouva qu'il n'avoit rien perdu, d'autant plus que Lady Sophie l'aima comme Matilde aimoit Lindorf. Le comte, dans un voyage qu'il fit à Londres avec Caroline, eut le plaisir de former cette union, & de faire encore deux heureux.

On veut peut-être savoir aussi comment tous les détails de cette intéressante histoire sont parvenus à ma connoissance & à celle du public. Des affaires particulières m'ayant appellé à Berlin, je fus recommandé par M. de Katç, gentilhomme Russe, au comte de Walstein, qu'il avoit connu lors de son ambassade en Russie. Le comte me présenta à son épouse & à sa

Digitized by Google

sœur : cette aimable famille me combla de politesses, & me rendit le séjour de Berlin si agréable que j'y passai près de deux années. Je vécus avec eux pendant tout ce temps-là dans la société la plus intime, sans y éprouver jamais un seul instant d'ennui : la conversation du comte, toujours variée, toujours instructive, animée par sa douce philosophie, par l'énergie de son ame ; la sensibilité si touchante & si vraie de Caroline, & ses talens enchanteurs qu'elle cultivoit avec soin ; la gaieté, la vivacité, la complaisance du bon Lindorf ; la charmante mutinerie de Matilde qui faisoit ressortir son esprit & ses grâces, sans nuire à la bonté de son cœur ; toutes ces différentes manières d'être aimable formoient les contrastes les plus piquans & les plus variés, sans altérer leur union. Ils ne se quittoient point à Berlin, ils occupoient dans le même hôtel deux corps de logis différens, & l'été ils se réunissoient dans leurs terres : je fus avec eux à Walstein, à Risberg, à Rindaw.

Une soirée d'automne, nous étions rassemblés en famille, dans le charmant pavillon du jardin ; je demandai l'explication des peintures, le comte me la donna. Caroline, attendrie au souvenir de son amie, ne put retenir ses larmes ; le comte s'appro-

Digitized by Google

cha d'elle, il ne lui dit rien, mais il la serra dans les bras avec l'expression du sentiment le plus tendre : Caroline essuya ses yeux, sourit à son époux ; & lui dit un instant après : " Que ne peut-elle voir comme sa Caroline est heureuse !" Dans un autre coin du pavillon, Lindorf & Matilde folâtroient avec le fils ainé du comte, agé de trois ans, & leur fille à-peu-près du même âge ; on ne savoit lequel étoit le plus enfant & faisoit le plus de bruit ; j'étois au milieu de ces deux groupes, je les considérois avec attention, surprise de voir les caractères de ces époux si parfaitement assortis. Le comte & Caroline se convenoient aussi bien l'un à l'autre que Lindorf & Matilde. J'en fis la remarque avec eux, & j'ajoutai que la sympathie avoit assurément agi sur leurs ames, & décidé leurs penchans, au premier instant qu'ils s'étoient vus. Je le disois de bonne foi ; ignorant leur histoire, & jugeant d'après leurs sentimens actuels. Caroline sourit encore, en regardant le comte qui s'étoit assis près d'elle ; & lui prenant une main qu'elle serra contre son cœur : Vous aurez donc peine à croire, me dit-elle, que je reçus cette main chérie en frémissant, & que mon premier soin fut de m'éloigner de lui pendant plus d'une année ?

Digitized by Google

—Et croyez-vous, interrompit le comte, que j'ai follicité avec inftances un divorce, & que je l'ai même obtenu!—Si je voulois parler, dit Lindorf, je pourrois peut-être auffi furprendre madame.—Taifez-vous, mon cher, lui dit Matilde, en pofant la main fur fa bouche; je veux ignorer toutes vos perfidies: laiffez-moi raconter à Madame que je fuis la feule ici qui n'ait rien à fe reprocher: toujours tendre & fidelle comme une colombe, je n'ai pas donné l'ombre d'une inquiétude à ce que j'aimois, je l'ai dit cent fois, il n'y a ici que moi de bien fage, de bien raifonnable..... Très-furprife de ce que je venois d'entendre, je priai mes amis de me développer ce myftère; mais je compris à leur réponfe que ce récit ne pouvoit pas fe faire devant tous les intéreffés. Cependant ma curiofité étoit vivement excitée, & je perfécutai chacun d'eux en particulier; Caroline me jura qu'elle fe rappelloit à peine du temps où elle n'aimoit pas fon mari, & que fouvent elle ne pouvoit croire que ce temps eût exifté.—Matilde ne favoit prefque rien. Le comte étoit trop occupé; enfin il me dit de m'adreffer à Lindorf, auquel il avoit donné toutes les lettres. Il ajouta: Nous nous fommes amufés la première année de notre réunion, lorfque les événemens

Digitized by Google

étoient encore récens, à écrire chacun notre histoire, en disant au plus près de notre conscience ce que nous avions éprouvé dans telle ou telle circonstance. Tous ces papiers ont été remis à Lindorf, qui s'est chargé de les rédiger ; je crois qu'il l'a fait, mais jusqu'à présent il n'a point voulu nous montrer son ouvrage ; peut-être aura-t-il plus de déférence pour vous. Je me préparois à en parler à Lindorf, mais il me prévint ; dès le lendemain il entra chez moi, son manuscrit à la main.—Vous avez paru désirer, me dit-il, de nous connoître à fond ; on n'a point de secret pour une amie comme vous, & je vous apporte l'histoire de notre vie & de nos sentimens. Ce manuscrit n'a d'autre mérite que l'exacte vérité ; &, pour vous, celui que peut lui donner l'amitié. Je vous le laisse, emportez-le dans votre patrie : il vous rappellera quelquefois vos bons amis de Berlin, & vous vous croirez avec eux en le lisant. On comprend combien je remerciai l'aimable Lindorf du présent qu'il me faisoit, dont je sentois bien tout le prix.—Mais, lui dis-je, pourquoi le comte, Caroline, Matilde, ne l'ont-ils point vu !—Ils l'ont vu & composé autant que moi, me répondit-il ; je puis vous montrer que j'ai travaillé exactement d'après ce que chacun d'eux avoit

Digitized by Google

écrit ; j'ai seulement supprimé les répétitions, donné une suite à ces différens récits, & c'est ce que j'ai craint de leur laisser voir. Le comte m'auroit grondé d'avoir été trop vrai sur ses vertus ; vous savez comme il est modeste. Caroline, d'avoir plaisanté sur son père & sur son amie. Et Matilde ? ?... Eh bien, Matilde auroit trouvé peut-être son Lindorf bien léger ; j'aime mieux qu'elle ignore un défaut dont elle m'a corrigé. Au surplus, j'abandonne le tout à votre prudence ; ce manuscrit est à vous, faites-en ce que vous voudrez. Je lui promis de le garder pour moi seule, tant que je serois à Berlin ; & j'étois près de mon départ. Revenue chez moi, je me suis occupée délicieusement à l'arranger à ma manière, & je n'ai pu résister à faire partager au Public une partie du plaisir que cet intéressant petit Ouvrage m'a fait éprouver. Je ne sais si mon amitié pour cette aimable famille me fait illusion ; mais il me semble qu'après avoir lu leur histoire, on les aimera comme moi. La vérité, d'ailleurs, & la simplicité, ont toujours le droit d'intéresser. Heureuse, si les vertus & le bonheur du comte de Walstein inspiroient à quelques jeunes gens le désir de l'imiter !

F I N.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google